

L'ENFANT
AU
RUANDA-URUNDI

PAR

le Dr Marc VINCENT
MÉDECIN PÉDIATRE DU GOUVERNEMENT
À USUMBURA.

Mémoire présenté à la séance du 16 mai 1953.

L'ENFANT AU RUANDA-URUNDI

AVANT-PROPOS

Ce travail a vu le jour grâce aux conseils de MM. les professeurs DUBOIS et OMBREDANE de l'Université Libre de Bruxelles qui m'ont guidé dans le choix des sources dont une étude de ce genre peut s'inspirer.

Il m'a été possible de réunir les données diverses qu'on y trouvera, grâce à l'atmosphère de liberté et d'initiative dans le travail scientifique que M. le Dr. BAUDART, médecin-chef des services médicaux du Ruanda-Urundi, procure à ses médecins.

La partie physique doit beaucoup à l'amabilité avec laquelle les Révérendes Sœurs Blanches et les Révérends Pères Blancs, directeurs des écoles de Nyanza et d'Usumbura, nous ont donné les dates de naissance de leurs élèves, ce qui est une denrée rare au Ruanda-Urundi.

La partie radiographique doit tous ses clichés à l'I. R. S. A. C. dont le directeur, M. le professeur VAN DEN BERGHE, a bien voulu nous témoigner son intérêt. Cette partie a été réalisée en étroite collaboration avec mon confrère le Dr. JANOT, médecin radiographe à Usumbura.

L'étude psychologique, je l'ai faite avec l'aide de mon secrétaire ruandais, GONZAGUE SEKABGA, qui, seul ou avec moi, a interrogé et observé un très grand

nombre d'enfants et d'adultes. Ceux-ci nous ont toujours accueillis avec sympathie et nous ont ainsi permis ces contacts humains cordiaux et familiers qui restent pour celui qui les a vécus un acquis qu'il ne peut oublier.

Je voudrais exprimer ici à tous ma profonde reconnaissance.

CHAPITRE I

Le pays.

A l'intention du lecteur non familiarisé avec le Ruanda-Urundi, je résume ici les données de géographie humaine essentielles à la compréhension de ce pays. Pour plus de détails on se reportera avec profit au Plan Décennal du Ruanda-Urundi [1] ⁽¹⁾.

Le Ruanda-Urundi présente une épine dorsale, la crête Congo-Nil, située dans sa partie occidentale, qui surplombe la dépression des grands lacs : Kivu, plaine de la Ruzizi et Tanganika. A l'est de cette crête couverte surtout de forêts, s'étend une zone fertile d'altitude variant entre 1.500 et 2.000 m. C'est là que vit la plus grande partie de la population.

L'extrémité est du pays est constituée par une région de savanes garnie d'arbustes épineux, d'altitude inférieure à 1.500 m, à population clairsemée du fait de la rareté de l'eau et de la stérilité relative du sol.

Répartition de la population.

(Cf. cartes 1 et 2 de l'*Atlas du Ruanda-Urundi* [2]).

Peuplé de près de 4 millions d'habitants, le Ruanda-Urundi a une densité de population de 72 habitants au km². Celle-ci varie de 26,5 à 147 habitants par km² dans le territoire de Kitega.

⁽¹⁾ Les chiffres entre [] renvoient à la Bibliographie, p. 216.

La population autochtone est exclusivement agricole et pastorale. Elle se compose de 91 % de Bahutu, 7 % de Batutsi et quelques milliers de Batwa.

Les *Batutsi* sont les nobles, les seigneurs du Ruanda-Urundi. D'origine hamite, ils sont venus au Ruanda-Urundi au XV^e siècle et y ont amené leurs troupeaux. La vache est devenue le symbole et l'apanage de la richesse. En prêtant leurs vaches, les Batutsi ont vassalisé le pays et y ont créé un régime féodal qui existe encore aujourd'hui. Les Batutsi sont élancés. Ils ont les traits fins. Ils sont diplomates et raffinés.

Les *Bahutu* sont les paysans autochtones inféodés aux Batutsi. Ils cultivent la terre. Ils détiennent parfois quelques vaches qui leur sont octroyées par un propriétaire mututsi en échange de leur travail. Ils deviennent alors vassaux du Mututsi.

Les Bahutu sont moins grands que les Batutsi et ont les traits moins fins. Ils ont l'allure et le physique du paysan, pauvre, lourd, sale et peu vêtu.

Les *Babembe* vivent au bord du Tanganika, venus de la rive congolaise du lac. Leur nombre dépasse 25.000. Ils vivent en dehors de la société féodale indigène.

Ils sont pêcheurs et commerçants. Mieux nourris, ils sont beaucoup plus robustes que les Bahutu, plus propres aussi, plus énergiques et violents.

Les *Baswahilis* sont des descendants d'indigènes originaires de la côte de l'océan Indien. Ils sont arrivés dans le pays vers la fin du 19^e siècle. Ils vivent groupés en petits villages où ils conservent la religion et les traditions musulmanes. Ils sont artisans ou commerçants.

Usumbura est le seul centre de quelque importance (environ 40.000 habitants). La ville héberge une population congolaise importante. On consultera à ce sujet l'étude de P. GOUROU : *La densité de la population au Ruanda-Urundi* [3].

Démographie.

En 1949 on recensait 956.410 garçons et 961.877 filles, soit près de deux millions d'enfants.

M. V. NEESEN, chargé d'un mandat scientifique par l'I. R. S. A. C., et M. D'ARIAN, administrateur territorial, organisèrent au Ruanda-Urundi le premier recensement par échantillonnage (1952-1953).

M. NEESEN dégagea les données suivantes (communication personnelle et *Bulletin de la Société belge de Statistique*) [17] :

Taux de natalité :

| | |
|-----------------------------------|---------|
| moyenne Ruanda-Urundi | 50,30 ‰ |
| maximum : plaine de la Ruzizi | 71,00 ‰ |
| minimum : Kingogo (terr. Kisenyi) | 33,00 ‰ |

Taux de mortalité infantile (en dessous d'un an) :

| | | | |
|-----------------------------------|----------|--------------|--------------|
| moyenne Ruanda-Urundi | 129,40 ‰ | Ruanda 137 ‰ | Urundi 121 ‰ |
| maximum : Mutara (Ruanda) | 294,00 ‰ | | |
| minimum : terr. de Muramvya (Ur.) | 64,79 ‰ | | |

L'auteur a pu objectiver le fait qu'un cap dangereux reste à franchir au-delà d'un an dans la vie de l'enfant africain. Il a établi le taux de mortalité post-infantile et a obtenu :

| | |
|------------------------------|----------|
| moyenne Ruanda-Urundi | 144,47 ‰ |
| maximum : Sud de Kibungu | 383,00 ‰ |
| minimum : terr. de Ruhengeri | 82,16 ‰ |

Ressources.

(Cf. carte 15 de l'*Atlas du Ruanda-Urundi* [2]).

SOL.

Le sol s'appauvrit sous l'influence des déboisements inconsiderés des pasteurs batutsi et de l'érosion pluviale.

CLIMAT.

Plaine de la Ruzizi : température autour de 30°, sécheresse relative.

Crête Congo-Nil : température oscillant entre 0° et 20°, forte humidité.

Plateaux centraux : température entre 20° et 25°, pluies assez abondantes.

Région de l'Est : température de 25° à 30° avec sécheresse relative.

Autour des volcans du Nord du Ruanda (territoire de Ruhengeri et Kisenyi) : fortes précipitations.

RÉGIONS NATURELLES.

Ces brèves considérations sur le climat nous montrent que l'Imbo (cf. carte 15), comprenant la plaine de la Ruzizi et les rives du Tanganika, est la seule région vraiment tropicale du Ruanda-Urundi.

Les plateaux du centre sont des régions de culture intensive et d'élevage ; quant aux savanes de l'Est, elles ne possèdent que peu de ressources agricoles.

LES ÉLEVAGES INDIGÈNES.

Le Ruanda-Urundi compte environ 1 million de bovidés. Ces bêtes vivent sur des pâturages nettement insuffisants ; aussi leur rendement est-il minime au point de vue de la production laitière.

Alimentation.

Aussi loin qu'elle remonte, la tradition orale des indigènes relate que le Ruanda-Urundi n'a cessé d'être en proie aux famines et aux disettes périodiques.

Dans le Ruanda, la notion du temps est basée sur les famines qui ont sévi dans les diverses régions du pays.

Le ravitaillement y est difficile, ce qui s'explique aisément : le pays est escarpé, le sol généralement érodé, pauvre, les pluies capricieuses et, de surcroît, la population trop dense en ses régions propres à l'agriculture.

C'est contre cet état de choses que l'administration mène la lutte la plus âpre : enrayer la dégradation du sol et augmenter la production agricole.

Quant au bétail, il n'est, dans la mentalité traditionnelle de l'indigène, qu'un signe de richesse, à telle enseigne que les éleveurs se refusent à le sacrifier même en cas de famine.

LES ÉLÉMENTS DE L'ALIMENTATION.

A) *Produits des cultures vivrières :*

1^o Patates douces : cultivées presque partout, consommées cuites sous la cendre ou bouillies ;

2^o Haricots : ubiquitaires, forment dans la plus grande partie du pays la base de l'alimentation ; consommés cuits à l'eau, chauds ou froids. Ils ne sont jamais préparés en gousses. Il n'existe pas de recette indigène pour la préparation de laits végétaux à base de haricots ;

3^o Pois : remplacent les haricots au-dessus de 1.900 m ;

4^o Bananes : tiennent une place importante dans l'alimentation partout en dessous de 2.000 m. Elles sont récoltées vertes et cuites dans la cendre, ou servent à la fabrication de la bière indigène ;

5^o Sorgho : très important dans le Ruanda et la moitié nord de l'Urundi. Les grains sont parfois moulus pour produire de la farine ; la plupart du temps, on les fait germer et on en fait de la bière. Cette bière, relativement peu alcoolisée, est très riche en aneurine et paraît préserver les consommateurs du béribéri ;

6° Maïs : très répandu. En général, les grains sont mangés bouillis ou rôtis sur l'épi ; parfois on en fait de la farine ;

7° Les pommes de terre, l'éleusine, les colocases, les ignames et les arachides ne sont cultivées qu'à titre tout accessoire et en certains endroits seulement ;

8° Le manioc qui poussait autrefois sur les abords des rives du Tanganika, a été importé dans le pays par l'administration, cette plante poussant facilement, n'épuisant pas le sol et pouvant constituer une réserve de vivres. Il est cultivé à peu près partout, sauf au-dessus de 1.850 m. Le manioc est largement consommé dans la plaine de la Ruzizi et sur les rives du Tanganika. Il commence à être apprécié dans certaines régions de l'Urundi.

B) *Produits de l'élevage et de la pêche.*

Malgré l'existence d'un million de têtes de gros bétail, la consommation de viande est à peu près nulle.

Le lait est apprécié mais assez rare, les vaches ne donnant en période de lactation guère plus de 2 litres de lait par jour.

Le poisson est consommé sur les rives du Tanganika mais très peu dans l'intérieur du pays. Les habitants du Ruanda sont demeurés irréductiblement hostiles au poisson.

Celui que la question intéresse trouvera dans l'ouvrage de J. TENRET, *Prospection antituberculeuse au Ruanda-Urundi* [4], la documentation détaillée des aliments consommés dans chaque région du Ruanda-Urundi.

Dans l'ensemble, l'alimentation de la population indigène présente les caractéristiques suivantes :

1° Abondance de glucides, fournis principalement par les patates douces, le sorgho, les bananes et les légumineuses.

Grande quantité de protides végétaux, fournis par les haricots et les pois ;

2° Absence quasi complète de lipides d'origine végétale, et pour la majorité des indigènes, d'origine animale. Apport insignifiant en protides animaux ;

3° Consommation occasionnelle de légumes verts : ceux-ci sont consommés lorsque les provisions de pois et haricots diminuent et que la disette est proche ;

4° Appétence pour le lait, bien que seuls les Batutsi en boivent régulièrement ;

5° Importance des boissons fermentées : bières de sorgho et de bananes.

L'eau.

Le manque d'eau est un des problèmes cruciaux du Ruanda-Urundi. Si dans la région de la crête Congo-Nil les sources sont nombreuses et d'un débit constant, il n'en est plus de même dans les régions centrales : celles-ci voient leurs sources se tarir en saison sèche. Les territoires de l'Est présentent de très grandes étendues sans sources ni cours d'eau. Même dans les régions les plus favorisées la population habitant au haut des collines doit descendre chercher de l'eau dans les vallées et la rapporter jusqu'à l'enclos. C'est souvent le travail des enfants ou des adolescents : l'eau de portage reste ainsi une denrée rare qu'on ne gaspille pas à des soins de toilette.

Le gouvernement belge s'est intensément intéressé au problème de l'eau. Grâce à la participation du Fonds du Bien-Être Indigène, il est parvenu à améliorer déjà la situation.

Une mission hydrologique a été chargée de rechercher les moyens d'alimenter les agglomérations en eau potable, d'améliorer les conditions de prélèvement d'eau dans

les milieux coutumiers et de créer des points d'eau dans les régions dépourvues de ressources en eau superficielle.

En fin 1952, 4.869 petites fontaines et 58 abreuvoirs étaient installés au profit d'une population de 764.726 habitants. Des adductions sont prévues dans les régions souffrant particulièrement de pénurie d'eau (chiffres extraits du *Rapport de gestion du F. B. I.* de 1952).

Déjà les réalisations de 1950 et 1951 au profit de 400.000 habitants ont permis de relever une réduction des cas de morbidité d'origine hydrique.

La Régideso contrôle l'alimentation en eau des agglomérations [15].

Le vêtement.

Vêtus de peaux de bêtes ou d'écorces de ficus tannées, les Banyarwanda et les Barundi ne donnaient pas de vêtements à leurs enfants autrefois. Les enfants étaient censés ne pas sentir le froid.

Au Ruanda-Urundi le vêtement n'est pas seulement un ornement ; dans les montagnes où il fait froid et humide, il est presque une nécessité.

Actuellement les étoffes les plus diverses ont atteint les endroits les plus reculés et les enfants sont vêtus dès le premier âge dans les centres, dès 5 ou 6 ans loin de ceux-ci.

Le logement.

On trouve au Ruanda-Urundi deux types de huttes traditionnels : la hutte hémisphérique en branchages et herbes des pasteurs hamites et la hutte à murs de terre et à toit cônique des agriculteurs bantous.

Le premier type est encore le plus répandu, adopté volontiers par les Bahutu comme par les Batutsi. Ces

derniers ont des huttes mieux ornées, plus vastes ; ils possèdent souvent des huttes multiples entourées d'un kraal complexe (voir fig. 1). Le kraal qui entoure l'avant de la hutte des Bahutu est plus petit et parfois moins bien fait.

Les enfants en âge de se marier construisent fréquemment leur hutte accolée au kraal de leur père, ceci surtout en Urundi : il se forme ainsi des unités familiales d'habitation à plusieurs huttes.

La hutte à toit conique gagne cependant du terrain parmi les Bahutu.

Sous l'influence des Arabisés et des Européens est apparue la hutte rectangulaire à toit de chaume à deux versants : ceci plus en Urundi qu'au Ruanda.

L'enclos autrefois tout à fait constant au Ruanda est parfois abandonné actuellement, surtout parmi les petits salariés habitant encore la campagne.

Ce fait me semble important par les conséquences psychologiques qu'il me paraît devoir entraîner : le kraal a non seulement pour fonction de garder les vaches la nuit à l'abri des voleurs et des hyènes, mais, le jour, il maintient les femmes et les filles en un lieu clos où elles effectuent tous les petits travaux ménagers ou afférents à la conservation des grains. Si des amis des enfants viennent en visite, ils seront reçus dans le kraal comme dans une partie de la maison.

Les membres de la famille se sentent à l'aise et chez eux dans le kraal. La disparition de celui-ci détermine une certaine diminution de la cohésion familiale. Là où il n'y a plus d'enclos, les habitants sont sur le chemin et participent à la vie publique en nouant conversation avec les passants.

Dans la hutte classique, on passe entre les deux piliers qui soutiennent l'entrée et ont pour nom *ibibero*, c'est-à-dire les cuisses, tant les concepts afférents à la génération sont partout présents dans l'esprit indigène, et on trouve

devant soi un paravent, en vanneries fines chez les Batutsi riches. On trouve alors à sa gauche une entrée dans la hutte proprement dite. A droite de l'entrée, derrière le paravent, se trouve le lit des parents.

Ce lit se compose de quatre pieds soutenant des branches transversales et longitudinales sur lesquelles sont liés des roseaux puis de l'herbe. Une natte recouvre le tout.

Le lit des enfants est au fond de la hutte. Souvent c'est un simple tas d'herbes recouvert ou non d'une natte, parfois c'est un petit lit du modèle de celui des parents mais beaucoup plus bas.

Au centre de la hutte est le foyer, lieu de réunion par excellence.

La hutte comporte en général au moins une chaise, celle du père. A part cela, un ou plusieurs coffrets de bois constituent tout le mobilier.

C'est le foyer central qui éclaire la hutte, cependant l'usage des lampes à pétrole se répand parmi les indigènes un peu aisés. Les lampes à pression, les seules qui permettraient de lire le soir, restent tout à fait exceptionnelles.

Le feu est éteint lorsque les parents vont dormir.

Dans les centres extra-coutumiers, la majorité des habitations est du type hutte rectangulaire en pisé, à toit de chaume, à sol en terre battue, recouvert de nattes si le propriétaire est quelque peu aisé.

Un nombre appréciable d'habitations en matériaux durables y ont été construites à l'intention des commis et ouvriers qualifiés. Ces habitations disposent d'un petit mobilier en bois, mais les enfants y dorment encore fréquemment soit avec les parents soit sur une paille.

A Usumbura, les quartiers indigènes ne disposent pas encore d'électricité. Les lampes à pression sont assez répandues, mais chaque famille n'en a généralement qu'une seule. Ainsi, le père reçoit ses amis le soir autour de la lampe, et les enfants et la femme demeurent dans la chambre à coucher.

Muhutu

1. hutte ;
2. greniers sur pieds ;
3. cuisine — indaro.

PLAN
DE L'INTÉRIEUR D'UNE HUTTE.

*Muhutu aisé.*

1. hutte principale ;
2. hutte de la 2^e femme ;
3. hutte du fils marié ;
4. greniers ;
5. indaro des ancêtres ;
6. branchages pour la porte.

Mututsi riche.

1. hutte principale dédiée à l'esprit du grand-père ;
2. hutte de la femme ;
3. hutte pour les hôtes ;
4. cuisine — cellier à bière ;
5. lieu d'aisance pour hommes ;
6. lieu d'aisance pour femmes ;
7. indaro des ancêtres ;
8. greniers ;
9. feu pour les vaches ;
10. hutte pour gardiens de vaches ;
11. avant-cour ;
12. palissade ;
13. gikari ;
14. kraal à bétail ;
15. huttes pour veaux.

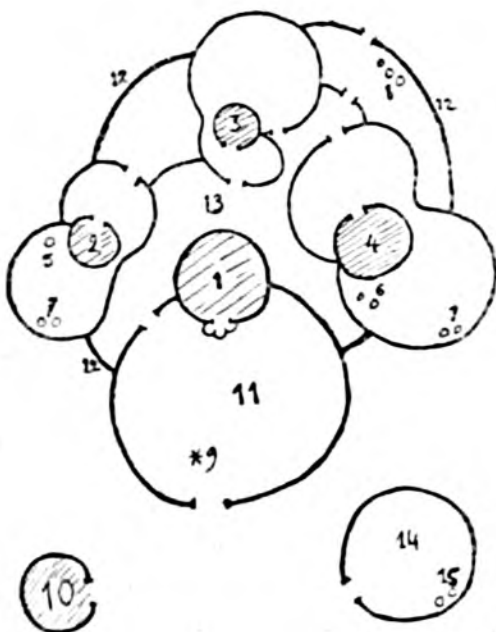


Fig. 1. — LE LOGEMENT au Ruanda-Urundi (d'après G. SANDRART) (11).

La santé.

PROBLÈMES DE LA SANTÉ.

Il faut se rappeler les faits suivants :

- 1^o Diversité des climats ;
- 2^o Densité très forte de la population ;
- 3^o Accroissement régulier et important de la population ;
- 4^o Obstacles coutumiers au progrès de l'hygiène :
 - absence de villages organisés (dispersion des huttes);
 - caractère rudimentaire des habitations; promiscuité des bêtes et des hommes ;
 - absence d'hygiène corporelle dans la masse de la population. Le muhutu ne se lave jamais complètement, il se contente de se rafraîchir le visage, les mains et les pieds aux heures chaudes de la journée, car il craint le froid ;
 - absence d'hygiène vestimentaire. Les enfants sont trop peu vêtus en montagne. Beaucoup de petits indigènes sont nus jusqu'à 6 ans.

Les tissus en écorce de ficus (impuzu) parce que non lavables sont un habitat idéal pour les poux et punaises.

MALADIES

Les maladies causant le plus de tort à l'enfance sont :

La malaria qui semble avoir envahi les hauts plateaux après la guerre de 1914-18 et qui frappe tout spécialement l'enfance. Le Dr. JADIN, directeur du laboratoire d'Astrida, a cependant trouvé au Ruanda le même pourcentage de gouttes épaisses positives (80 à 85 %) pour les adultes que pour les enfants. Ceci montre un paludisme

récemment installé dans une population qui n'a pas acquis une prémunition depuis l'enfance.

Les consultations de nourrissons qui touchent environ un nourrisson sur dix luttent contre cette endémie par des distributions de quinine ou de nivaquine.

La dysenterie bacillaire est fréquente et ubiquitaire en saison des pluies. On doit penser que la majorité des diarrhées infantiles est causée par des shigella : l'excellente réponse aux sulfamidés et à la streptomycine en paraît une preuve.

Il serait extrêmement utile de refaire à Usumbura le même travail que GRAFFAR a fait à Bruxelles [5].

Les helminthiases : L'ankylostomiase prédomine dans la zone Tanganika-plaine de la Ruzizi ; un très grand nombre d'enfants en sont infectés dès 9 mois, et cela pose des problèmes thérapeutiques très ardu.

Les ascaris sont très fréquents en montagne.

Ces verminoses sont, avec les déficiences nutritionnelles, une des principales causes de retard dans le développement des enfants.

Les affections des voies respiratoires : pneumonies. En montagne surtout, les pneumonies et broncho-pneumonies sont extrêmement fréquentes à cause des nuits froides. On doit estimer qu'un enfant sur dix fait une pneumonie avant l'âge de 2 ans.

Les affections des yeux : Dans le Ruanda les conjonctivites sont des plus fréquentes. En saison sèche presque tous les enfants en sont affectés.

Le trachome se voit assez souvent, d'où résultent de nombreux cas de cécité.

Tuberculose : Le Dr TENRET dans sa *Prospection anti-tuberculeuse au Ruanda-Urundi* [4] a examiné plus de 150.000 indigènes par la méthode des radiophotographies.

Il a trouvé une morbidité tuberculeuse (garçons et filles réunis) de

| | |
|------------|--------|
| 0 à 5 ans | 3,36 % |
| 6 à 10 ans | 2,98 % |
| adultes | 1,11 % |

Ces taux sont pratiquement constants dans toutes les régions du Ruanda-Urundi, autant rurales que voisines des centres.

Les efforts du service médical ont réduit le pian, la variole, le typhus et la maladie du sommeil dans des proportions telles que ces affections ont cessé de poser des problèmes majeurs.

CHAPITRE II

Étude physique.

L'enfant à la naissance.

Nous avons relevé en divers endroits les poids des nouveau-nés et nous avons recueilli les données suivantes :

USUMBURA

| | |
|-----------------------|-----------------|
| garçons (366 enfants) | moyenne 2.965 g |
| filles (401 enfants) | moyenne 2.873 g |

Un autre échantillon où furent séparés Congolais et indigènes du Ruanda-Urundi donna :

| Congolais | Ruanda-Urundi |
|-------------------|-------------------|
| garçons : 3.064 g | garçons : 2.945 g |
| filles : 2.818 g | filles : 2.824 g |

Cet échantillon « R-U. » pourrait n'être pas représentatif pour le Ruanda-Urundi car il comporte trois quarts de Barundi de l'Imbo (région voisine d'Usumbura) dont HIERNAUX a pu dire qu'ils présentent un état nutritionnel très bas [6]. Cela étant, et vu la petite taille des habitants de l'Imbo, il n'est pas étonnant que cet échantillon soit un peu inférieur à celui des Congolais.

Toutefois, nous avons trouvé pratiquement les mêmes chiffres au Ruanda :

| Astrida (Ruanda) | Kabgayi (Ruanda) |
|------------------------------|--------------------|
| garçons : (152 enf.) 2.946 g | (164 enf.) 2.896 g |
| filles : (155 enf.) 2.941 g | (158 enf.) 2.830 g |

Ces chiffres sont suffisamment voisins les uns des autres pour nous permettre de penser que l'échantillonnage est valable.

L'enfant de 0 à 2 ans.

Nous avons ensuite relevé les poids des enfants à 6 mois, à 1 an et à 2 ans en divers points du Ruanda-Urundi.

On obtient :

Garçons.

Filles.

| 6 mois | 1 an | 2 ans | 6 mois | 1 an | 2 ans |
|---|-------------|--------------|-------------|-------------|--------------|
| <i>Usumbura</i> | | | | | |
| 7.142 (323) | 8.483 (310) | 10.645 (178) | 6.640 (297) | 8.183 (286) | 10.237 (219) |
| <i>Urundi</i> | | | | | |
| 6.699 (671) | 8.481 (500) | | 6.240 (402) | 7.971 (394) | |
| <i>Ruanda</i> | | | | | |
| 6.783 (1050) | 8.446 (986) | 10.803 (225) | 6.415 (909) | 8.092 (913) | 10.385 (235) |
| Moyenne basée sur des poids de naissance semblables à ceux du Ruanda-Urundi : | | | | | |
| 6.900 | 8.850 | 11.800 | 6.660 | 8.490 | 11.320 |
| Moyenne des poids en Europe, à titre de comparaison. Pirquet-Kornfeld. | | | | | |
| 7.500 | 9.800 | 12.500 | 7.000 | 9.200 | 11.800 |

Nous avons mis à titre de repère, si toutefois quelque comparaison est valable, les chiffres correspondants extraits des tables de PIRQUET-KORNFELD. Cependant, il s'agit là d'enfants nés avec une moyenne de poids supérieure à celle que nous avons constatée au Ruanda-Urundi. Nous avons donc, au-dessus des chiffres de PIRQUET-KORNFELD, inscrit des chiffres indiquant le poids qu'atteindrait un enfant mâle partant avec un poids de naissance de 2.950 g., doublant son poids à 5 mois, gagnant 1 kg entre 5 et 6 mois, triplant à 1 an

et quadruplant à 2 ans, de même pour une fille partant avec 2.830 g.

Ce calcul est évidemment sujet à critiques, mais nous avons pensé qu'il pouvait offrir un certain point de comparaison plus valable que les poids du graphique de PIRQUET-KORNFELD.

Quel est le but de ces graphiques ? Ce n'est pas de trouver une différence avec des tables comme celles de PIRQUET-KORNFELD (il serait bizarre qu'on n'en trouvât point) ; je tiens à exprimer ici mon scepticisme envers toute interprétation de chiffres comme ceux-ci par un « facteur racial ». Ce dernier ne doit, je pense, figurer qu'en ultime ressort lorsqu'on n'a pas pu trouver d'autre facteur.

Afin d'appuyer nos conjectures par quelques faits, remémorons-nous quelles sont les caractéristiques principales des régions où ont été relevés les poids ci-dessus :

1^o USUMBURA.

Centre extra-coutumier (1).

Alimentation des mères variée, cf. enquête dans les classes « kiswahili » des RR. Sœurs Blanches d'Usumbura, avec absorption fréquente, souvent journalière, de protéines animales et ration de graisses assez importante (surtout graisses végétales, à vrai dire).

L'enfant reçoit le sein pendant un an au moins et mange des vivres divers. Un nombre relativement élevé prend du lait (Klim) à la maison.

Il faut noter cependant la fréquence de l'ankylostomiase dès 9 mois.

De façon générale : situation privilégiée, à l'échelle locale.

(1) Abr. : C. E. C.

Buyenzi.

Alimentation basée sur le manioc et comportant un apport assez régulier de poisson, cf. classes « kirundi » des RR. Sœurs Blanches d'Usumbura.

L'enfant est souvent sevré plus tôt qu'au C. E. C., les grossesses se succédant plus rapidement.

La consommation de lait est quasi nulle.

L'hygiène est moins bonne qu'au C. E. C. et l'ankylostomiase est plus accentuée.

Du fait de l'alimentation basée sur le manioc et de l'ankylostomiase, le Buyenzi a une situation générale peu favorable.

2° URUNDI.

Kitega.

Alimentation basée principalement sur les patates douces ; en outre, manioc, haricots, bananes, sorgho. Peu de protéines animales.

Bukeye.

Région située sur le versant Est de la crête Nil-Congo.

Alimentation : *idem*, mais en plus, consommation importante de pois.

3° RUANDA.

Nyanza — *Save* — *Astrida* — *Kabgayi* se trouvent dans une région uniforme, plus riche néanmoins au Sud (*Astrida*, *Save*) qu'au Nord (*Nyanza*, *Kabgayi*).

Kigeme peut être comparé à *Bukeye*.

Dans toutes ces régions, l'alimentation est déficiente et peu variée.

Il n'y a pas d'ankylostomiase mais l'ascaridiose y est fréquente dès 9 mois.

En cas de sevrage, l'enfant ne reçoit guère de protéines animales, seulement du lait lorsque les parents peuvent en avoir.

Si les chiffres que j'avance sont valables, ils donneraient ce résultat pratique d'indiquer à quel moment la courbe des poids paraît s'infléchir aux différents endroits. Par conséquent, on saurait à quel moment une action thérapeutique portant soit sur l'hygiène, soit sur la nutrition devrait s'exercer.

En général, la courbe s'infléchit vers 9 mois, sauf au centre extra-coutumier d'Usumbura où elle ne le fait que vers un an.

L'enfant en âge d'école.

Comme dans toutes les régions peu développées, il n'a pas été possible de trouver un nombre suffisant d'enfants entre 2 et 6 ans. Force nous est donc de continuer l'étude du développement par l'examen des écoliers.

J'ai eu l'occasion d'examiner des enfants en deux endroits bien différents : *Nyanza* (Ruanda), à population agricole comportant 14 % de Batutsi, et *Usumbura* où j'ai pu, pour les filles, séparer le milieu urbain plus favorisé (classes kiswahili) du milieu rural périphérique : l'Imbo (classes kirundi).

Dans l'un et l'autre endroit j'ai relevé le poids, la taille et le développement de la puberté.

J'ai noté + un début de développement des seins et de pilosité pubienne, ++ seins développés et début de pilosité axillaire, +++ aspect nubile avec développement net de la ceinture pelvienne et de la ceinture scapulaire. Pour les garçons : + début de développement des organes génitaux et de pilosité pubienne, ++ organes génitaux bien développés et pilosité axillaire, +++ idem et développement général donnant un aspect pré-adulte.

On obtient les résultats suivants :

GARÇONS.

1^{er} chiffre : Nyanza, Ruanda.

2^e chiffre : Usumbura.

| Ages | Nombre d'enfants | Tailles | Poids | Puberté (en %) | | | |
|------|---------------------|---------|-------|----------------|----|----|-----|
| | | | | 0 | + | ++ | +++ |
| 5 | 10 | 1,10 | 18,0 | 100 | | | |
| | — | — | — | 100 | | | |
| 6 | 18 | 1,15 | 19,0 | 100 | | | |
| | — | — | — | 100 | | | |
| 7 | 17 | 1,20 | 22,0 | 100 | | | |
| | — | — | — | 100 | | | |
| 8 | 29 | 1,25 | 22,5 | 100 | | | |
| | 43 | 1,18 | 22,5 | 100 | | | |
| 9 | 39 | 1,29 | 23,0 | 100 | | | |
| | 61 | 1,22 | 24,0 | 100 | | | |
| 10 | 37 | 1,31 | 25,0 | 100 | | | |
| | 53 | 1,26 | 25,5 | 100 | | | |
| 11 | 31 | 1,37 | 26,0 | 100 | | | |
| | 57 | 1,29 | 27,0 | 80 | 20 | | |
| 12 | 21 | 1,38 | 27,5 | 100 | | | |
| | 59 | 1,32 | 28,5 | 75 | 15 | 20 | |
| 13 | 24 | 1,40 | 28,0 | 94 | 6 | | |
| | 43 | 1,36 | 31,0 | 62 | 18 | 20 | |
| 14 | 26 | 1,45 | 31,0 | 80 | 20 | | |
| | 37 | 1,39 | 32,0 | 50 | 20 | 25 | 5 |
| 15 | 27 | 1,50 | 35,0 | 50 | 45 | 5 | |
| | 19 | 1,43 | 34,0 | 55 | 20 | 15 | 10 |
| 16 | 13 | 1,56 | 38,5 | 48 | 37 | 8 | 7 |
| | — | — | — | | | | |
| 17 | 11 | 1,57 | 40,5 | 30 | 45 | 20 | 5 |
| | — | — | — | | | | |
| 18 | 9 | 1,58 | 42,0 | 15 | 50 | 25 | 10 |
| | — | — | — | | | | |
| 19 | 8 | 1,61 | 46,0 | 10 | 25 | 25 | 40 |
| | — | — | — | | | | |
| 20 | 7 | 1,62 | 46,0 | — | 25 | 25 | 50 |
| | — | — | — | | | | |

FILLES.

1^{er} chiffre : Nyanza, Ruanda.2^e chiffre : Usumbura, Barundi.3^e chiffre : Usumbura, Congolaises.

| Ages | Nombre d'enfants | Tailles | Poids | Puberté (en %) | | | |
|------|---------------------|---------|-------|----------------|------|------|------|
| | | | | 0 | + | ++ | +++ |
| | 0 | | | | | | |
| 5 | 8 | 1,05 | 16,6 | 100 | | | |
| | 14 | 1,10 | 17,5 | 100 | | | |
| | 17 | 1,15 | 20,0 | 100 | | | |
| 6 | 23 | 1,09 | 17,4 | 100 | | | |
| | 21 | 1,11 | 19,0 | 100 | | | |
| | 28 | 1,20 | 20,5 | 100 | | | |
| 7 | 24 | 1,12 | 18,7 | 100 | | | |
| | 20 | 1,18 | 20,6 | 100 | | | |
| | 29 | 1,24 | 23,0 | 100 | | | |
| 8 | 21 | 1,17 | 20,3 | 100 | | | |
| | 14 | 1,23 | 22,8 | 100 | | | |
| | 21 | 1,28 | 25,0 | 100 | | | |
| 9 | 15 | 1,18 | 21,2 | 100 | | | |
| | 26 | 1,26 | 23,8 | 100 | | | |
| | 30 | 1,35 | 26,5 | 100 | | | |
| 10 | 28 | 1,23 | 22,8 | 100 | | | |
| | 20 | 1,31 | 28,3 | 75 | 25 | | |
| | 18 | 1,41 | 30,5 | R. | 78 | 22 | |
| 11 | 19 | 1,28 | 24,4 | U. | 95 | 5 | |
| | 11 | 1,33 | 28,7 | C. | 90 | 10 | |
| | 17 | 1,44 | 31,0 | R. | 70 | 30 | |
| 12 | 19 | 1,34 | 27,8 | U. | 74 | 26 | |
| | 16 | 1,41 | 33,7 | C. | 38 | 50 | 12 |
| | 15 | 1,48 | 35,0 | R. | 40 | 55 | 5 |
| 13 | 17 | 1,39 | 32,5 | U. | 47 | 30 | 23 |
| | 13 | 1,47 | 37,8 | C. | 8 | 45 | 31 |
| | 16 | 1,49 | 36,5 | R. | 28 | 55 | 17 |
| 14 | 9 | 1,43 | 34,8 | U. | 33 | 33 | 33 |
| | 8 | 1,51 | 43,0 | C. | 12,5 | 37,5 | 37,5 |
| | 14 | 1,48 | 37,0 | R. | 20 | 60 | 20 |
| 15 | 12 | 1,44 | 34,4 | U. | 25 | 58 | 17 |
| | — | — | | C. | | | |
| 16 | 9 | 1,53 | 40,0 | R. | 20 | 55 | 25 |
| 17 | 11 | 1,54 | 43,0 | R. | 65 | 25 | 10 |

On voit que l'échantillon Ruanda surpasse les autres par la taille, à tous les âges et dans les deux sexes. Cela doit être attribué au fort pourcentage de Batutsi parmi les élèves de Nyanza, et d'un nombre assez important de métis Batutsi-Bahutu. Le poids reste, malgré la taille supérieure, dans le même ordre de grandeur que celui des échantillons d'Usumbura.

Ceci se trouve dans la ligne des constatations de HIERNAUX [6] qui a vu que la moyenne de poids des Batutsi n'est pas plus élevée, malgré leur taille, que la moyenne de poids des Bahutu (Bakiga de la crête Congo-Nil exceptés).

Les Barundi de l'Imbo ne sont pratiquement pas mêlés de Batutsi et leur taille est inférieure à celle de la plupart des Bahutu du Ruanda-Urundi (1,65 m pour l'homme contre 1,67 m pour les Bahutu des montagnes et 1,765 m pour les Batutsi ; cf. HIERNAUX : *La pression sanguine* [6]. A part pour les Bakiga, HIERNAUX trouve 57 kg comme poids moyen tant pour Bahutu que pour Batutsi du Ruanda-Urundi).

Pour les filles à Usumbura, on remarque une différence considérable entre le développement des filles vivant au C. E. C. (surtout congolaises) et les filles Barundi.

Le développement de la puberté paraît analogue pour les filles de l'Imbo et pour celles de Nyanza ; par contre, la puberté des filles du C. E. C. est nettement plus avancée.

A Usumbura, ces mensurations et observations ont été prises de 1950 à 1952 ; à Nyanza elles furent prises en 1948. Nous devons penser que ces enfants de Nyanza étaient peut-être encore influencés par les famines de 1943-1944.

Un facteur alimentaire devait se trouver à la base de ces différences ; aussi avons-nous pratiqué une enquête à ce sujet auprès des enfants de ces différentes écoles : cent enfants de l'école kiswahili et 50 enfants de l'école kirundi ont été interrogés.

Les filles du C. E. C. : Ces enfants sont en classe de 8 heures à midi 30 puis rentrent chez elles. (Il en est de même pour les classes kirundi).

On leur a posé les questions suivantes :

- 1^o Avant d'aller à l'école le matin, manges-tu ? — Quoi ?
- 2^o A midi quant tu rentres chez toi, manges-tu ? — Quoi ?
- 3^o Le soir, manges-tu ? — Quoi ?
- 4^o De la viande, en manges-tu tous les jours ? — Combien de fois par semaine ?
- 5^o Du poisson, en manges-tu tous les jours ? — Combien de fois par semaine ?
- 6^o Des œufs, en manges-tu tous les jours ? — Combien de fois par semaines ?
- 7^o Du lait, en bois-tu tous les jours ? — Combien de fois par semaine ?

Conclusions.

ÉCOLE KISWAHILI (surtout Congolaises).

Le matin, 6 élèves sur dix mangent quelque chose avant de venir à l'école. 6/10 mangent du pain avec du beurre et du thé, les autres, des reliefs de la veille au soir, pâte de manioc, riz, un peu de viande.

A 10 heures, quelques-unes apportent des fruits à l'école, spécialement à la saison des mangues. Certaines mangent un petit pain.

A midi, avec la base de riz ou de pâte de manioc, 4/10 mangent de la viande tous les jours ;
3/10 mangent de la viande ou du poisson tous les jours,
1/10 mangent de la viande ou du poisson ou des œufs tous les jours.

2/10 mangent de ces mets au moins tous les deux

jours ; au cas où il n'y a pas de viande il y a parfois des légumes (épinards glaciaux).

Le soir, avec la base de pâte de manioc ou de riz avec huile de palme et légumes,

5/10 consomment tous les jours de la viande ou du poisson ou des œufs ;

5/10 consomment du poisson ou de la viande tous les deux jours.

Le poisson est parfois le gros poisson du lac, plus fréquemment les ndangalas, petits poissons séchés.

Œufs : 3/10 mangent des œufs régulièrement, elles ont des poules chez elles et en consomment les œufs ;

5/10 mangent des œufs sporadiquement ;

2/10 ne mangent jamais d'œufs.

Lait : 8/10 consomment fréquemment du lait en petites quantités surtout dans le thé. Les Africains aiment à préparer leur thé en mélangeant du lait avec de l'eau et en faisant une décoction de thé dans ce mélange ;

2/10 consomment régulièrement du lait pur (surtout Klim) ;

2/10 ne prennent jamais de lait.

ÉCOLE KIRUNDI.

(enfants barundi du C. E. C., mais majorité de la périphérie d'Usumbura — milieu agricole coutumier).

Le matin : 2/10 mangent quelque chose avant d'aller en classe, quelques haricots, un peu de pâte de manioc ;

8/10 ne mangent rien.

Midi : 2/10 mangent tous les jours à midi ;

8/10 mangent 4 ou 5 fois par semaine, quand le repas est prêt.

En ce cas, à 7 repas sur 10 elles mangent du manioc ;
à 6 » » 10 » » des haricots ;
à 5 » » 10 » » des légumes,
tout cela avec une part d'huile de palme.
Parfois elles reçoivent des ndangalas ;
7/10 boivent de la bière de bananes.

Le soir : Ce repas du soir est le vrai repas, le plus fixe : un nombre assez important de Barundi petits salariés (manœuvres-plantons) travaillent à Usumbura et ne rentrent pas chez eux à midi. Le meilleur repas a lieu à leur retour vers 6 heures du soir.

Il se compose de : manioc 7 fois sur 10
haricots 6 » » 10
légumes 4 » » 10
bananes 3 » » 10
ndangalas 2 » » 10
tout cela à l'huile de palme.

Lait : 2/10 en consomment de temps en temps, environ une fois par semaine ; ce sont surtout des fillettes vivant au C. E. C. qui en boivent ;

8/10 n'en consomment jamais.

Viande : en mangent une fois par semaine. Quelques rares fillettes en mangent 2 fois par semaine, mais d'autres n'en mangent pas toutes les semaines.

1/20 environ, habitant au C. E. C., en mangent souvent.

Poissons : en mangent 2 fois par semaine (ndangalas).

Œufs : 1/10 en mangent rarement ;

9/10 n'en mangent jamais.

Les haricots et, à titre moindre, les pois forment la quasi-totalité des nourritures azotées.

On voit d'emblée la différence énorme qui sépare les régimes du C. E. C. et des habitants de la périphérie d'Usumbura. Elles sont si importantes qu'elles peuvent fournir une raison à la différence d'état nutritionnel et du développement somatique et pubertaire que nous avons constatée dans les classes kiswahili et kirundi.

La fin de l'adolescence et la maturité.

Le retard de développement que nous notions chez les filles barundi de même qu'à Nyanza (Ruanda), où à 16 ans près d'un garçon sur deux et à 17 ans un garçon sur trois n'a pas commencé sa puberté, est un fait important entraînant certaines conséquences pratiques.

D'abord au point de vue clinique et médical, faut-il considérer ce fait comme normal ou bien faut-il penser qu'il est dû à des facteurs parasitaires et nutritionnels ? En ce dernier cas on pourrait améliorer le développement en portant remède aux déficiences alimentaires.

Cette opinion est la mienne et j'ai déjà dit que je considérais l'échantillon de Nyanza comme subissant encore (1948) un retard dû aux famines de 1944-45.

Il serait certes intéressant de reprendre ces mensurations dans quelques années après que, grâce aux efforts du service agricole du Gouvernement, on aura pu jouir d'une dizaine d'années sans famine.

Il y a aussi une conséquence pratique sociale : traditionnellement on fixe à 19 ans l'âge à partir duquel les jeunes gens doivent payer l'impôt de capitation. Or, personne ne sait exactement comment se présente l'adolescent de 19 ans, l'état civil étant seulement en formation. En pratique, les chefs montrent les jeunes gens susceptibles de payer l'impôt au médecin de secteur qui décide, d'après l'aspect physique, s'il lui semble que cet adolescent doit être assez résistant pour payer l'impôt

grâce au produit de ses cultures, ou s'il paraît avoir 19 ans (sans standards, cependant).

En 1947, le Service des Affaires indigènes et Main-d'œuvre (AIMO) demanda à ce que soient examinés le plus grand nombre possible de jeunes gens dont on savait qu'ils avaient exactement 19 ans : il s'agissait d'enfants de parents chrétiens et baptisés à la naissance.

J'ai recherché les résultats dans les archives du service AIMO à Usumbura. Je les donne ci-dessous. Malheureusement, une méthode d'examen standard ne fut pas imposée, aussi les données en sont-elles difficilement comparables.

Dans les statistiques des écoles de Nyanza, 8 élèves seulement avaient l'âge connu de 19 ans. 3 seulement pouvaient être considérés comme adultes, 4 avaient commencé leur puberté et 1 ne l'avait pas même vue débiter.

Or il s'agissait d'élèves d'une école professionnelle, jouissant d'un standing supérieur à celui du reste de la population : si même j'avais pu avoir un échantillon numériquement satisfaisant, il n'eût pas été représentatif de la population rurale du Ruanda-Urundi.

Examinons donc les résultats des enquêtes qui furent pratiquées en 1947 par divers médecins du Ruanda-Urundi :

Examens faits à MUGERA (Urundi, territoire de Kitega)
par le Dr. DE WILDE :

| 19 ANS | | 18 ANS | | 17 ANS | |
|--------|---------|--------|---------|--------|---------|
| Taille | Poids | Taille | Poids | Taille | Poids |
| 1,40 m | 32 kg * | 1,27 m | 27 kg * | 1,35 m | 27 kg * |
| 1,41 m | 35 kg * | 1,45 m | 40 kg | 1,35 m | 28 kg * |
| 1,45 m | 36 kg * | 1,46 m | 31 kg * | 1,37 m | 26 kg * |
| 1,46 m | 35 kg * | 1,47 m | 39 kg * | 1,38 m | 32 kg * |
| 1,46 m | 36 kg * | 1,47 m | 39 kg * | 1,40 m | 33 kg * |
| 1,47 m | 31 kg * | 1,48 m | 36 kg * | 1,41 m | 29 kg * |
| 1,50 m | 31 kg * | 1,50 m | 35 kg * | 1,43 m | 31 kg * |
| 1,50 m | 47 kg | 1,50 m | 39 kg * | 1,43 m | 31 kg * |
| 1,52 m | 38 kg * | 1,50 m | 41 kg | 1,44 m | 37 kg * |
| 1,56 m | 39 kg * | 1,50 m | 43 kg | 1,45 m | 37 kg * |
| 1,56 m | 41 kg | 1,53 m | 39 kg * | 1,47 m | 29 kg * |
| 1,58 m | 35 kg * | 1,53 m | 42 kg | 1,47 m | 37 kg * |
| 1,58 m | 42 kg | 1,53 m | 43 kg | 1,48 m | 32 kg * |
| 1,59 m | 44 kg | 1,55 m | 40 kg | 1,49 m | 36 kg * |
| 1,59 m | 45 kg | 1,56 m | 45 kg | 1,52 m | 43 kg |
| 1,60 m | 41 kg | 1,58 m | 39 kg * | 1,65 m | 40 kg |
| 1,61 m | 37 kg * | 1,58 m | 45 kg | 1,56 m | 38 kg * |
| 1,61 m | 52 kg | 1,59 m | 45 kg | 1,59 m | 43 kg |
| 1,62 m | 49 kg | 1,59 m | 47 kg | 1,60 m | 44 kg |
| 1,67 m | 55 kg | 1,65 m | 45 kg | | |

Les sujets en dessous de 40 kg ont été notés *.

On voit qu'un grand nombre de ces jeunes gens sont encore loin de leur développement adulte.

Examens faits à KIHETA (Urundi, territoire de Kitega)
par le Dr. DE WILDE.

Ces jeunes gens des missions jouissent d'un état général meilleur que la moyenne de la population.

| 19 ANS | | 18 ANS | | 17 ANS | |
|--------|---------|--------|---------|--------|---------|
| 1,44 m | 30 kg * | 1,33 m | 26 kg * | 1,29 m | 30 kg * |
| 1,44 m | 37 kg * | 1,40 m | 34 kg * | 1,32 m | 34 kg * |
| 1,48 m | 38 kg * | 1,44 m | 30 kg * | 1,42 m | 32 kg * |
| 1,51 m | 40 kg | 1,44 m | 34 kg * | 1,47 m | 41 kg |
| 1,52 m | 41 kg | 1,46 m | 38 kg * | 1,48 m | 32 kg * |
| 1,53 m | 40 kg * | 1,47 m | 40 kg | 1,48 m | 36 kg * |
| 1,53 m | 44 kg | 1,49 m | 40 kg | 1,49 m | 36 kg * |
| 1,53 m | 49 kg | 1,55 m | 37 kg * | 1,50 m | 38 kg * |
| 1,55 m | 41 kg | 1,55 m | 37 kg * | 1,50 m | 40 kg |
| 1,55 m | 42 kg | 1,58 m | 44 kg | 1,51 m | 40 kg |
| 1,56 m | 40 kg | 1,59 m | 45 kg | 1,53 m | 40 kg |
| 1,56 m | 48 kg | 1,60 m | 39 kg | 1,55 m | 38 kg |
| 1,60 m | 47 kg | 1,60 m | 41 kg | 1,55 m | 42 kg |
| 1,61 m | 41 kg | 1,61 m | 44 kg | 1,55 m | 44 kg |
| 1,62 m | 49 kg | 1,62 m | 47 kg | 1,56 m | 38 kg |
| 1,63 m | 47 kg | 1,63 m | 54 kg | 1,59 m | 42 kg |
| | | 1,63 m | 48 kg | 1,60 m | 42 kg |
| | | 1,64 m | 39 kg * | 1,65 m | 51 kg |
| | | 1,66 m | 46 kg | 1,67 m | 53 kg |

| 16 ANS | | 15 ANS | | 14 ANS | |
|--------|---------|--------|---------|--------|---------|
| 1,47 m | 31 kg * | 1,45 m | 33 kg * | 1,49 m | 37 kg * |
| | | 1,50 m | 38 kg * | 1,49 m | 42 kg |
| | | 1,50 m | 41 kg | | |

Les jeunes gens de 17 ans ne sont pas encore adultes, alors que parmi ceux de 18 ans, plus de 50 % pourraient être considérés comme tels.

Rapport fait à NYANZA (Ruanda) par le Dr. VINCENT :

Muhutu 19 ans, 60 kg, 1,64 m considéré comme adulte, Dents de sagesse +
 Mututsi 18 ans, 46 kg, 1,71 m, puberté en évolution, Dents de sagesse 0
 Mututsi 17 ans, 59 kg, 1,72 m, adulte, Dents de sagesse 0
 Mututsi 18 ans, 44 kg, 1,64 m, puberté en évolution, Dents de sagesse 0
 Mututsi 17 ans, 35 kg, 1,64 m, puberté en évolution, Dents de sagesse 0

Rapport fait à KIGALI (Ruanda) par le Dr. LAURENT :

| examinés | âge | nombre d'adultes | % d'adultes |
|------------|-----|------------------|-------------|
| 17 | 19 | 12 | 70 % |
| 21 | 18 | 11 | 52 % |
| 22 | 17 | 15 | 68 % |
| Total : 60 | | 38 | 63 % |

Rapport fait à KISENYI (Ruanda) par l'administrateur territorial M. GAUPIN :

| examinés | âge | adultes | considérés comme enfants |
|----------|--------|---------|--------------------------|
| 5 | 20 ans | 5 | |
| 17 | 19 ans | 16 | 1 |
| 5 | 18 ans | 4 | 1 |
| 18 | 17 ans | 11 | 7 |

Il ne s'agit cependant que d'une estimation pratique : les adultes paieront l'impôt, les enfants ne le paieront pas encore.

On ne donne aucun détail sur le poids ou la puberté. D'autre part la population examinée ici se compose de Bakiga, d'un état général supérieur à celui des autres indigènes du Ruanda-Urundi.

Impressions de l'administrateur territorial GOSSET, d'Usumbura, pratiquant des examens à Buhonga (Imbo, Urundi).

| | | |
|---------------|--------------------------------|-----------|
| Ind. 19 ans : | aspect de garçons européens de | 14-15 ans |
| » 18 ans : | » » » » | 13-14 ans |
| » 17 ans : | » » » » | 12-13 ans |

Conclusion.

En conclusion, nous voyons de la naissance à 6 ou 9 mois une croissance parallèle à celle des nourrissons européens.

De 9 mois à 3 ans une période critique entraînant ce qu'on peut sans conteste appeler un retard de poids par rapport à ce qu'on observe chez des enfants du Ruanda ou de l'Urundi qui jouissent d'un standing social élevé : ceux-ci ont des moyennes de poids et de taille sensiblement voisins des enfants européens.

On voit par l'analyse des conditions alimentaires un parallélisme très suggestif entre développement et nutrition, et ceci à tous les âges jusqu'à la puberté. Celle-ci paraît retardée de 2 à 3 ans, voire plus, par rapport aux moyennes européennes, l'importance du retard paraissant encore liée à des facteurs sociaux et nutritionnels.

L'étude radiographique qui suit confirmera ces vues, compte tenu de la latence d'effet des déficiences alimentaires sur la croissance osseuse.

CHAPITRE III

Étude radiographique.

Exposé de la méthode.

Afin d'avoir d'autres repères dans le développement de l'enfant au Ruanda-Urundi, nous avons cru intéressant d'effectuer une série de radiographies de poignets d'enfants.

Cette étude a été faite en collaboration avec le Dr. JANOT, médecin radiographe à Usumbura. Ce dernier a pris toutes les radiographies des enfants que je lui envoyais de la consultation des nourrissons ou des écoles, ou qu'il avait convoqués lui-même. Nous avons passé de nombreuses soirées ensemble à examiner les clichés, à les interpréter, et à schématiser les conclusions qu'on pouvait en tirer.

Le Dr. JANOT a présenté en 1951 à l'École de Médecine tropicale d'Anvers, un mémoire qui portait sur l'ossification du poignet de 3 à 15 ans. Depuis lors, nous avons augmenté ces séries principalement par l'adjonction de radiographies prises chez des enfants de 3 à 27 mois. J'en ai intégré les conclusions dans l'ensemble de ce travail.

Les films ont été gracieusement fournis par l'Institut de Recherches scientifiques en Afrique centrale.

Cette série comporte environ 1.500 clichés. Ce nombre doit évidemment nous inciter à la modestie lorsque nous consultons les traités européens ou américains sur ce sujet, mais il ne nous paraît pas impossible, dès à présent,

d'en dégager quelques vues générales à la lumière de ce que nous avons déjà étudié au point de vue physique.

Pour des raisons pratiques nous avons choisi des enfants résidant tous à Usumbura et dont nous connaissions l'âge exact.

Les enfants de 3 à 27 mois furent pris au hasard parmi ceux qui fréquentent la consultation des nourrissons que je dirigeais à l'hôpital Prince Charles. Ces enfants ont été sériés en groupes de 3 en 3 mois : 3 à 6, 6 à 9, etc., les filles étant séparées des garçons ; nous avons pris 30 enfants de chaque groupe, pensant que ce chiffre autorisait des conclusions relativement valables au point de vue statistique ; la progression régulière des poids d'un échantillon à l'autre nous a semblé valider cette vue (voir fig. 2). Le léger recul de poids des échantillons 24 à 27 mois est vraisemblablement dû à deux facteurs : 1^o déclin progressif de l'allaitement, 2^o les plus beaux enfants, qui n'inspirent pas d'inquiétude aux parents, sont retirés plus tôt de la consultation des nourrissons que ceux qui ont joui d'un développement moins brillant ; les échantillons de 24 à 27 mois comportent sans doute un plus grand nombre d'enfants malades que ceux de 21 à 24.

Les enfants de 2 à 16 ans ont été pris parmi les classes des écoles des RR. PP. Blancs et des RR. SS. Blanches. — Il s'agit d'enfants ayant été baptisés à la naissance et dont on connaît donc l'âge exact. C'est ce qui explique que les enfants de 3 à 5 ans sont représentés en nombre insuffisant, car il n'y a pas actuellement de jardins d'enfants.

On me fera, avec raison, l'objection que cet échantillonnage ne représente pas « l'enfant du Ruanda-Urundi », étant donné qu'Usumbura est précisément un endroit exceptionnel à de multiples points de vue, jouissant d'un apport alimentaire nettement supérieur au reste du pays grâce aux ressources d'un centre, à la présence du poisson du lac et au degré relatif d'instruction des parents qui a

pour effet de lever les tabous alimentaires et de faire consommer des aliments importés. D'autre part, à Usumbura même, les enfants suivant la consultation des nourrissons reçoivent du lait lorsque leur poids fléchit sans cause pathologique visible.

On doit donc considérer qu'il s'agit d'un échantillon tout à fait favorable par rapport au Ruanda-Urundi, comme le montrent les statistiques pondérales des chapitres précédents. C'est vraisemblablement une sorte de « valeur limite ».

Il eût été quasi impossible, à l'intérieur du Ruanda-Urundi de rassembler un grand nombre d'enfants d'âge connu et de pouvoir les faire passer à la radiographie.

Avec le progrès technique, il serait intéressant de pouvoir un jour reprendre cette étude dans le Ruanda ou le centre de l'Urundi et d'en comparer les résultats avec ceux-ci.

Pour l'analyse des clichés, nous nous sommes basés sur le *Radiographic Atlas of Skeletal Development of the Hand and Wrist*, de TODD, GREULICH et PYLE, 1950 [7].

Nous avons lu les standards pour garçons et pour filles et nous en avons extrait les signes qui nous ont paru les plus nets, les moins sujets à interprétation ou à discussion, et nous les avons rangés selon l'âge d'apparition, en les numérotant pour des raisons de facilité. Nous avons ainsi abouti à la liste ci-dessous comprenant 53 signes.

En général, la lecture ne présente pas de difficultés particulières. Je voudrais cependant préciser, pour certains signes, comment nous avons procédé pour déclarer tel ou tel signe positif ou négatif, afin que nul doute ne subsiste dans l'esprit du lecteur.

Signes 3 et 4 : Nous avons considéré ces points comme + lorsque le centre était plus noir que la périphérie et commençait à montrer une légère trabéculatation : 1 et 2 + signifie donc deux petits points blancs homogènes.

Signe 17 : Transformation en disque des épiphyses des phalanges proximales 2, 3 et 4.

Nous avons vu ce signe positif lorsqu'une légère bande noire apparaissait entre deux bandes blanches : une bande blanche homogène même d'une certaine épaisseur ne nous a pas fait donner la positivité. Il nous est apparu qu'il y avait là un critère non discutable.

Nous pensons avoir ainsi accordé le + moins facilement que dans le traité de TODD : nous n'avons cependant pas ainsi modifié les résultats de façon sérieuse.

Signe 18 : Même remarque que pour 3 et 4.

Signe 19 : *Idem* signe 17.

Signe 23 : Semi-lunaire arrondi : même remarque que pour 3 et 4.

Signe 25 : Début de perspective dans l'épiphyse radiale : vue de deux lignes marquant la face distale de cette épiphyse.

Signe 33 : Vue perspective de la face distale du semi-lunaire, même remarque.

Signe 36 : Forme scaphoïde de cet os : aspect concave de la face accolée au grand os.

Signe 49 : Visualisation du crochet de l'os crochu. Ce signe nous est apparu comme un bon test de « puberté radiologique », nous ne l'avons vu que chez des sujets bien avancés dans leur puberté.

Nous avons alors calculé, pour chaque série, combien de fois chaque signe était présent, et, pour rendre ces résultats plus parlants, plus concrets, pour le groupe de 0 à 2 ans où il s'agissait essentiellement de présence ou absence de points d'ossification, nous avons fait les schémas ci-dessous.

Nous avons ainsi démarqué trois groupes : un groupe « moyen » reconstitué à base de signes présents au moins

15 fois sur 30 clichés, un groupe avancé (assimilable à un percentile 75) reconstitué à base de signes présents au moins 7 fois sur 30 (dans un quart des cas), et un groupe « retardé » (assimilable à un percentile 25) reconstitué à base de signes présents dans trois quarts des cas, soit 23 cas sur 30.

En regard, nous avons fait le schéma des radios de poignets données comme typiques pour des enfants en excellent état de croissance et de nutrition dans l'atlas de TODD.

Après deux ans, il ne s'agissait, bien souvent, plus de présence ou absence de signes mais plutôt de formes spéciales, ce qui aurait rendu tout schéma compliqué et obscur. Aussi avons-nous fait une liste des signes présents dans 25, 50 et 75 % des cas pour chaque groupe de 1 en 1 an. En regard, se voit la liste des signes présents dans les standards correspondants de TODD.

Les résultats exacts sont donnés dans des graphiques.

OSSIFICATION DE LA MAIN

- 1 : Point d'ossification du grand os.
- 2 : Point d'ossification de l'os crochu.
- 3 : Grand os arrondi.
- 4 : Os crochu arrondi.
- 5 : Grand os aplati vers l'os crochu.
- 6 : Os crochu aplati vers le grand os.
- 7 : Présence du point d'ossification de l'épiphyse radiale.
- 8 : Points d'ossification à la tête des 2^e, 3^e et 4^e métacarpiens.
- 9 : Idem à la face des phalanges proximales 2, 3 et 4.
- 10 : Idem phalange distale du pouce.
- 11 : Idem phalange proximale du 5^e.
- 12 : Idem phalanges médianes et distales 3 et 4.
- 13 : Apparition du point pyramidal.
- 14 : Point d'ossification de l'épiphyse de la phalange moyenne du 2^e.
- 15 : Aplatissement en coin du point d'ossification du radius.
- 16 : Point d'ossification épiphysaire des phalanges distales des 2^e et 5^e.
- 17 : Transformation en disque des points d'ossification des phalanges proximales 2, 3, 4.
- 18 : Forme sphérique des épiphyses des 2^e, 3^e et 4^e métacarpiens.

- 19 : Transformation en disque des épiphyses des phalanges moyennes 2, 3, 4.
- 20 : Point d'ossification du 1^{er} métacarpien.
- 21 : Apparition du semi-lunaire.
- 22 : Début d'aplatissement à face distale des phalanges proximales 2, 3, 4, 5.
- 23 : Semi-lunaire arrondi.
- 24 : Tous les points d'ossification des épiphyses phalangiennes sont présents.
- 25 : Début de perspective dans l'épiphyse radiale.
- 26 : Début d'aplatissement de la surface pyramidale de l'os crochu.
- 27 : Début d'aplatissement de la surface pyramidale contre l'os crochu du pyramidal.
- 28 : Apparition du trapèze.
- 29 : Apparition du scaphoïde.
- 30 : Apparition du trapézoïde.
- 31 : Apparition de l'épiphyse cubitale.
- 32 : Début de styloïde radiale.
- 33 : Vue perspective de la face distale du semi-lunaire.
- 34 : Aplatissement en disque de l'épiphyse cubitale.
- 35 : Points d'ossification de la phalange proximale du pouce et des phalanges distales 2 et 3, aussi larges que leur diaphyse.
- 36 : Forme scaphoïde de cet os.
- 37 : Début de formation de la styloïde cubitale.
- 38 : Début de concavité de la surface distale du grand os.
- 39 : Vue perspective par double ligne de la face interne du scaphoïde.
- 40 : Début de formation de la dent du trapèze.
- 41 : Epiphyse du 1^{er} métacarpien atteint la largeur de la diaphyse.
- 42 : Vue perspective de la face distale de l'os crochu.
- 43 : Vue perspective des faces articulaires des phalanges distales (casquettes).
- 44 : Visualisation de toutes les faces du grand os.
- 45 : Ossification du pisiforme.
- 46 : Visualisation des faces articulaires proximales des 2^e, 3^e, 4^e métacarpiens.
- 47 : Épiphyses des phalanges proximales 3, 4, 5 aussi larges que leur diaphyse.
- 48 : Idem phalange moyenne 2^e et 3^e.
- 49 : Visualisation du crochet de l'os crochu.
- 50 : Les épiphyses du 1^{er} métacarpien et des phalanges coiffent leurs diaphyses.
- 51 : L'épiphyse du radius coiffe son os.
- 52 : L'épiphyse cubitale atteint la largeur de la diaphyse.
- 53 : Début de fusion des épiphyses des phalanges distales.

Résultats.

a) GARÇONS :

La série de 3 à 6 mois montre un bon parallélisme avec le standard américain de 3 et 6 mois.

Celle de 6 à 9 mois indique un développement égal au standard de 6 mois pour le groupe moyen légèrement supérieur au standard de 9 mois pour le groupe avancé : l'épiphyse radiale débute juste à 12 mois dans les séries de TODD.

La même avance légère de nos standards se constate dans le groupe de 9 à 12 mois. Il faut toutefois noter que la présence du point 13 (P. Oss. pyramidal) ne présente pas autant de signification pour le développement que les points phalangiens, plus constants, moins fantaisistes.

Ce parallélisme entre nos séries et les standards américains se continue entre 15 et 18 mois ainsi qu'entre 18 et 21 mois, et 21 et 24 mois. Même constatation entre 2 et 7 ans où notre groupe « avancé » garde le contact avec le standard américain correspondant à l'année supérieure, le groupe moyen gardant le contact avec l'année inférieure.

Il ne nous faut pas perdre de vue que les enfants de Todd ont été choisis parmi des enfants bien portants, jouissant d'un standing social favorable. C'est ce qui nous autorise à ne pas trop tenir compte du groupe « retardé » dont un grand nombre de membres ont été touchés par diverses affections débilitantes (ankylostomiase, tuberculose, etc.).

A partir de la série 7-8 ans, s'établit une divergence progressive par rapport aux standards américains, qui verra son maximum vers 12 ans : les enfants américains ou européens, entre 8 et 10 ans, voient leur appétit augmenter et s'épanouissent, deviennent plus trapus, se

préparent en quelque sorte au bond physiologique de la puberté. Ici, pour des causes vraisemblablement nutritionnelles, l'enfant paraît végéter pendant quelques années. Sa puberté ne débutera généralement qu'un peu plus tard. C'est ce qui expliquera tout le « retard » que nous constaterons désormais dans l'ossification. Nous verrons ainsi que la soudure des épiphyses des phalanges distales n'a commencé en aucun cas entre 15 et 16 ans, alors qu'elle est un fait déjà bien acquis dans les standards américains de 15 ans.

b) FILLES :

Ici aussi nos séries sont très légèrement en avance sur les standards américains en dessous de 2 ans, les suivent de 2 à 3 ans et jusqu'à 8 ans, puis une divergence se manifeste au profit des standards américains.

Cette divergence se trouve être chez les filles plus rapidement importante, plus profonde que chez les garçons : c'est vers l'âge de 10 ans qu'elle atteint son maximum. Le développement se consomme avec la soudure des premières épiphyses vers 13 ans 1/2 dans les standards américains. Cette soudure ne s'amorce sérieusement que vers 15 ans dans nos séries.

* * *

Tant pour garçons que pour filles nous avons pu comparer les résultats radiographiques avec l'examen somatique des enfants : lorsqu'il s'agissait, entre 10 et 15 ans, d'un gros « retard » osseux (j'aime à mettre retard entre guillemets parce qu'en l'absence de standards bien établis pour la population du Ruanda-Urundi, ce terme retard garde toujours un sens quelque peu conjectural), c'était toujours un garçon ou une fille qui n'avait pas commencé sa puberté (et *vice versa*).

Somme toute les résultats de ces radiographies vien-

nent s'insérer parfaitement dans le contexte que nous avons vu précédemment dans la première partie de notre étude sur le développement physique de l'enfant au Ruanda-Urundi.

Dans les 27 premiers mois, le poids de tous les enfants a été noté mais on n'a pas pu mettre en évidence une corrélation nettement positive entre le poids et le degré d'ossification. Cela ne nous étonne pas, le degré d'ossification, comme la taille, étant des valeurs affectées par un état déficitaire d'assez longue durée, tandis que le poids est une valeur aux variations beaucoup plus rapides et fréquentes.

Nous avons, spécialement pour les enfants en dessous de 27 mois, recherché systématiquement les images pathologiques.

Sur les 480 radiographies d'enfants en dessous de 2 ans nous n'avons trouvé un flou dans les cartilages de conjugaison correspondant à un rachitisme que dans 6 cas.

Nous avons trouvé trois cas de périostites d'origine tréponémique (pian ou syphilis), pas d'ostéochondrites. Cette faible nosologie s'explique par l'existence des consultations prénatales fréquentées par un grand nombre de mères. Le B. W. y est systématiquement pris et toute réaction positive entraîne le traitement.

Les enfants présentant des plaques muqueuses à la naissance sont évidemment aussi traités dans le cadre des consultations pour enfants.

Nous n'avons trouvé aucune image caractéristique de scorbut, ce qui cadre bien avec nos constatations cliniques journalières.

On voit que nos résultats ne diffèrent pas essentiellement de ceux obtenus par VAN WYMEERSCH [16] à Léopoldville.

Introduction aux dessins et explications.

Afin de rendre plus parlants les résultats obtenus et de pouvoir les comparer facilement aux normes de TODD, j'ai schématisé le développement de 3 mois à 2 ans en des dessins.

Dans la suite, après 2 ans, il eut été difficile de dessiner les détails par lesquels nos séries diffèrent des standards de TODD, car, le plus souvent, il ne s'agit plus de présence ou absence d'un point d'ossification, mais d'une structure osseuse plus ou moins finement poussée et défiant les schématisations hâtives : j'ai donc préféré, après 3 ans, résumer les différences en les expliquant ; si on a devant soi des radios de poignets, on pourra aisément se rendre compte des différences de développement.

RÉSUMÉ ET EXPLICATION DES DIFFÉRENCES ENTRE STANDARDS AMÉRICAINS ET RADIOS DU RUANDA-URUNDI À PARTIR DE DEUX ANS.

Filles.

2 à 3 ans : Le standard 2 ans 1/2 américain a tous les points d'ossification présents (signe 24). On remarquera toutefois que ce signe était positif dans nos séries d'enfants de 24 à 27 mois (percentile 75) des consultations de nourrissons. Pratiquement, on voit peu de différences à cet âge.

4 à 5 ans : Peu de différences entre le standard 4 ans 1/2 et notre percentile 75 : début d'aplatissement de la surface contre l'os crochu du pyramidal, ce qui est un signe assez discutable et peu important ; aussi présence du trapézoïde.

6 à 7 ans : Standards de 6 ans légèrement en retard sur notre percentile 75 qui présente un développement plus avancé des épiphyses des phalanges (signe important) et du scaphoïde, légèrement en avance sur notre percentile 50 (présence de l'épiphyse cubitale).

Standards de 7 ans très légèrement en avance sur notre percentile 75 (aplatissement en disque de l'épiphyse cubitale (signe 34).

7 à 8 ans : Standards américains de 7 ans correspondant à notre percentile 75 mais le standard 8 ans le dépasse nettement : on y note en plus :

- modelage de la face distale du grand os (38) ;
- modelage de la face interne du scaphoïde (39) ;
- modelage de la face distale du trapèze (40) (dent du trapèze).

8 à 9 ans : Le standard américain de 8 ans est encore en avance sur notre percentile 75 (mêmes signes : modelage des os du carpe plus avancé).

Quant au standard de 9 ans, il montre un écart énorme : mêmes signes et, en plus :

- épiphyse du 1^{er} métacarpien atteint largeur diaphyse (41) ;
- vue perspective de la face distale de l'os crochu (42) ;
- vue perspective des faces articulaires des phalanges distales (43) ;
- visualisation de toutes les faces du grand os (modelage achevé de cet os) (44) ;
- ossification du pisiforme.

9 à 10 ans : Le standard américain de 9 ans garde son avance énorme sur notre série de 9 à 10 ans, laquelle n'a pas fait de progrès par rapport à notre série de 8 à 9 ans.

Quant au standard de 10 ans, il nous montre un état

des os où ceux-ci ont atteint un degré de maturité très important : seul lui manque le crochet de l'os crochu, signe qui nous paraît marcher de pair avec un bon développement pubertaire.

10 à 11 ans : Même état : stagnation de nos séries au même point : os non modelés, poignets infantiles, alors que le standard américain de 11 ans n'attend plus rien de l'avenir si ce n'est une petite croissance des épiphyses radiales et cubitales, et la fusion des épiphyses.

11 à 12 ans : Ici un progrès marquant est apparu dans nos séries, qui correspond à l'éveil de la puberté. Les enfants de notre étude ont doublé entre 11 et 12 ans le cap que les enfants observés par TODD ont passé entre 9 et 10 ans.

Pas de visualisation du crochet de l'os crochu, toutefois, alors que celui-ci se voyait déjà à 11 ans dans les standards de TODD.

12 à 13 ans : Le poignet des jeunes Américaines est mûr : il grandit encore en attendant la fusion des épiphyses des phalanges distales.

Chez nos filles du Ruanda-Urundi, les épiphyses doivent encore se développer ; le crochet de l'os crochu est apparu au percentile 75 mais non point au percentile 50.

13 à 14 ans : La soudure a commencé dans les standards américains, de même pour notre percentile 75.

Le percentile 50 n'a pas encore le crochet de l'os crochu et doit attendre un développement important de ses épiphyses phalangiennes.

14 à 15 ans : Le retard est comblé.

Garçons.

2 à 3 ans : Le percentile 75 correspond au standard américain de 32 mois lequel est en avance sur le standard 24 mois par les signes suivants :

- point pyramidal (13) ;
- point de l'épiphyse de la phalange moyenne du 2^e (14) ;
- aplatissement du point d'ossification du radius (15) ;
- point d'ossification de l'épiphyse des phalanges distales 2^e et 5^e (16) ;
- transformation en disque des points d'ossification des phalanges proximales 2, 3 et 4 (17) ;

Ce standard 24 mois correspond exactement à notre percentile 50.

3 à 4 ans : Le contact se maintient, puisque notre percentile 75 dépasse le standard américain de 3 ans 1/2 par les signes :

- présence de tous les points d'ossification des phalanges (24) ;
- début d'aplatissement de la surface contre le pyramidal de l'os crochu (26) ;

et rejoint ainsi le standard 4 ans-4 ans 1/2.

Notre percentile 50 est semblable au standard 3 ans.

4 à 5 ans : Similitude de développement de nos percentiles 50 et 75 vis-à-vis du standard 4 ans 1/2.

5 à 6 ans : Nos séries gardent un contact étroit avec les standards de 5 et 6 ans.

6 à 7 ans : Nos séries gardent le contact avec le standard de 6 ans qui n'a en plus que l'apparition de l'épiphyse cubitale (31) mais différent des standards 7 ans par l'absence de :

- épiphyse cubitale (31) ;
- début de formation de la styloïde radiale (32) ;

- visualisation de la surface distale du semi-lunaire (33) ;
- aplatissement en disque de l'épiphyse cubitale (34).

7 à 8 ans : Le percentile 75 n'a à envier au standard de 7 ans que l'épiphyse cubitale et son aplatissement ; il a un retard dans le développement des épiphyses des phalanges (35) sur le standard 8 ans.

8 à 9 ans : Le percentile 75 est en retard dans le développement des épiphyses phalangiennes (35) sur le standard 8 ans.

Quant au standard de 9 ans, il indique un début de modelage de certains os du carpe (36-38) et un début de styloïde cubitale (37), ce qui manque à nos séries.

Le percentile 50 n'a pas encore d'épiphyse cubitale.

9 à 10 ans : Cette série n'ayant pas progressé par rapport à la précédente (on retrouve la même stagnation qu'on observait à cet âge chez les filles), la différence s'accroît puisque le standard américain de 10 ans a déjà réalisé un début de modelage des points carpiens et un développement assez avancé des épiphyses cubitales (37) et du 1^{er} métacarpien (41).

10 à 11 ans : Le percentile 75 est près d'atteindre le standard de 10 ans alors que le percentile 50 est au stade 7-8 ans américain.

11 à 12 ans : La divergence est importante :

Le standard 11 ans surpasse notre percentile 75 par :

- vue perspective de la face distale de l'os crochu (42) ;
- vue perspective des faces articulaires des phalanges distales (43) ;
- visualisation de toutes les faces du grand os (44) ;
- ossification du pisiforme.

Ceci indique une maturité fort supérieure à celle de nos enfants du Ruanda-Urundi.

Le percentile 50 suit d'assez près le percentile 75.

12 à 13 ans : Alors que les Américains de 12 ans 1/2 ont atteint un stade de maturité très avancé avec développement complet des épiphyses phalangiennes, modelage très poussé des os carpiens jusque, et y compris, le développement du crochet de l'os crochu (1 à 49), notre percentile 75 atteint presque le stade américain 11 ans (il lui manque le pisiforme).

Le percentile 50 est au stade 10 ans — sauf un petit retard de développement de l'épiphyse du 1^{er} métacarpien (41).

La divergence a ici atteint son maximum.

13 à 14 ans : Le percentile 75 a rattrapé le temps perdu mais n'a pas encore le crochet de l'os crochu.

Le percentile 50 est au stade 11 ans américain.

14 à 15 ans : Le percentile 75 a atteint le stade 14 ans américain, mais le percentile 50 n'a pas encore le crochet de l'os crochu.

15 à 16 ans : A 15 ans, les garçons de TODD voient un début de fusion des épiphyses alors que ceci ne se voit pas encore dans notre percentile 75.

Le percentile 50 n'a pas encore le crochet de l'os crochu.

On voit que de nombreux garçons de 15 à 16 ans sont très loin du terme de leur développement pubertaire (stade 12 ans américain) lequel ne s'achèvera pas toujours à 19 ans, ainsi que nous l'avons constaté lors des examens physiques de jeunes gens de cet âge, dont nous avons parlé plus haut.

DÉTAILS TECHNIQUES.

Garçons.

| Mois | 3 à 6 | 6 à 9 | 9 à 12 | 12 à 15 | 15 à 18 | 18 à 21 | 21 à 24 | 24 à 27 |
|--------------|-------|-------|--------|---------|---------|---------|---------|---------|
| Poids moyens | 6.896 | 8.066 | 8.366 | 8.743 | 9.361 | 10.064 | 10.602 | 10.481 |

Signes

| n° | 1 | 28/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | |
|----|----|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|---|
| 2 | 26 | » | 30 | » | 30 | » | 30 | » | 30 | » |
| 3 | 7 | » | 20 | » | 30 | » | 29 | » | 30 | » |
| 4 | 7 | » | 18 | » | 27 | » | 26 | » | 28 | » |
| 5 | 2 | » | 11 | » | 15 | » | 15 | » | 23 | » |
| 6 | 1 | » | 5 | » | 9 | » | 13 | » | 21 | » |
| 7 | 1 | » | 10 | » | 9 | » | 9 | » | 18 | » |
| 8 | — | » | — | » | 3 | » | 1 | » | 5 | » |
| 9 | 1 | » | 2 | » | 4 | » | 4 | » | 12 | » |
| 10 | 1 | » | 2 | » | 3 | » | 5 | » | 8 | » |
| 11 | — | » | — | » | 2 | » | 1 | » | 4 | » |
| 12 | — | » | — | » | — | » | — | » | 1 | » |
| 13 | 2 | » | 3 | » | 9 | » | 8 | » | 10 | » |
| 14 | — | » | — | » | — | » | 1 | » | 1 | » |
| 15 | — | » | 2 | » | — | » | — | » | 3 | » |
| 16 | — | » | | | — | » | — | » | — | » |
| 17 | — | » | | | — | » | — | » | 1 | » |
| 18 | — | » | | | — | » | — | » | — | » |
| 19 | — | » | | | — | » | — | » | — | » |
| 20 | — | » | | | — | » | — | » | — | » |
| 21 | 1 | » | | | 3 | » | 3 | » | 4 | » |
| 22 | | | | | | | | | | |
| 23 | | | | | | | | | | |
| 24 | | | | | | | | | | |
| 25 | | | | | | | | | | |
| 26 | | | | | | | | | | |
| 27 | | | | | | | | | | |
| 28 | | | | | | | | | | |

Filles.

| Mois | 3 à 6 | 6 à 9 | 9 à 12 | 12 à 15 | 15 à 18 | 18 à 21 | 21 à 24 | 24 à 27 |
|----------------|-------|-------|--------|---------|---------|---------|---------|---------|
| Poids moyens : | 6.356 | 7.126 | 8.135 | 8.478 | 9.104 | 9.369 | 10.208 | 10.102 |

Signes

| n° | 1 | 28/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 | 30/30 |
|----|----|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|-------|
| 2 | 27 | » | 30 | » | 29 | » | 30 | » | 30 |
| 3 | 14 | » | 26 | » | 29 | » | 30 | » | 30 |
| 4 | 9 | » | 26 | » | 29 | » | 30 | » | 30 |
| 5 | 2 | » | 10 | » | 20 | » | 23 | » | 25 |
| 6 | — | » | 3 | » | 11 | » | 21 | » | 23 |
| 7 | 4 | » | 7 | » | 14 | » | 22 | » | 27 |
| 8 | — | » | 2 | » | 6 | » | 15 | » | 23 |
| 9 | — | » | 4 | » | 12 | » | 21 | » | 26 |
| 10 | 2 | » | 5 | » | 13 | » | 16 | » | 21 |
| 11 | — | » | 2 | » | 3 | » | 11 | » | 21 |
| 12 | — | » | 2 | » | 3 | » | 7 | » | 10 |
| 13 | 4 | » | 4 | » | 5 | » | 14 | » | 12 |
| 14 | — | » | 2 | » | 3 | » | 7 | » | 13 |
| 15 | — | » | 1 | » | 6 | » | 6 | » | 9 |
| 16 | — | » | — | » | 1 | » | 2 | » | 4 |
| 17 | — | » | 1 | » | 1 | » | 2 | » | 4 |
| 18 | — | » | — | » | — | » | — | » | 1 |
| 19 | — | » | — | » | — | » | — | » | — |
| 20 | — | » | 1 | » | 1 | » | 2 | » | 10 |
| 21 | 1 | » | 1 | » | 1 | » | 4 | » | 7 |
| 22 | | | | — | » | — | » | 2 | » |
| 23 | | | | — | » | — | » | 1 | » |
| 24 | | | | 1 | » | 2 | » | 4 | » |
| 25 | | | | — | » | — | » | — | » |
| 26 | | | | 1 | » | 6 | » | 3 | » |
| 27 | | | | — | » | — | » | — | » |
| 28 | | | | 1 | » | — | » | — | » |

SIGNES PRÉSENTS AUX DIFFÉRENTS ÂGES ENTRE
2 ET 16 ANS.*Garçons.*

RUANDA-URUNDI

TODD (Américains)

*signes**signes**2 à 3 ans*

(16 enfants) Perc. 75 : 1 à 17
 » 50 : 1 à 12
 » 25 : 1 à 10

3 ans : 1 à 21
 32 mois : 1 à 17
 2 ans : 1 à 12

3 à 4 ans

(13 enfants) Perc. 75 : 1 à 24, 26
 » 50 : 1 à 17, 19 à 21
 » 25 : 1 à 14

3 ans 1/2 : 1 à 23
 3 ans : 1 à 21

4 à 5 ans

(12 enfants) Perc. 75 : 1 à 26
 » 50 : 1 à 24, 26
 » 25 : 1 à 20

4 ans : 1 à 25

5 à 6 ans

(25 enfants) Perc. 75 : 1 à 30
 » 50 : 1 à 26, 29
 » 25 : 1 à 22, 24, 25, 26

5 ans : 1 à 28

6 à 7 ans

(41 enfants) Perc. 75 : 1 à 30
 » 50 : 1 à 26, 29, 30
 » 15 : 1 à 22, 24, 25, 26

6 ans : 1 à 32

7 à 8 ans

(54 enfants) Perc. 75 : 1 à 30, 32, 33
 » 50 : 1 à 30, 32
 » 25 : 1 à 27

7 ans : 1 à 34

8 à 9 ans

(39 enfants) Perc. 75 : 1 à 34
 » 50 : 1 à 30, 32
 » 25 : 1 à 26, 29, 30

8 ans : 1 à 35

9 à 10 ans

(56 enfants) Perc. 75 : 1 à 34
 » 50 : 1 à 32
 » 25 : 1 à 30

9 ans : 1 à 38

| RUANDA-URUNDI | | TODD (Américains) | |
|--------------------|-------------------------------|-------------------|--------|
| <i>signes</i> | | <i>signes</i> | |
| <i>10 à 11 ans</i> | | | |
| (49 enfants) | Perc. 75 : 1 à 38, 40 | | |
| » | 50 : 1 à 34 | 10 ans : | 1 à 41 |
| » | 25 : 1 à 32 | | |
| <i>11 à 12 ans</i> | | | |
| (42 enfants) | Perc. 75 : 1 à 37, 39, 40, 41 | | |
| » | 50 : 1 à 37, 40 | 11 ans : | 1 à 45 |
| » | 25 : 1 à 34 | | |
| <i>12 à 13 ans</i> | | | |
| (30 enfants) | Perc. 75 : 1 à 44 | | |
| » | 50 : 1 à 40 | 12 ans 1/2 : | 1 à 49 |
| » | 25 : 1 à 36 | | |
| <i>13 à 14 ans</i> | | | |
| (19 enfants) | Perc. 75 : 1 à 48 | | |
| » | 50 : 1 à 44 | 12 ans 1/2 : | 1 à 49 |
| » | 25 : 1 à 40 | | |
| <i>14 à 15 ans</i> | | | |
| (13 enfants) | Perc. 75 : 1 à 49, 51 | | |
| » | 50 : 1 à 48 | 14 ans : | 1 à 50 |
| » | 25 : 1 à 40, 42, 43, 44, 45 | | |
| <i>15 à 16 ans</i> | | | |
| (18 enfants) | Perc. 75 : 1 à 52 | | |
| » | 50 : 1 à 48 | 15 ans : | 1 à 53 |
| » | 25 : 1 à 43, 45 | | |

Filles.

| | | | |
|------------------|------------------------------------|-------------|------------|
| <i>2 à 3 ans</i> | | | |
| (15 enfants) | Perc. 75 : 1 à 17, 20, 21 | 3 ans : | 1 à 26 |
| | » 50 : 1 à 12, 14, 15, 17, 20 | 2 ans 1/2 : | 1 à 21, 24 |
| | » 25 : 1 à 12 | 2 ans : | 1 à 17, 20 |
| <i>3 à 4 ans</i> | | | |
| (8 enfants) | | insuffisant | |
| <i>4 à 5 ans</i> | | | |
| (14 enfants) | Perc. 75 : 1 à 12, 24 à 26, 28, 29 | | |
| | » 50 : 1 à 20, 22, 24, 25, 26 | 4 ans 1/2 : | 1 à 30 |
| | » 25 : 1 à 20, 22, 24, 26 | | |
| <i>5 à 6 ans</i> | | | |
| insuffisant | | | |

RUANDA-URUNDI

TODD (Américaines)

*signes**signes**6 à 7 ans*

(12 enfants) Perc. 75 : 1 à 32, 35, 36

» 50 : 1 à 30, 32

» 25 : 1 à 26, 30

6 ans : 1 à 33

7 à 8 ans

(25 enfants) Perc. 75 : 1 à 34, 36, 37

» 50 : 1 à 32

» 25 : 1 à 26, 28, 29, 30

7 ans : 1 à 36

8 à 9 ans

(17 enfants) Perc. 75 : 1 à 37, 40

» 50 : 1 à 33, 37

» 25 : 1 à 32

8 ans : 1 à 40

9 à 10 ans

(32 enfants) Perc. 75 : 1 à 39

» 50 : 1 à 34, 36, 37

» 25 : 1 à 32

9 ans : 1 à 45

10 à 11 ans

(21 enfants) Perc. 75 : 1 à 40

» 50 : 1 à 34, 36, 37

» 25 : 1 à 33

10 ans : 1 à 48

11 à 12 ans

(40 enfants) Perc. 75 : 1 à 48

» 50 : 1 à 48

» 25 : 1 à 40

11 ans : 1 à 50

12 à 13 ans

(33 enfants) Perc. 75 : 1 à 49

» 50 : 1 à 48

» 25 : 1 à 43

12 ans : 1 à 52

13 à 14 ans

(27 enfants) Perc. 75 : 1 à 53

» 50 : 1 à 48

» 25 : 1 à 48

13 ans 1/2 : 1 à 53

14 à 15 ans

(13 enfants) Perc. 75 : 1 à 53

» 50 : 1 à 50, 52, 53

» 25 : 1 à 50, 52

13 ans 1/2 : 1 à 53

15 à 16 ans

(13 enfants) Perc. 75 : 1 à 53

» 50 : 1 à 53

» 25 : 1 à 52

13 ans 1/2 : 1 à 53

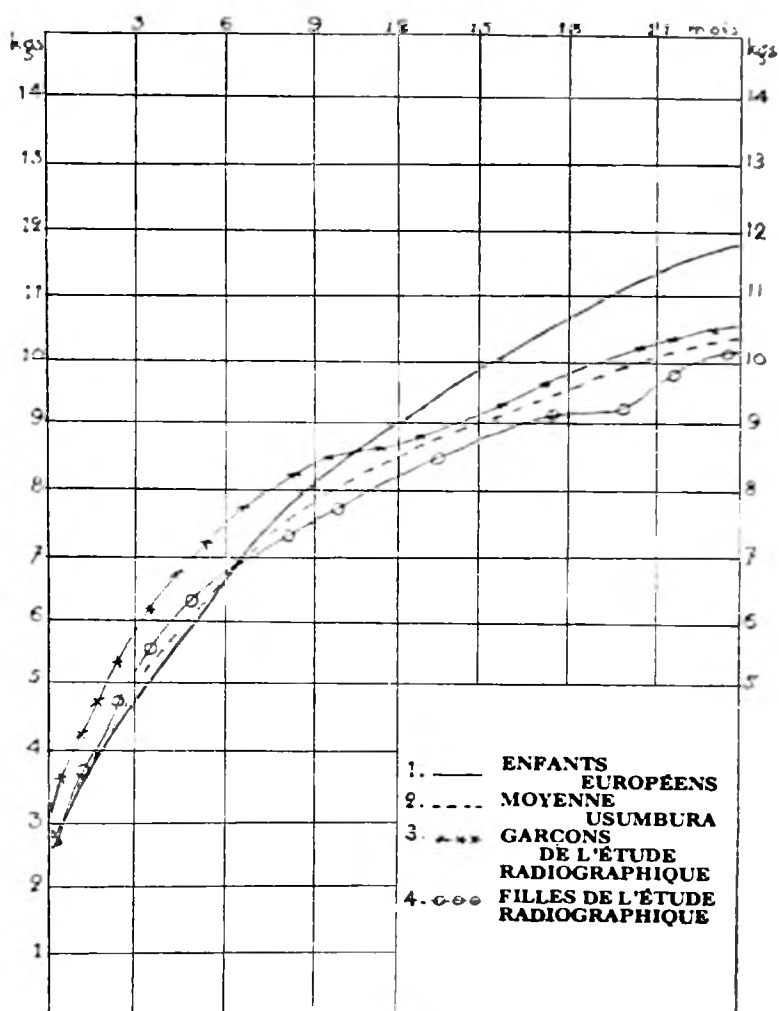


FIG. 2 — Courbes de poids des enfants de 0 à 2 ans de l'étude radiographique.

GARÇONS 3 À 6 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

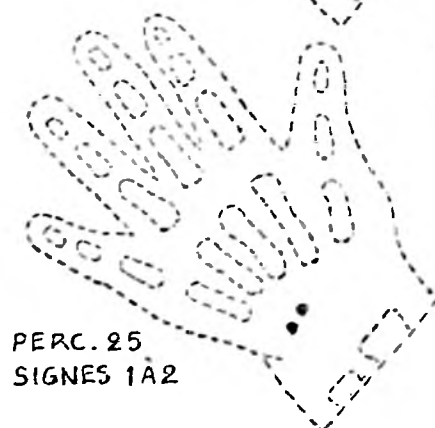
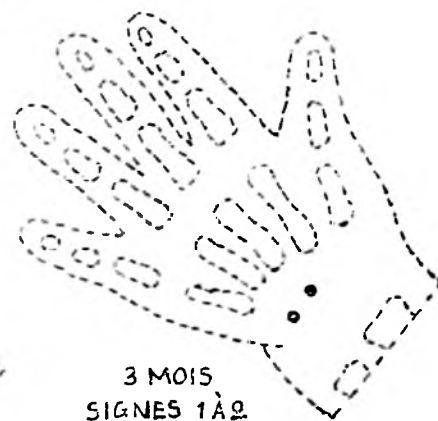
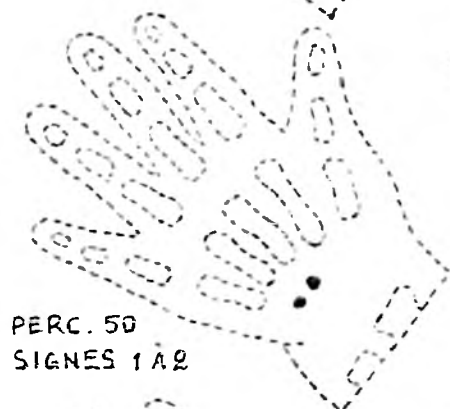
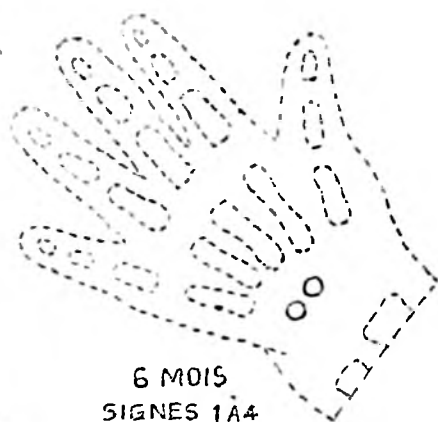


FIG. 3. — Schéma du développement radiologique du poignet.

GARÇONS 6 À 9 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

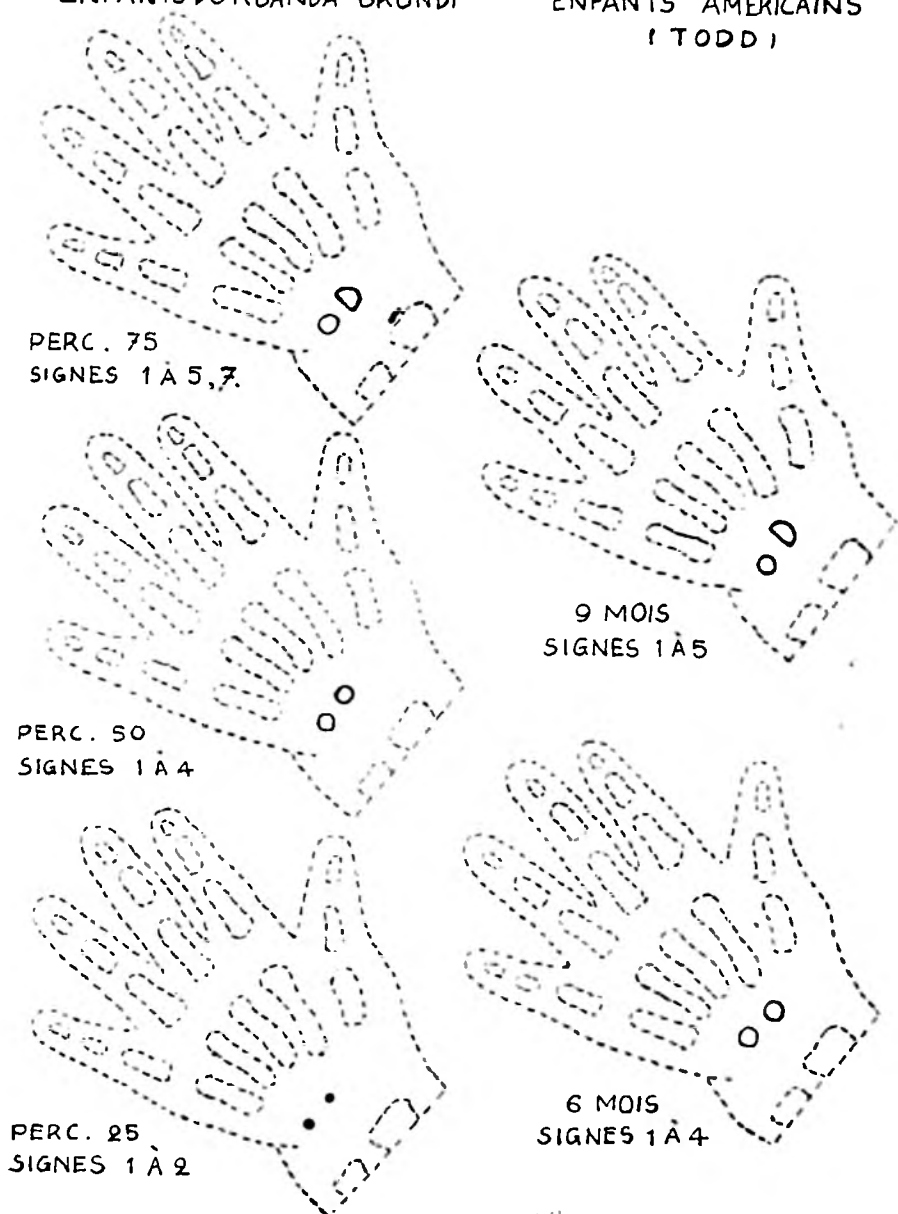
ENFANTS AMERICAINS
(TODD)

FIG. 4. — Schéma du développement radiologique du poignet.

GARÇONS 9 À 12 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

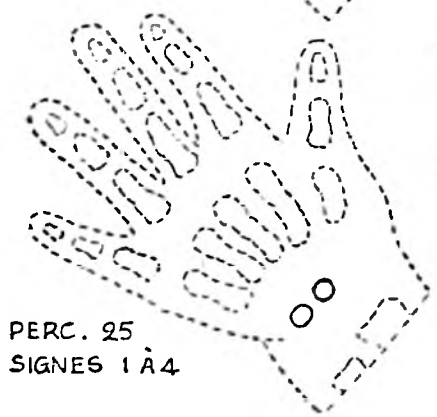
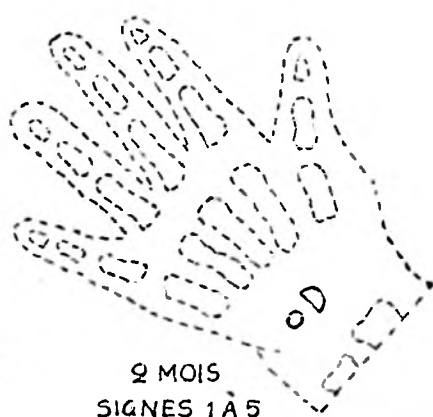
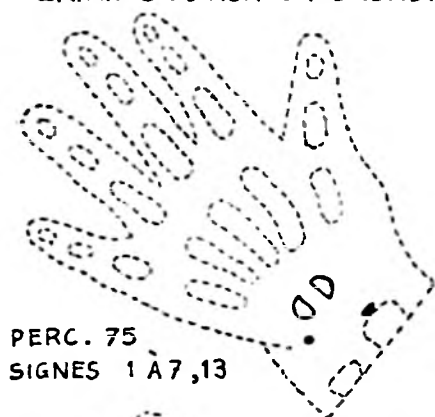
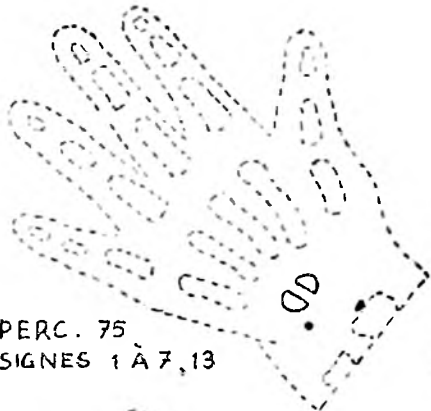


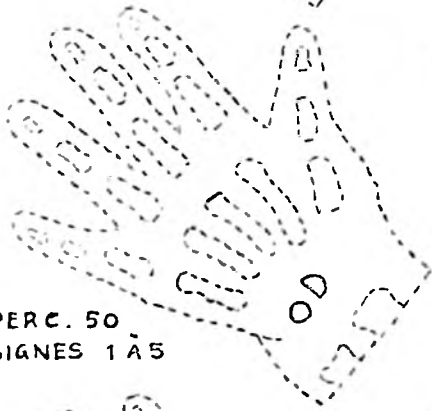
FIG. 5. — Schéma du développement radiologique du poignet.

GARÇONS 12 À 15 MOIS

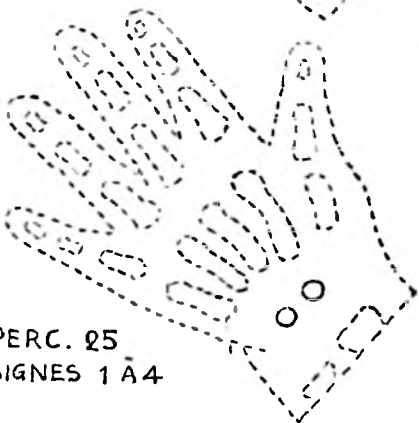
ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)


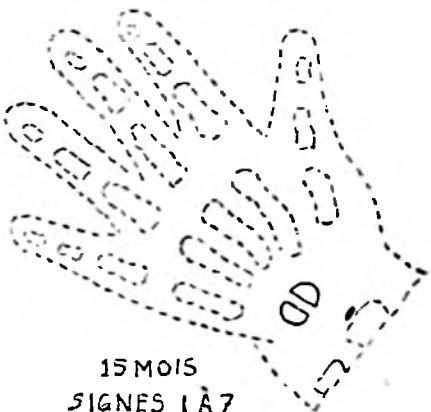
PERC. 75
SIGNES 1 À 7, 13




PERC. 50
SIGNES 1 À 5



PERC. 25
SIGNES 1 À 4



15 MOIS
SIGNES 1 À 7



12 MOIS
SIGNES 1 À 6
7 NAISSANT

FIG. 6. — Schéma du développement radiologique du poignet.

GARÇONS 15 À 18 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

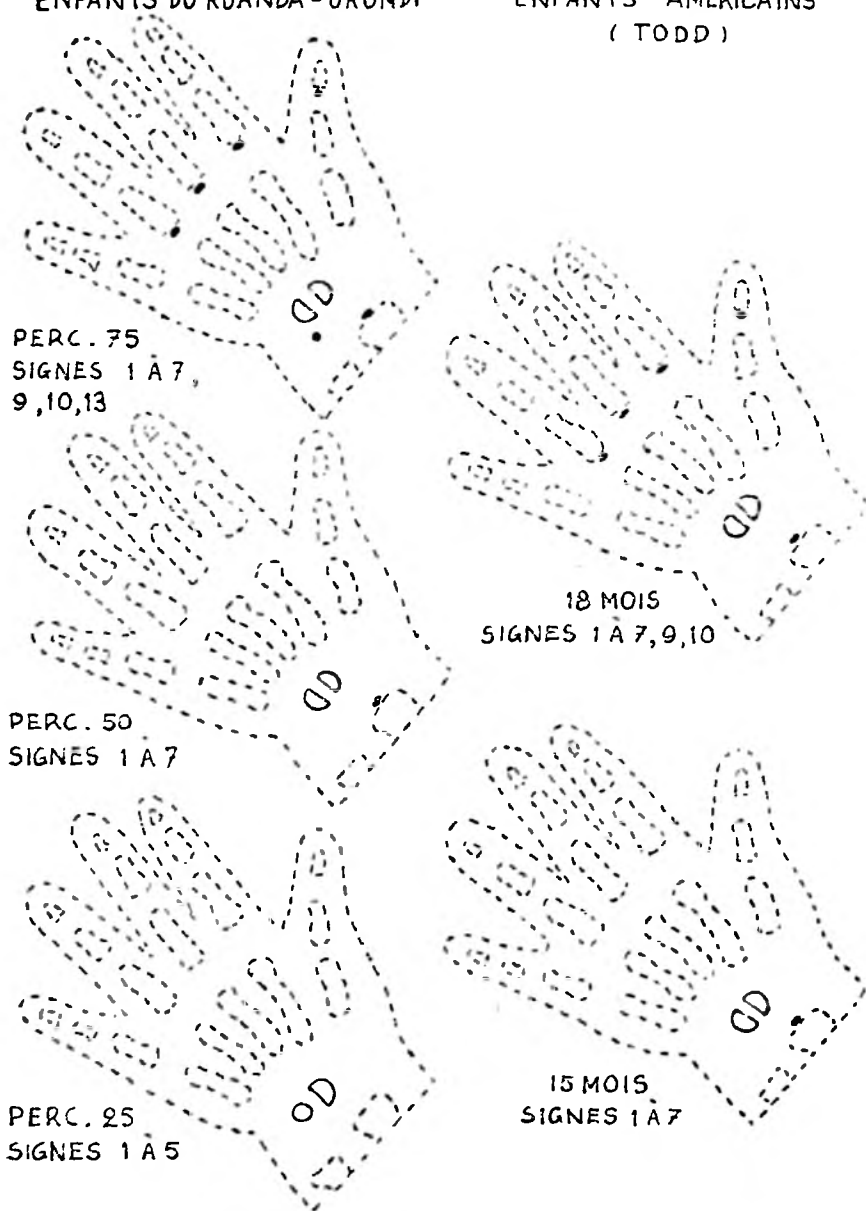
ENFANTS AMERICAINS
(TODD)

FIG. 7. — Schéma du développement radiologique du poignet.

GARÇONS 18 À 21 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

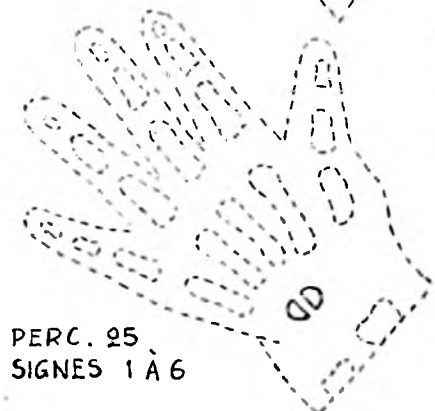
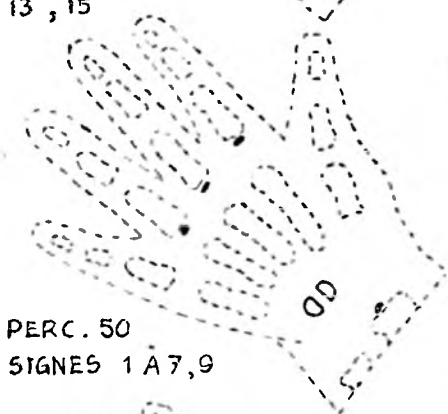
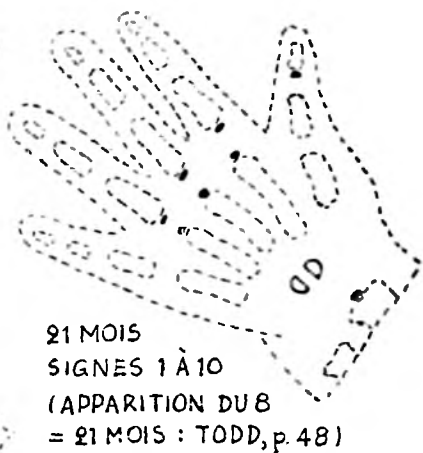
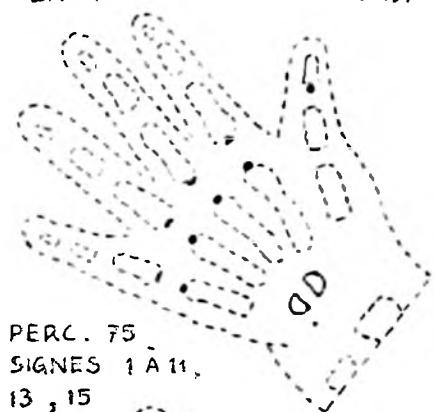
ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

FIG. 8. — Schéma du développement radiologique du poignet.

GARÇONS 21 À 24 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

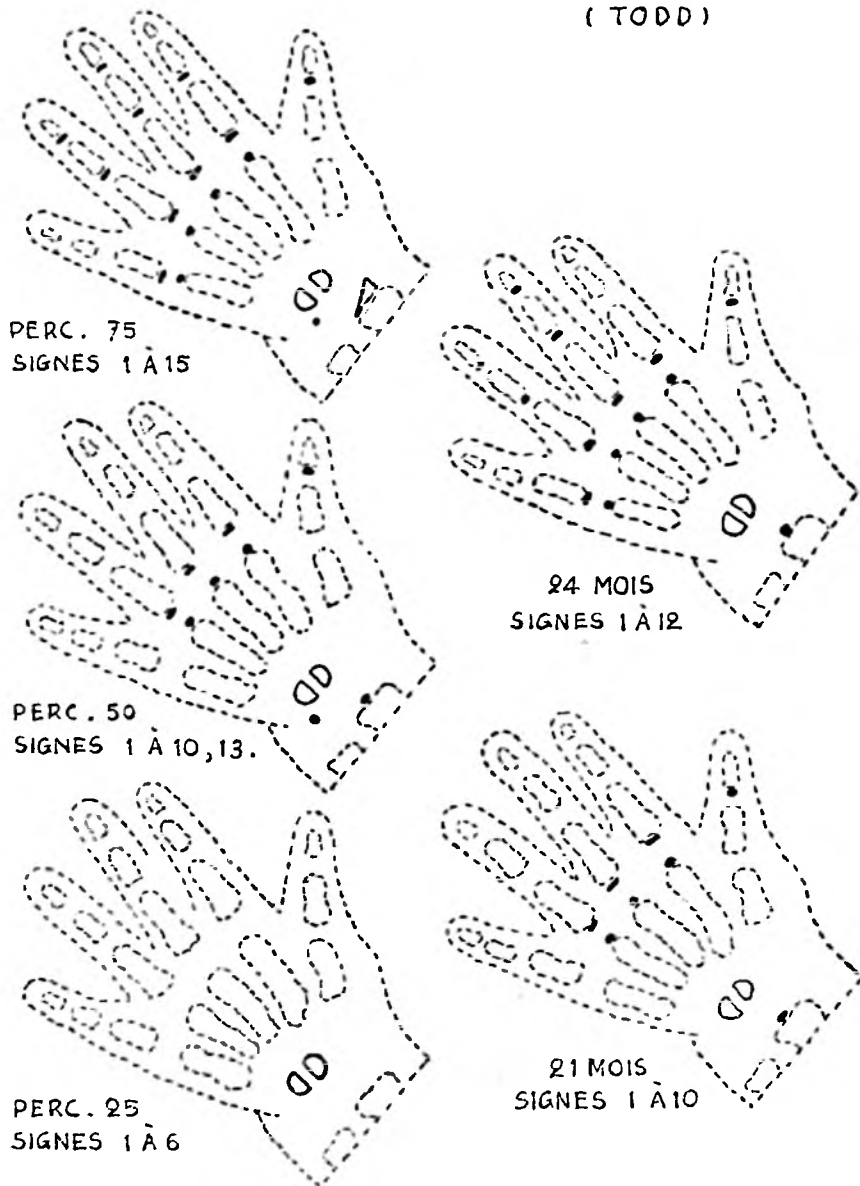
ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

FIG. 9. — Schéma du développement radiologique du poignet.

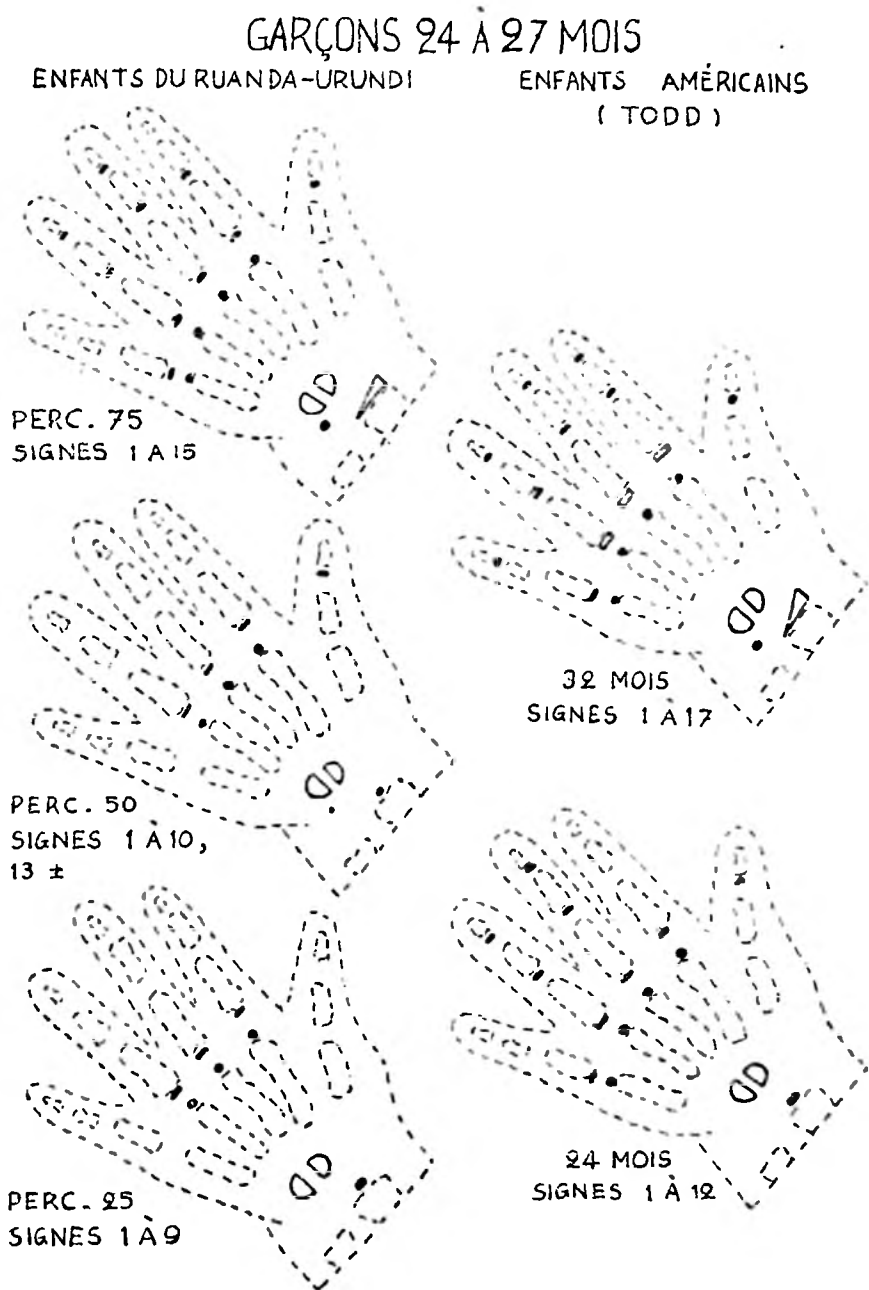


FIG. 10. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLES 3 À 6 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

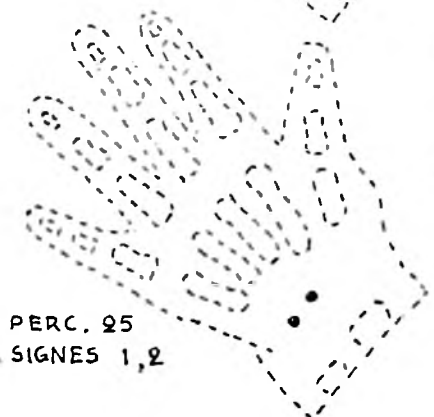
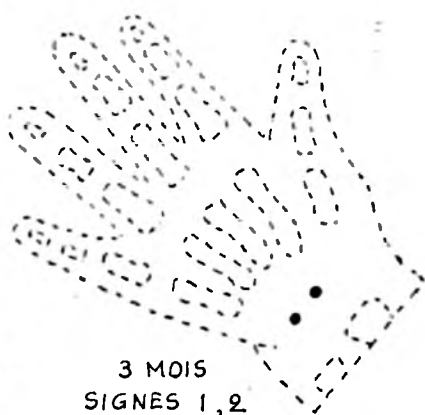
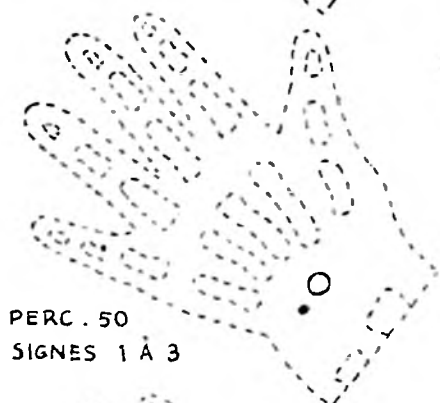
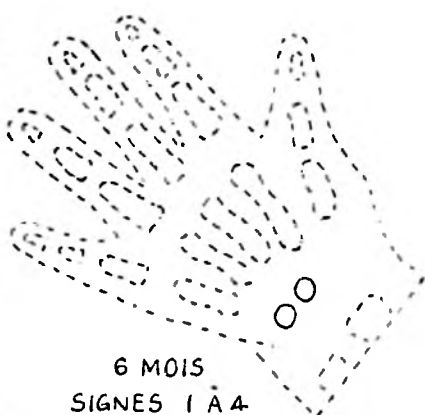
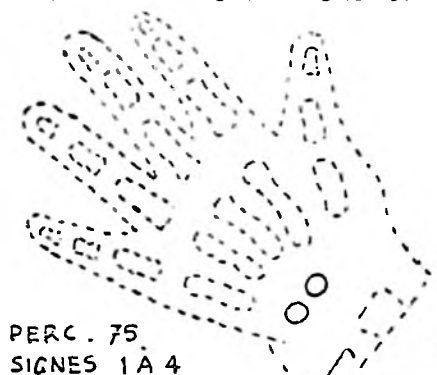


FIG. 11. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLES 6 À 9 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

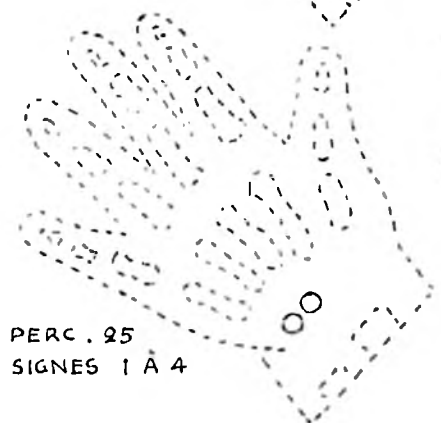
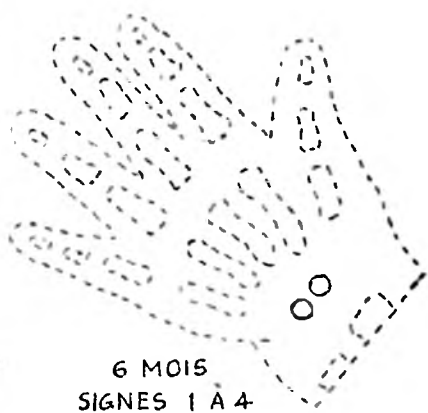
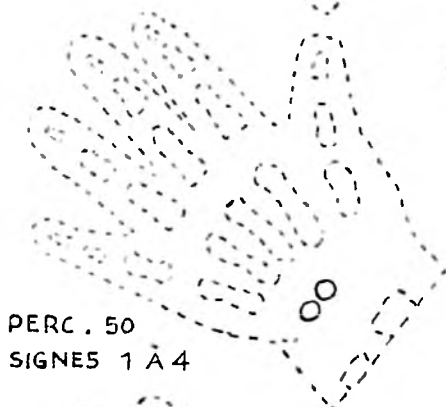
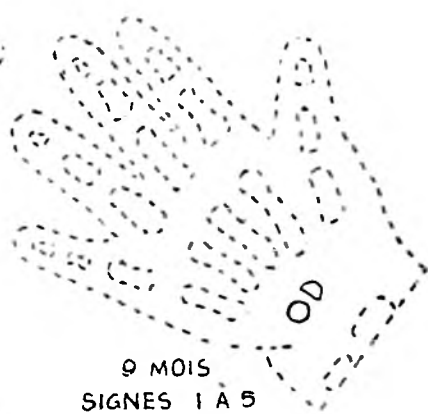
ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

FIG. 12. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLES 9 À 12 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

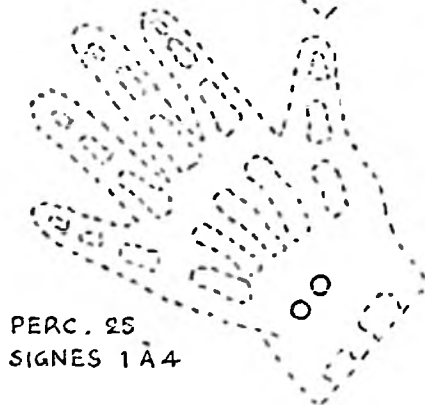
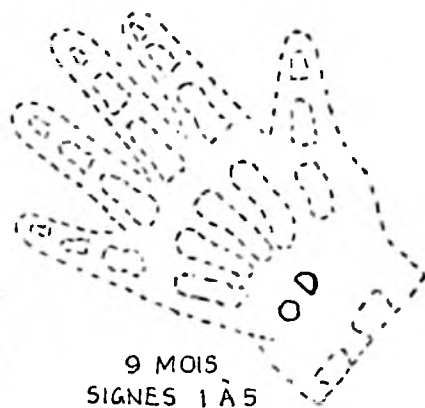
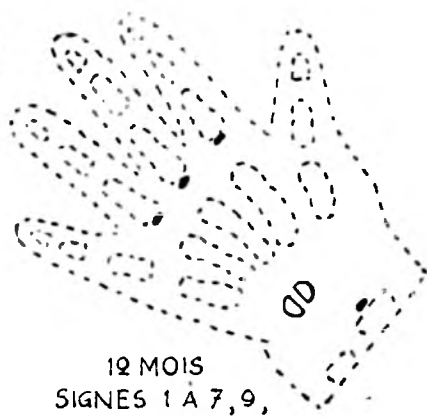
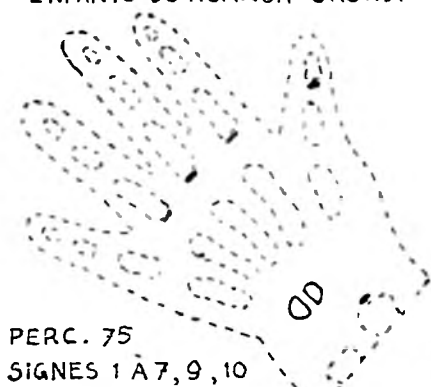
ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

Fig. 13. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLE S 12 À 15 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

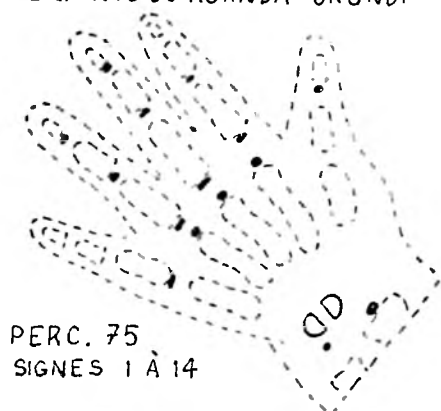
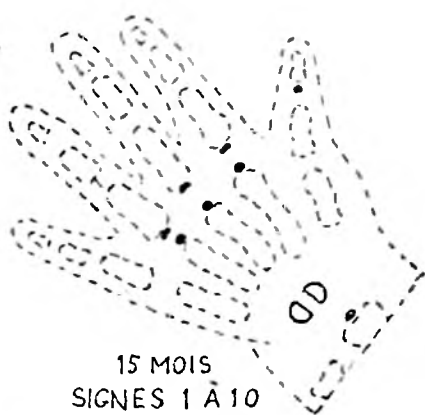
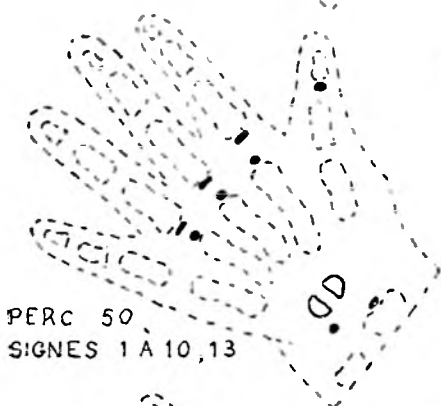
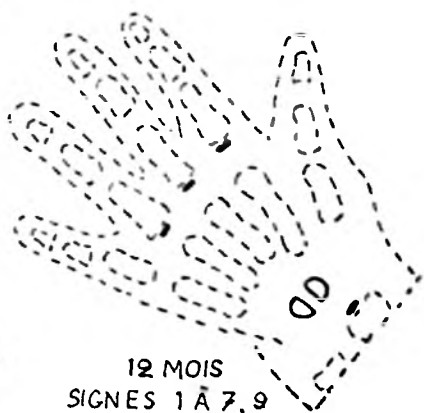
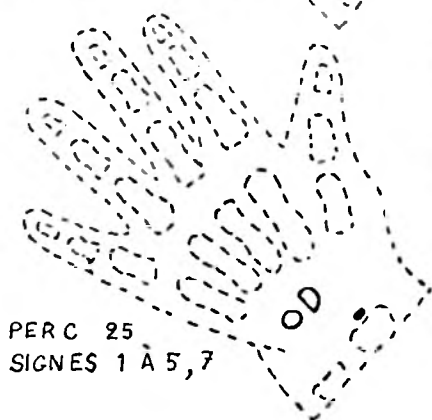
ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)PERC. 75
SIGNES 1 À 1415 MOIS
SIGNES 1 À 10PERC. 50
SIGNES 1 À 10, 1312 MOIS
SIGNES 1 À 7, 9PERC. 25
SIGNES 1 À 5, 7

FIG. 14. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLES 15 À 18 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

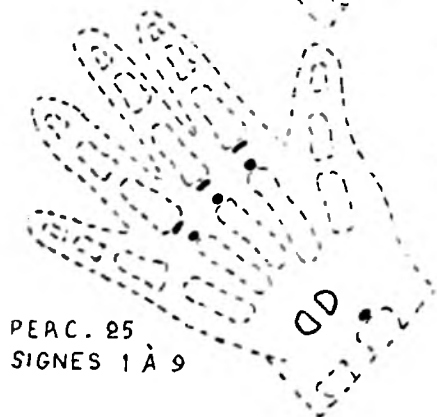
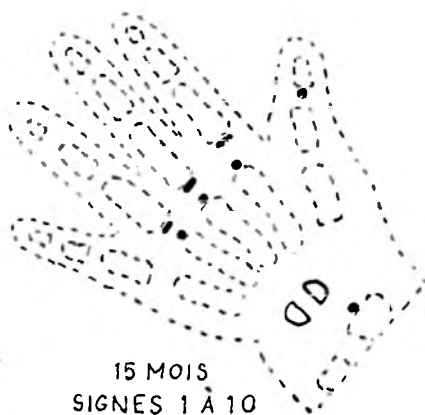
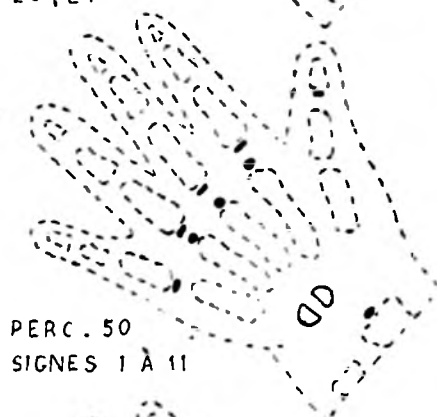
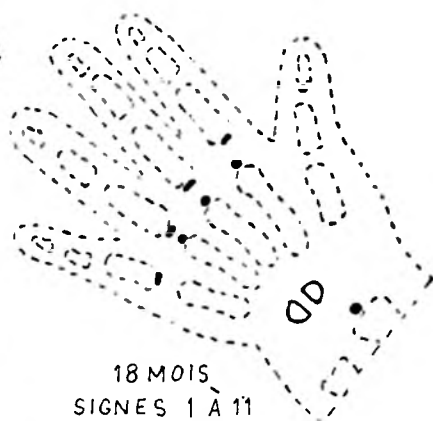
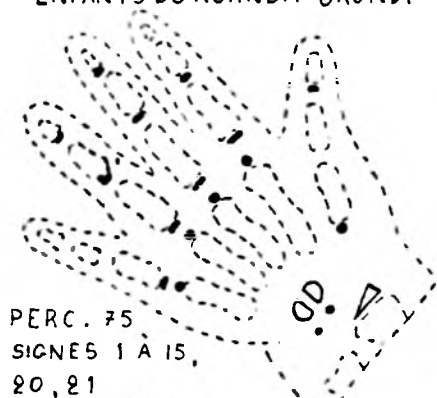


FIG. 15. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLES 18 A 21 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

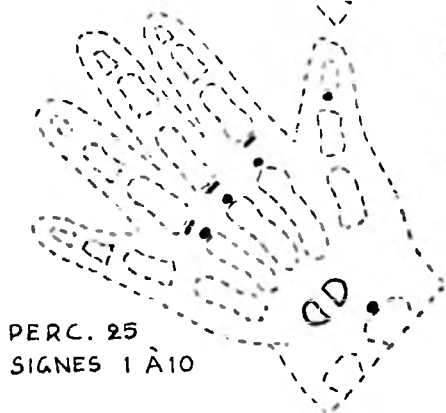
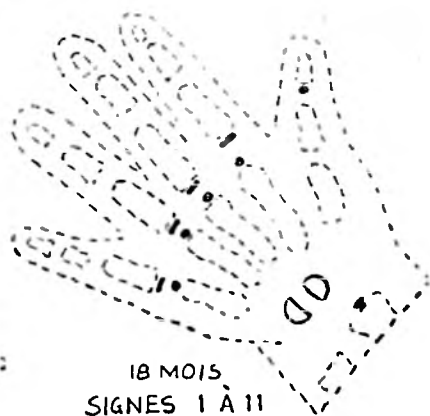
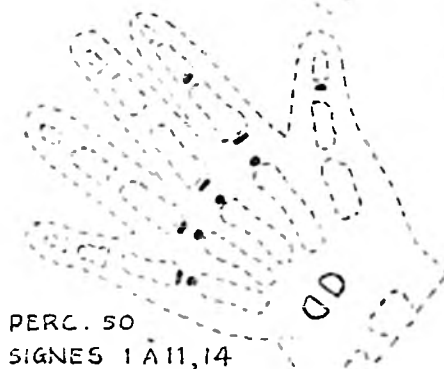
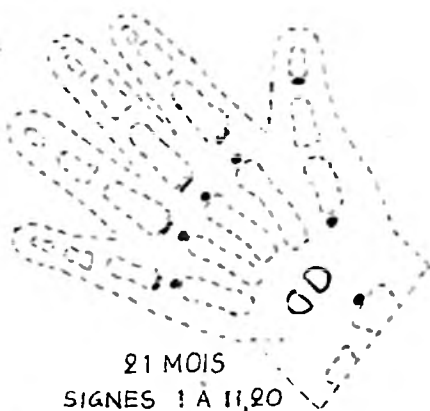
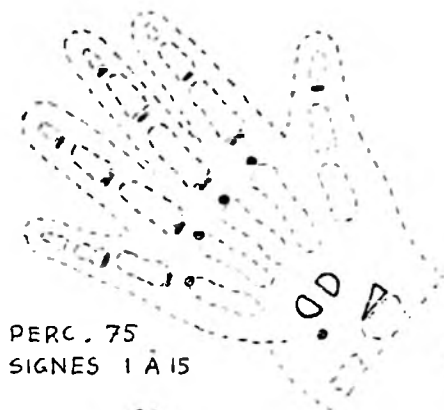
ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

FIG. 16. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLES 21 À 24 MOIS

ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

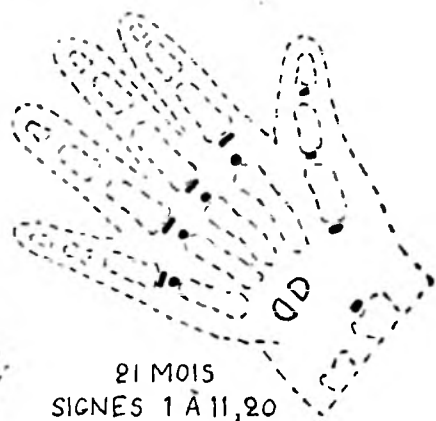
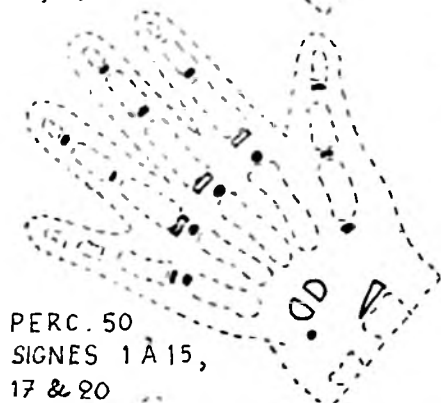
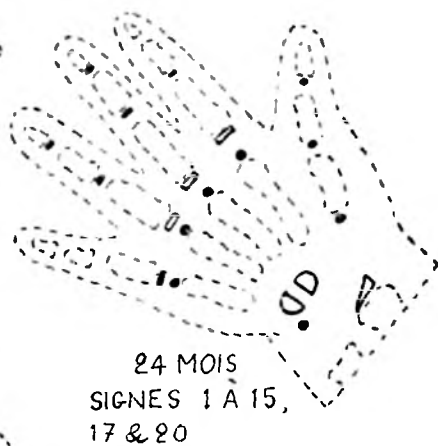
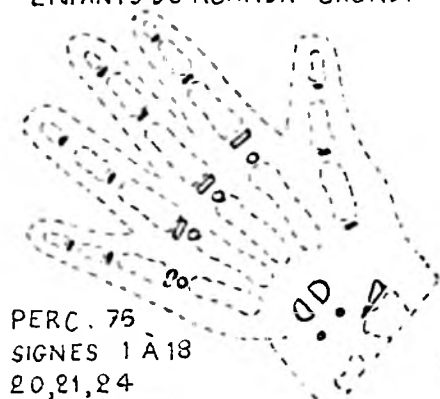
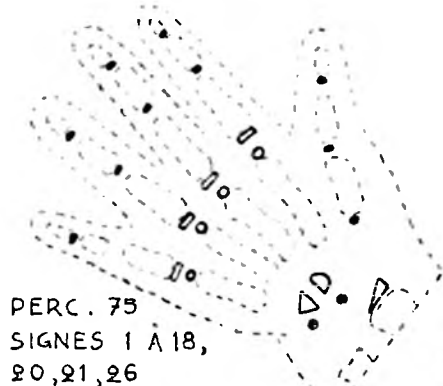
ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

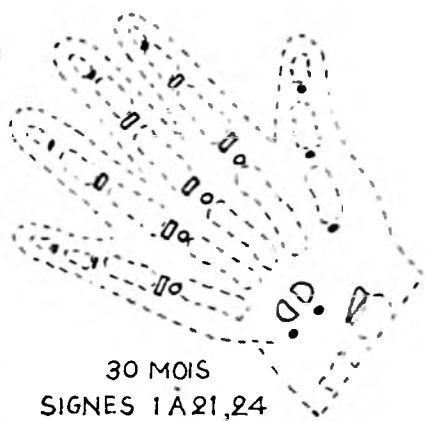
FIG. 17. — Schéma du développement radiologique du poignet.

FILLES 24 À 27 MOIS

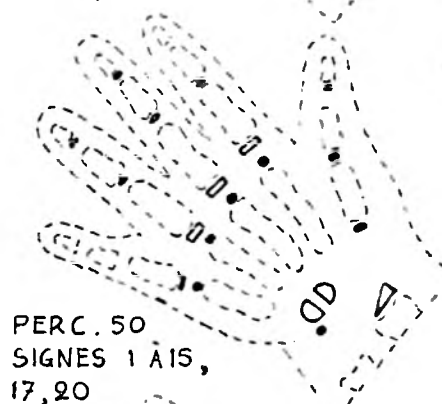
ENFANTS DU RUANDA-URUNDI

ENFANTS AMÉRICAINS
(TODD)

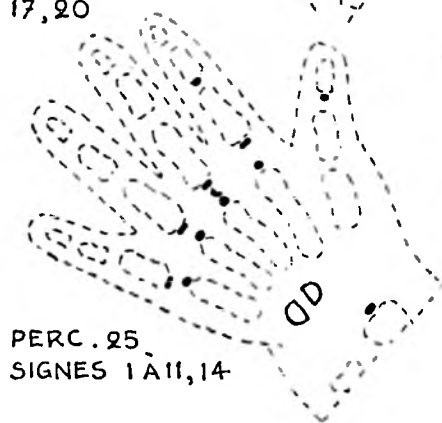
PERC. 75
SIGNES 1 A 18,
20, 21, 26



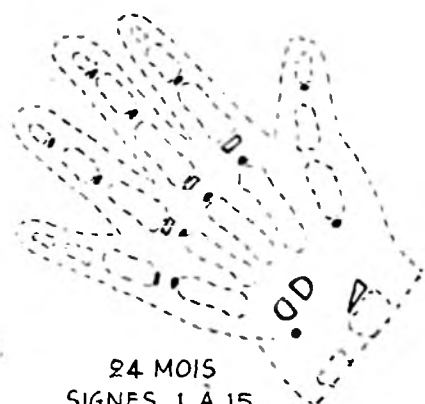
30 MOIS
SIGNES 1 A 21, 24



PERC. 50
SIGNES 1 A 15,
17, 20



PERC. 25
SIGNES 1 A 11, 14



24 MOIS
SIGNES 1 A 15,
17, 20

FIG. 18. — Schéma du développement radiologique du poignet.

CHAPITRE IV

Étude psychologique.

INTRODUCTION

Au moment où je m'apprêtais à rassembler de la documentation psychologique ou ethnographique, j'ai été frappé par les conclusions d'Otto KLINEBERG dans ses études sur les noirs américains [8].

Les conclusions de KLINEBERG sont, en peu de mots, les suivantes : difficulté de séparer le facteur racial d'autres éléments, — caractère illusoire des comparaisons d'intelligence ou d'autres facultés entre blancs et noirs, inadéquation des tests pour blancs appliqués aux noirs, — intérêt des questionnaires dont on peut dissocier les facteurs, préférables aux « scores », totaux sans signification.

Ainsi, ai-je orienté mon attention vers l'étude du milieu où croît l'enfant indigène.

J'ai pris comme modèle le plan de KARDINER que Cora DUBOIS avait adopté dans son étude si vivante sur *The people of Alor* [9].

Le Ruanda-Urundi, considéré sous l'angle du *culture change* de Malinowski, nous présente l'aspect suivant [10] :

Au Ruanda, une forte tradition indigène à caractère national, imprimant un sentiment de groupe très net

et conscient à toute la population. Un peu moins du quart des Banyarwanda sont convertis au Christianisme, bien que tous les chefs et notables soient chrétiens. Les cultes antérieurs sont cependant pratiqués de façon ouverte. Ces cultes, communs au Ruanda et à l'Urundi, sont centrés sur la crainte des mânes des ancêtres. Ceux-ci demeurent autour des lieux qu'ils ont habités. Les vivants risquent sans cesse de les mécontenter, aussi importe-t-il de les implorer et de leur faire des offrandes afin de conjurer les maladies ou cataclysmes qu'ils pourraient prodiguer.

Les Imandwa, demi-dieux du Ruanda-Urundi, dont le culte est pratiqué seulement par les membres de la société des imandwa, société à caractère initiatique, peuvent être favorables aux vivants et les aider en cas de besoin.

Au sommet de la hiérarchie divine règne Imana, dieu lointain et indifférent, assez semblable au dieu d'Aristote.

L'impact du Christianisme dans la société du Ruanda paraît se faire sans heurts. Il prend une place directrice sans donner aux cultes hamito-bantous un aspect de pratiques secrètes ou illégales. Ces cultes ne sont pas un sujet tabou dans la conversation des indigènes convertis au christianisme.

En Urundi, le morcellement politique du pays avant l'arrivée des Européens n'a pas conféré aux coutumes et cultes hamito-bantous le prestige d'une institution nationale comme au Ruanda. Avec l'arrivée du christianisme, ces cultes ont été refoulés par une pression politico-religieuse et n'ont pas trouvé d'appui dans le pouvoir central indigène.

Le Mwami n'a pas adhéré au christianisme, mais tous les chefs sont chrétiens. Le nombre des chrétiens, qui s'élève à 700.000 en Urundi, contre 500.000 au Ruanda,

en situe le pourcentage à près d'un tiers pour l'Urundi et à un quart au Ruanda.

On a l'impression que les Barundi, plus frustes que les Banyarwanda, ont reçu un vernis plus superficiel.

Les coutumes antérieures au christianisme y font figure de pratiques illégales. Le fait d'en parler constitue une inconvenance, un tabou. Et il n'est pas défendu de penser que les cultes ancestraux gardent dans l'esprit du Murundi le potentiel affectif subconscient des pensées refoulées qu'ils ne paraissent pas avoir imprimé à l'esprit du Munyarwanda.

A la longue, la large fréquentation des écoles des missions, surtout catholiques, du Ruanda-Urundi tendra à faire converger les conditions psychologiques par l'intégration du christianisme à ces cultures : 500.000 enfants sont inscrits aux écoles des missions, la présence effective peut être estimée à 300.000, soit une fréquentation scolaire variant entre 1 enfant sur 2 à 1 enfant sur 3.

Usumbura possède un centre extra-coutumier assez important (plus de 25.000 h). Celui-ci comprend d'une part un village musulman communément appelé le « Swahili », peuplé d'environ 10.000 habitants. Ce sont en partie des Barundi, en partie des Congolais et accessoirement des indigènes des territoires de l'Est Africain Anglais (swahilis de Dar-es Salaam et environs).

Ce village, où prévaut la polygamie, attire des femmes du Ruanda-Urundi, filles-mères ou autres qui y trouvent facilement un mari. Ces femmes importent des pratiques bantoues dans ce centre musulman.

En majorité petits commerçants, artisans ou cultivateurs, ces musulmans ont peu de contact avec la culture européenne. Les enfants fréquentent pour la plupart des écoles coraniques.

D'autre part, un village qu'on appelle le « Camp belge » groupe 16.131 habitants (statistique 1952) pres-

que tous chrétiens. On y trouve un grand nombre de Congolais, en majorité de la province du Kivu, et des indigènes du Ruanda-Urundi. Ceux-ci restent groupés entre eux et les rivalités, quand elles existent, se basent sur des questions de race et d'origine.

La plupart des hommes sont en contact journalier avec les Européens. Les femmes restent plus isolées, à part les visites à la mission, au dispensaire, à l'hôpital.

1.500 enfants fréquentent les écoles des missions, sur une population scolaire d'environ 5.000 enfants. On remarque que le pourcentage en est plutôt inférieur à celui qu'on a observé dans l'intérieur du Ruanda-Urundi. Il apparaît qu'à la campagne les jeunes enfants sont fortement attirés par les chapelles-écoles, lesquelles sont le seul contact qu'il leur est possible d'avoir avec la civilisation européenne. D'autre part, il faut savoir que l'autorité religieuse des catéchistes est assez forte sur les collines alors qu'elle se perd à Usumbura dans l'anonymat du « Belge ». A Usumbura les jeunes garçons ont bien d'autres choses qui les attirent que l'école.

Les cultes indigènes du Ruanda-Urundi sont encore pratiqués surtout au village musulman. Au Camp belge certains indigènes évolués, pratiquant le christianisme, s'y adonnent parfois, s'ils éprouvent des difficultés auxquelles ils ne voient pas d'issue.

Il est une constatation générale que les Africains rejettent la synthèse de civilisation européenne que certains d'entre nous voudraient leur inculquer. Ils en acceptent des détails matériels qu'ils intègrent à leur mode de vie habituel. Le cas du Ruanda-Urundi est cependant spécial.

Si les Congolais adoptent très volontiers toutes les modes européennes, les populations du Ruanda-Urundi, à l'esprit plus fermé, plus méfiant en ce qui concerne les Barundi, plus fier et attaché à leur particularisme s'il

s'agit des Banyarwanda, sont en général assez rétives aux innovations matérielles européennes.

Ceci a été dit dans le but de donner rapidement un cadre psychologique au milieu où grandit l'enfant du Ruanda-Urundi.

Notre méthode a été la suivante :

Des éléments que nous avons recueillis nous tâcherons de dégager les quelques types dominants d'éducation, d'en énoncer les similitudes et les différences. Nous pourrons ainsi, en tenant compte du facteur de variations individuelles, esquisser un tableau des aboutissements logiques des normes culturelles que nous aurons constatées.

Une étude de la personnalité adulte au moyen de tests projectifs et de biographies devrait vérifier, ensuite, les hypothèses que nous avançons.

J'ai observé et questionné des enfants et leurs parents ainsi que des indigènes en divers points du Ruanda-Urundi, afin d'avoir un échantillonnage varié.

Ce sont :

Usumbura, centre à populations mélangées et assez évoluées pour ce qui est des centres extra-coutumiers ;

Zone côtière du Tanganika au sud d'Usumbura : Babembe pêcheurs, commerçants et agriculteurs, et Barundi agriculteurs ;

Banga, région agricole de l'intérieur de l'Urundi, à 1.900 m d'altitude ;

Kitega et environs, région agricole de l'intérieur de l'Urundi, à 1.700 m d'altitude ;

Mosso, région de savanes aux populations extrêmement peu touchées par les Européens, peuplades semi-nomades vivant de cultures et de chasses ;

Nyanza, Ruanda, centre politique du Ruanda. Nombreux Batutsi et une majorité de Bahutu cultivateurs ;

Kabgayi, 45 km au nord de Nyanza, *idem*;

Akirabo, populations « bakiga » (c.-à-d. de montagnards) Bahutu cultivateurs. Endroit très isolé situé contre la forêt. Territoire de Nyanza.

Ruhengeri, nord du Ruanda. Agriculteurs et pasteurs.

J'ai obtenu d'assez nombreuses réponses pour chaque question. Dans le texte qui va suivre, j'ai préféré reproduire exactement une ou plusieurs réponses d'indigènes qui résument la question, plutôt que de schématiser moi-même. Je n'ai pas inséré toutes les réponses et observations pour ne pas alourdir inutilement ce chapitre, mais je me suis assuré qu'une réponse ici reproduite n'était pas seulement une opinion isolée.

J'ai traduit littéralement les réponses qui m'ont été faites en langues bantoues afin de respecter le mode de pensée des indigènes.

Cette étude se situe dans la perspective de la psychologie génétique. Elle se propose pour objet le moule que la famille, le milieu tentent d'imposer à la personnalité de l'enfant qui grandit.

ÉTUDE DU MILIEU FAMILIAL: L'ENFANT DANS SA FAMILLE

1. Généralités de la famille au Ruanda-Urundi.

La famille traditionnelle au Ruanda-Urundi est régie par deux grandes raisons :

- 1^o Son caractère patrilinéaire ;
- 2^o Les nécessités inhérentes au culte des ancêtres bantou.

Le caractère patrilinéaire se résume dans l'idée que ces populations se font de la génération : la femme est le moule où croît la semence masculine : on appartient donc uniquement à la famille de son père.

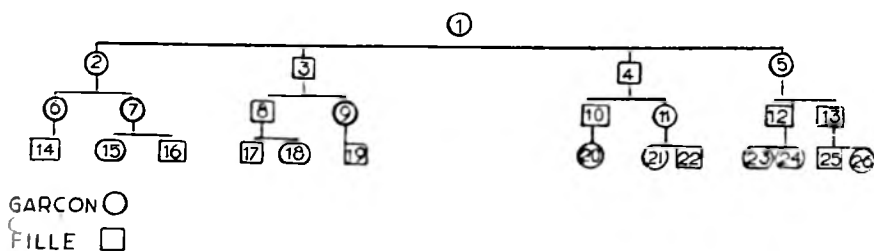


Fig. 19. *Graphique des interdictions consanguines* (extrait du cours de droit coutumier du Ruanda-Urundi, par M. Georges SANDRART) [11].

- 1 fondateur de l'umulyango (famille au sens large).
- 6 et 7 pourront épouser 8 et 10 mais pas 12 et 13.
- 9 ne peut épouser 10 mais bien 12 et 13.
- 11 ne peut épouser 8 mais peut s'unir à 12 ou 13.
- 14 ne peut épouser 15 mais 18 peut épouser 19.

20 peut épouser 22 mais 23 et 24 ne peuvent s'unir à 25.

6 et 2 comme oncles maternels ne peuvent épouser 8 et 10.

La continuité de la lignée masculine est une nécessité absolue puisqu'il faut que le culte rendu aux ancêtres se perpétue.

Dans la famille, les oncles paternels ont une importance infiniment supérieure à celle des oncles maternels.

Autrefois, il était habituel que le roi du Ruanda, au moment où il prenait le pouvoir, fît mettre à mort l'un de ses oncles maternels. On a vu dans cette coutume une réaction violente des principes patriarcaux contre toute intrusion des membres de la lignée féminine dans la famille du roi.

Le père est donc à la fois le chef matériel et spirituel de la famille sur laquelle il a toute autorité.

Les collatéraux de lignée masculine sont convoqués, dans les grandes familles de Batutsi tout au moins, pour discuter des affaires de famille importantes, alliances, mésententes, etc.

Anxieux de donner naissance à une postérité nombreuse, l'habitant du Ruanda-Urundi dont un des souhaits de politesse est « *urakagwira* », c'est-à-dire « que tu prolifères », témoigne d'un grand respect pour la femme mère, et, au sommet de l'édifice social du Ruanda trône la reine-mère, à un niveau égal à celui de son fils.

Il s'en faut, cependant, que la femme jouisse d'une situation privilégiée. Chez les Bahutu, elle est toute la journée aux champs. Si elle est, en général, aidée par son mari dans ces travaux, celui-ci la laisse souvent seule pour aller satisfaire à ses obligations sociales : faire la cour à des chefs ou autres Batutsi détenteurs de vaches.

Si son mari lui fait subir de mauvais traitements, la femme a toujours le recours de rentrer dans sa famille, mais elle y est très vivement sollicitée de reprendre la

vie conjugale, faute de quoi son père ou ses frères se verraient dans l'obligation de rembourser la dot qu'ils ont reçue du mari. Le divorce ne lui est donc pratiquement pas permis.

Par contre, le mari peut répudier sa femme sans avoir à donner de raison. De toute façon les enfants restent au père.

Chez les Batutsi, son sort est évidemment plus doux : la femme ne subit pas de coups ou violences : cela répugne aux mœurs polies du Mututsi, mais elle n'a cependant pas de situation propre au point de vue juridique traditionnel. Veuve sans enfants, elle était chassée des biens que possédait son mari par ses beaux-frères ou son beau-père, veuve avec des enfants elle était mise sous tutelle par la famille de son mari et sollicitée d'épouser soit un frère de son mari, soit un client de la famille, sinon elle était chassée de ses biens et devait abandonner ses enfants à ses beaux-frères.

Si la grande polygamie telle qu'elle existe aux confins du Sahara, ne se voit pas au Ruanda-Urundi, les polygames à deux, trois ou quatre femmes n'étaient pas rares.

Jadis le père était le maître absolu de ses descendants, la mère recueillait les demandes et souhaits de ses enfants et tâchait de fléchir la volonté paternelle par des moyens détournés.

Actuellement, sous l'influence européenne, celle du christianisme et d'une éducation scolaire où l'enfant se meut dans un terrain souvent étranger à celui de ses parents, bien des caractéristiques de cette famille patriarcale se sont estompées.

Aujourd'hui, dans les procès entre une veuve et ses agnats, ces derniers se voient habituellement déboutés par les tribunaux indigènes dans leurs prétentions à récupérer les biens du mari défunt.

L'autorité du père est encore presque absolue dans le

milieu coutumier mais elle est devenue très modérée tant sur les filles que sur les garçons à Usumbura. Les petits centres comme Astrida se trouvent à mi-chemin de cette transformation.

2. L'attente de l'enfant.

SOINS SPÉCIAUX PENDANT LA GROSSESSE.

RUANDA, *Kabgayi, femme muhutu* : « La femme enceinte se soigne, se peigne bien, elle prend des médicaments indigènes (inkuri) afin de mettre au monde un enfant vigoureux, elle se lave et se beurre le ventre.

« Il est utile qu'elle ait des rapports sexuels pour dilater le vagin et faciliter le passage de l'enfant ».

Nyanza, femme mututsi : « Pour la nourriture, la femme enceinte peut manger tout ce qu'elle mangeait habituellement ».

URUNDI, *Banga, femme muhutu* : « Pour ce qui est des travaux, jusqu'à 5 mois elle fait tous les travaux, après 5 mois elle évite les travaux lourds : portage, etc ».

RUANDA, *Nyanza, homme mututsi* : « La femme commence à refuser les rapports sexuels au 6^e mois, parce qu'à ce moment les cheveux poussent à l'enfant ; néanmoins si l'on insiste, elle accepte encore, ce n'est qu'au dernier mois qu'elle refuse tout à fait ».

URUNDI, *femme mulembe* : « On a des rapports sexuels jusqu'au 6^e mois, puis on cesse ».

DÉSIRS CONCERNANT FILLE OU GARÇON DURANT LA GROSSESSE.

Si l'on demande à une femme enceinte si elle souhaite un garçon ou une fille, elle ne répond jamais que « ce que Dieu me donnera, je l'accepterai ». Si on interroge des

femmes qui ne sont pas enceintes, on verra qu'elles préfèrent avoir d'abord une fille par qui elles pourront plus tard être aidées dans les travaux du ménage et les soins aux cadets.

Le mari préfère toujours un garçon.

De toute façon, garçons ou filles seront acceptés avec joie.

RUANDA, *Ruhengeri, femme muhutu* : « Cependant si une femme avait toujours des filles, elle prendrait un médicament pour avoir des garçons ». Ces médicaments sont cependant très rarement employés et beaucoup de femmes barundi et banyarwanda m'ont dit ne pas en connaître l'existence.

Lorsqu'ils sont petits, les garçons demandent que leur mère ait un garçon et les filles désirent une sœur. Vers 5 ou 6 ans toutefois, ils savent que cela ne sert à rien de demander.

PERSPECTIVE D'AVOIR DES JUMEAUX. ATTITUDE DES PARENTS.

RUANDA, *Nyanza, sous-chef mututsi* : « Le pauvre ne désire pas de jumeaux car il ne pourrait les entretenir ; les riches disent : avoir des jumeaux, c'est comme les animaux, de toute façon nous ne les désirons pas ».

Au Ruanda, autrefois, les jumeaux de sexes différents étaient considérés comme une malédiction et on négligeait de soigner l'un d'entre eux, qui mourait à bref délai. Actuellement, les choses ont changé et les parents essayent d'élever leurs jumeaux, qu'ils soient de même sexe ou non. Ils ont recours à l'aide de voisins charitables ou à celle des hôpitaux.

URUNDI, *femme mubembe* : « Nous ne le souhaitons pas, mais quand une femme accouche de jumeaux, nous fêtons cet événement ; moi-même, je n'y tiendrais pas,

mais on doit aimer cela, sinon on ne ferait pas de fête en cet honneur ».

Homme mubembe: « Nous aimons beaucoup les jumeaux, la femme qui a eu des jumeaux mérite plus de respect que les autres, on doit fêter cela, et on en fête le souvenir chaque année ».

Bref, pas de différences sensibles à noter dans les diverses populations du pays :

a) L'enfant est toujours attendu avec une très grande joie ;

b) Les parents espèrent un garçon mais ils accepteront la fille de bon cœur.

3. L'enfant.

LA NAISSANCE.

Chez les Banyarwanda et les Barundi, après l'accouchement, la femme tient l'enfant dans la hutte aussi longtemps que le cordon n'est pas tombé. Quand l'ombilic est cicatrisé, on sort l'enfant de la hutte, le père lui donne le nom, et on le présente aux membres de la famille et aux amis.

Traditionnellement, il y avait alors une petite cérémonie où des enfants du voisinage venaient planter un bananier ou semer des graines, symboles de la vie qui se perpétue. Actuellement, cette scène est en voie de disparition et, sous l'influence du christianisme, c'est au moment du baptême que se déroulent les fêtes familiales.

Chez les évolués originaires du Ruanda-Urundi vivant à Usumbura, la femme accouche souvent à l'hôpital ; elle rentre chez elle huit jours plus tard et le baptême a lieu environ 15 jours après la naissance. Famille et amis y sont conviés.

La dation du nom kirundi ou kinyarwanda a une

extrême importance. Un proverbe kinyarwanda dit : « Tel nom, tel homme ».

Le nom fait souvent allusion à quelque particularité de la naissance ou de la gestation, ou bien, et ceci très souvent, il désigne une chose méprisable pour éviter d'attirer l'attention des esprits malfaisants.

Quelques rares évolués se sont mis, à l'imitation des Européens, à donner à leurs enfants leur propre nom bantou. Cet usage fait perdre à ce nom son contenu protecteur envers les éventuels maléfices contemporains de la naissance. Les Pères Missionnaires, conscients de ce fait, favorisent évidemment la substitution progressive à ce nom bantou à charge affective d'un nom transmis de père en fils et qui prendrait le caractère d'un nom de famille.

La plupart, cependant, préfèrent encore donner à leurs enfants un nom ayant une signification qu'ils considèrent comme bien adéquate, et ils continuent à attacher une grande importance à cette dation du nom.

Dans certains cas même, le père, inquiet par de mauvais présages, préfère ne pas attirer l'attention du sort sur son enfant en lui donnant un nom. On l'appelle simplement *Mayoya* ou *Buyoya* (bébé). Il recevra un nom vers 2 ans, alors que les craintes seront dissipées.

Le nom chrétien, lorsqu'il y en a un, est ordinairement donné par les Pères Missionnaires, mais dans les centres, les parents ou le parrain désignent souvent un nom de leur choix.

Après dation du nom, la mère pourra porter l'enfant sur son dos ; avant cela, elle le porte sur les bras ou sur son épaule.

Chez les Babembe, l'enfant peut être sorti plus tôt de la hutte. Lorsque la femme est rétablie, on fait une fête, mais sans cérémonies spéciales.

LE JEUNE ENFANT.

Caresses et démonstrations d'affection.

Quand l'enfant n'est pas porté sur le dos, on lui donne le sein ; quand il ne tette pas, sa mère l'amuse, le fait sautiller sur ses genoux. Elle l'embrasse en frottant de ses lèvres les lèvres du bébé, ses joues, ou parfois ses organes génitaux. Les femmes parlent ou chantent de petites berceuses.

Si l'enfant crie et que ces caresses ont échoué, la femme prend l'enfant sur le dos et sautille pour le faire dormir. Il y a en Kirundi-Kinyarwanda un verbe spécial qui désigne cette action : *gushishitira (umwana)*.

Observations faites au Ruanda (c'est la même chose en Urundi et dans tout le pays) : L'enfant attaché sur le dos de sa mère pleure, la femme se penche en avant, elle défait sur sa poitrine le nœud de l'étoffe qui tient l'enfant appliqué sur son dos, elle se secoue légèrement pour faire descendre l'enfant sur ses mains jointes au bas de son dos. Elle le secoue doucement sur ses bras, l'embrasse en effleurant sa joue de sa bouche, puis lui donne le sein.

URUNDI, *Kitega*, une femme dit son enfant d'un an : « Viens, enfant des autres » (elle dit cela pour éviter aux yeux du sort de passer pour la mère de son enfant, vu qu'elle a déjà perdu plusieurs enfants, ce qui est l'indice évident d'un mauvais sort). Elle l'embrasse sur la verge, sur les cuisses, puis sur la bouche, met sa joue sur la joue de l'enfant et lui dit « eh Mama ! »

Banga, mère à sa fillette de 6 mois : Elle l'embrasse sur la bouche puis sur les organes génitaux, étend et fléchit les bras et les jambes « pour les rendre souples ».

Moso, femme qui lave son enfant de 3 mois en chantonnant : « Ne pleure pas, je ne te donnerai pas à la femme de

ton père, ne pleure pas mama, ne pleure pas, je vais te porter chez ma mère, ta grand-mère, ne pleure pas, mama, ne pleure pas ».

RUANDA, *Ruhengeri, chanson de mères pour calmer leurs enfants :*

*Niki kiliza umwana?
Kibaze nyina arakizi
nitirory igitondo, n'inzara
ya ni munsu
umwana Nyiramagoli, mbese
ihorere goligoli
Ingumba rutavumera weninye
itazi ikiliza umwana
Shanyura yo mugitondo we
niyo yihizihira uwabyaye.
Ihorere Nyiramagoli, mama
ihorere goligoli*

Qu'est ce qui fait pleurer l'enfant ?
Sa mère le sait, demandez-le lui
C'est le sommeil du matin, c'est la faim du jour
mon enfant Nyiramagoli, ne pleure pas, Goligoli
(Ikigoli = épi de maïs, goligoli = nom caressant)
Une femme stérile ne sait pas ce qui fait de la peine à
[l'enfant
Les bruits que les enfants font le matin dans leur lit cela
[plaît à une mère.
Ne pleure pas, Nyiramagoli, ne pleure pas, Goligoli.

Astrida, chanson analogue :

*Ihorere Langi langi
Ese Langi walizwa niki
Bahamagaye umushumba, niwe Ruhanga mamawe
Zana impunga iz'ihaze umwana
nzakujyana mu mataba nay'amataba
atez' adatamba nguliya naya Gisanze mamawe.*

*Ihorere se Langi-langi mamawe,
Langi-Langi walizwa niki mamawe.*

Cesse, Langi-Langi (nom caressant)
Dis-moi, Langi-Langi pourquoi pleures-tu ?
On appelle le berger, c'est lui Ruhanga, tu sais
Il apporte l'impunga (animal fabuleux analogue au
[sphinx) pour faire taire l'enfant.
Je te porterai dans les vallées, les voilà les vallons
Ils ne sont pas en pente, les voilà, ce sont ceux de
[Gisanze

Cesse, Langi-Langi, veux-tu ?
Langi-Langi, pourquoi pleures-tu, mon enfant ?
(Gisanze = colline près d'Astrida).

RUANDA, *Kigali, berceuse pour une fille.*

*Nyirabaraza ye Nyirange
Nyirabaraza ye Nyirange
Umukobwa n'uwa Runyange
Abarusha indoroé n'ingendo
Abarusha indoro-é n'ingendo
Akabaruta arabahebuye*

*Umwami ati : ndabatanze
Umwami ati : ndabatanze
Kuko mwaremwe na Marere
Kayondo ati ntibishobotse
Kayondo ati ntibishobotse
Nabo baremwe nkuko yaremwe.*

Nyirabaraza ye Nyirange (*bis*)
fille de Runyange
elle les surpasse toutes par le regard et par la démar-
[che (*bis*)
elle les domine toutes par sa beauté.

Un roi dit : je vais vous livrer (s. e. à la mort) (*bis*)
 parce que vous avez été créée par Marere.
 Kayondo dit : Cela ne se peut, (*bis*)
 Elles aussi ont été créées comme lui a été créé.

RUANDA, *Kigali, autre berceuse.*

*Wilira bura bwanje ayiwe mama
 wilira nfura yanje shenge
 wilira dore so mama.*

*Ninde uljij'umwana? ayiwe mama!
 yokabura abe bana! ayiwe mama!
 yokagweragwera, ayiwe mama!*

*yokacaracara ayiwe mama
 yogacan'injishi ayiwe mama
 akanyegez'ibisabo ayiwe mama!*

*Humura umwana wanje ayiwe mama
 ciraha nshuti yanje ayiwe shenge,
 mpore ukimubona mama.*

*Ihorere Kijebeli ayiwe mama
 Ihorere Kibungeli ayiwe shenge
 Ihorere Kidederi ayiwe!*

Ne pleure pas, ma perle, ah mama !
 Ne pleure pas, mon fils premier-né, ah ma tante !
 Ne pleure pas, voici ton père, ah mama !
 Qui fait pleurer mon enfant ? ah mama !
 qu'il n'ait jamais d'enfants lui-même ! ah mama !
 qu'il tombe pour toujours en sommeil ! ah mama !
 Qu'il paraîsse ! ah mama !
 que sa corde ⁽¹⁾ soit brûlée, ah mama !
 et qu'il doive cacher ses barattes, ah mama !

(1) Corde avec laquelle on lie les pattes et la queue des vaches pour les traire.
 Ici symbolise les vaches elles-mêmes sur lesquelles pèse cet anathème.

N'aie pas peur ! mon enfant, ah mama !
 crache ici, mon chéri,
 attention ! que seulement je le voie, mama !
 Cesse Kijebeli ⁽¹⁾ ah mama !
 Cesse Kibungeli ah mama !
 Cesse Kidederi ah dis !

Constance des soins maternels.

Pendant la première année de sa vie l'enfant muhutu est toujours avec sa mère qui le porte sur le dos, même lorsqu'elle cultive la terre. Parfois il est tenu par des enfants plus âgés, mais ceux-ci suivent habituellement la mère. Si ces enfants restent dans l'enclos avec le nourrisson, comme les champs sont toujours situés près de la hutte, au moindre cri du bébé on le portera à sa mère, ou bien celle-ci viendra lui donner le sein.

Ches les Babembe, la femme qui allaite ne laisse pas son enfant dans la hutte mais l'emporte avec elle aux champs : il y est tenu par de petits enfants et dès qu'il crie, il reçoit le sein.

URUNDI, *rives du Tanganyka, femme murundi* L'enfant de 10 mois a été lavé le matin, il a été mouché. Il pleure, sa mère lui donne une banane. Il cesse de pleurer. Il recommence. La mère le prend sur le dos et chante en dansant. Il pleure encore. Elle le prend, l'embrasse, lui donne le sein.

Femme mubembe : Cette femme n'est pas allée aux champs ce jour-là car son enfant pleurait. Elle est restée à la maison pour pleurer avec son enfant, ce qui est la méthode pour l'apaiser.

En conclusion nous pouvons indiquer ici une première différence entre les enfants batutsi et les autres :

L'enfant mututsi de famille aisée passe une grande

(1) Noms carressants.

partie de son temps dans les bras ou sur le dos des suivantes de sa mère. Ces suivantes jouent avec lui et quand il pleure elles tâchent de le consoler par des caresses. Si elles n'y parviennent pas, elles le portent à sa mère qui le calmera en lui donnant le sein. La mère reste d'ailleurs toujours en vue de son enfant, ses suivantes ne la quittant pas.

Chez les Bahutu et les Babembe l'enfant adhère plus directement à la mère.

FONCTIONS NATURELLES.

Alimentation.

LE SEVRAGE.

Les habitants du Ruanda-Urundi reprennent les rapports sexuels huit à dix jours après l'accouchement, dès le moment où l'enfant a perdu son cordon et a été présenté à l'entourage. Aussi les grossesses sont-elles ordinairement très rapprochées. Il s'ensuit que les enfants sont alors sevrés très tôt. Ceci entraîne un état de malnutrition rapidement fatal si les parents n'ont pas de vaches ou si l'enfant n'est pas adressé à une formation médicale qui peut s'occuper de le nourrir.

Les avortements provoqués sont inexistants au Ruanda-Urundi mais les fausses couches spontanées sont fréquentes. Le paludisme, l'épuisement causé par des grossesses répétées et non espacées chez des sujets vivant d'une alimentation mal équilibrée en sont peut-être les causes principales. De toute façon quand l'enfant a été sevré, même précocement, du fait d'une nouvelle grossesse, si une fausse couche survient peu après le sevrage, l'enfant ne sera cependant pas remis au sein. En effet, la fausse couche a témoigné d'un phénomène maléfique après lequel rendre le sein à l'enfant serait vouer celui-ci à une mort probable.

Si une nouvelle grossesse ne vient pas interrompre l'allaitement, le sevrage sera très tardif.

Chez les Batutsi on observe que les grossesses sont moins fréquentes que chez les femmes bahutu. C'est un fait connu qu'à un standing de vie plus élevé correspond une prolificité moindre. Chez eux, le sevrage sera aussi plus progressif que chez les Bahutu grâce à l'absorption par l'enfant de lait de vache.

Chez les Babembe, par contre, il est absolument traditionnel de ne reprendre les rapports qu'au moment où l'enfant sait déjà marcher (15 mois) ce qui lui assure un allaitement prolongé (au moins 1 an et demi).

Il est probablement intéressant de lier cette constatation à l'observation suivante : à notre service d'Usumbura nous n'avons pas eu de cas de kwashiorkor chez des nourrissons babembe mais uniquement parmi des enfants barundi dont la mère avait conçu peu après la naissance de nos petits malades. Cette coutume ne s'est pas modifiée chez les Babembe évolués habitant le C. E. C.

URUNDI, *Banga, femme muhutu* : « Ici, on a l'habitude de sevrer progressivement, on ne cache pas les seins mais on donne autre chose à l'enfant pour les lui faire oublier. On met des médicaments amers sur les seins et on dit à l'enfant que ce sont des excréments ».

Banga, femme muhutu : « Quand je suis enceinte de 4 mois je me mets du piment ou des fientes de poules sur les seins, ainsi l'enfant cesse de téter, mais je le laisse encore se chauffer au sein pendant longtemps ».

Kitega, femme muhutu : « Si la femme ne conçoit pas, il arrive qu'on sèvre très tard, de sorte que l'enfant ne lâche le sein qu'à la suite des moqueries de ses aînés, à 3 ans ou même plus tard ».

Femme mubembe : « Quand je m'aperçois que je suis enceinte, je laisse encore l'enfant jouer au sein. Ce n'est

qu'au 5^e mois que je mets des médicaments amers sur les seins pour l'en dégoûter ».

Femme mubembe : « Chez nous, Babembe, les enfants mangent très tôt, alors même qu'ils ne sont pas encore sevrés. Au 7^e mois ils mangent de la pâte de manioc, de petits morceaux de poisson et même des œufs, car vous savez bien que les œufs calment les maux de ventre chez les enfants ».

Femme mubembe, mère de 6 enfants : « Quand je vois que je suis enceinte, je ne peux empêcher tout de suite les enfants de téter, aussi, je laisse faire, de peur qu'ils ne maigrissent. Je tâche de les en déshabituer peu à peu en les distrayant lorsqu'ils veulent prendre le sein. Je ne mets cependant pas de médicaments sur la poitrine ».

Femme mubembe : « Si je ne conçois pas, je laisse l'enfant au sein pendant 2 ans et même plus car cela lui fait du bien. Il s'en lassera de lui-même, peu à peu ».

Conclusions : On discerne donc deux tendances : celle des Babembe chez qui le sevrage est presque toujours tardif mais progressif, et celle des indigènes du Ruanda-Urundi chez qui la date du sevrage est fonction de la date de la conception suivante.

Chez les Batutsi, l'enfant se détache de sa mère de façon moins brusque que chez les Bahutu vu qu'il s'habitue assez tôt à une alimentation d'abord mixte puis entièrement au lait de vache, ce passage se réalisant souvent entre 9 et 15 mois.

ALIMENTATION AU MOMENT DU SEVRAGE ET APRÈS LE SEVRAGE.

Les enfants ont-ils souvent faim ?

On l'a vu dans le chapitre d'introduction extrait du Plan Décennal, depuis 1944 il n'y a plus eu de famine

au Ruanda-Urundi et la ration, bien que déficiente qualitativement, y est abondante.

Les enfants ont toujours suffisamment de nourriture pour se rassasier, mais ils désireraient souvent certains mets qu'on ne leur offre que rarement ou en quantité restreinte : du riz avec de la viande, du lait, de la bière de bananes.

RUANDA, *Kabgayi, Muhutu* : « Nous laissons toujours suffisamment à manger aux enfants, même quand nous avons peu de nourriture, car qui peut supporter les pleurs d'un enfant qui a faim ? »

Nyanza, filette muhutu, 4 ans : « As-tu assez à manger ? — Oui, sauf du lait ».

Kabgayi, femme muhutu : « Les enfants aiment surtout ce qu'ils n'ont pas tous les jours, c'est-à-dire du lait, de la bière, de la viande. Souvent ils méprisent les patates douces qu'ils mangent chaque jour ».

A quel âge commencent-ils à consommer des protéines animales ?

BABEMBE : « l'enfant de 8 mois commence déjà à manger du poisson (tout en ayant le sein). A un an il mangera de la viande, a un an et demi il mangera de tout ».

URUNDI, *Moso, femme muhutu* : « Entre 2 et 3 ans il mange parfois un peu de viande et de termites quand il y en a ».

Kitega, Muhutu : « Avant 3 ans les enfants ne mangent guère de viande, ils ne l'aiment pas, ils disent que c'est des bêtes ».

RUANDA, *Kigali, Muhutu* : « L'enfant mange de la viande vers 2 ou 3 ans, mais c'est rare car nous n'en avons pas souvent ».

De façon générale, l'introduction de protéines animales est précoce chez les Babembe (poisson) et chez les Batutsi (lait de vache).

Chez les Bahutu du Ruanda et de l'Urundi il y a une période creuse éminemment préjudiciable à la santé de l'enfant. Il faut aussi tenir compte de la façon dont les indigènes se procurent leur viande : ils en mangent lorsqu'une vache crève, alors tout le monde se gave de quantités énormes. (Les enfants, eux, n'ont qu'une capacité d'absorption limitée).

Dans les centres — chefs-lieux de territoires, — il y a des ventes régulières de viande de vaches ou de chèvres qui permettent un achat tout au moins hebdomadaire à ceux qui en ont les moyens financiers et procurent aux enfants un apport protéique plus régulier. Inutile de dire que ceci ne touche encore qu'une faible fraction de la population.

Que mangent-ils ?

BABEMBE : *enfant de 2 ans* : mange de tout. Ses parents s'affligent beaucoup s'il n'a pas faim, mais l'enfant n'est pas puni pour cela. On le pousse à manger. S'il refuse, la mère lui donne des médicaments ou lui fait un lavement.

Fillette de 3 ans 1/2 : A 7 heures et demie, elle mange de la pâte de manioc et un morceau de poisson avec de la sauce à l'huile de palme. Elle laisse la moitié de ce qui lui est présenté ;

A 8 heures : une demi-banane mûre ;

A 10 heures : deux morceaux de poisson avec un peu de pâte de manioc ;

A midi : viande ou poisson avec un peu de pâte de manioc ; elle en laisse une partie ;

A 4 heures, 2 bananes mûres et une poignée d'arachides. Elle n'en laisse rien.

RUANDA : *Nyanza, garçon de 2 ans*, fils d'un cultivateur muhutu.

A 8 heures, il reçoit une patate douce ;

A 10 heures, au champ, sa mère le détache de son dos, lui donne le sein puis l'assied et lui présente 2 patates. Il les achève, en demande encore deux et les mange ;

A midi : 3 à 5 patates ;

A 2 heures, 2 patates ;

A 6 heures, une tasse de bière de sorgho ;

A 8 heures, quelques haricots. Il en laisse la plus grande partie, mais boit une tasse de bière sans en laisser.

Kabgayi : garçon de 2 ans et demi, fils d'un cultivateur muhutu.

Le matin, tôt, il reçoit 3 cuillerées de haricots et 3 bananes, il laisse les haricots ;

A 10 heures et demie, il mange une pomme de terre en la grignotant longuement ;

A 12 heures, mange une assiette de pommes de terre et boit une tasse de bière de sorgho. Il laisse des pommes de terre mais achève la bière ;

A 3 heures, on lui donne 5 petites bananes grandes comme le pouce, il en mange 2 ;

A 5 heures, 2 bananes et une tasse de bière.

Ruhengeri : fille de 3 ans de Muhutu cultivateur.

Tôt le matin, elle reçoit 4 patates douces et une tasse de bière, elle ne mange pas tout ;

A 10 heures elle reçoit 3 patates douces mais n'en mange qu'une seule ;

A 12 heures, elle reçoit 10 pommes de terre, en mange 5 et boit de l'eau ;

A 3 heures 1/2, reçoit 2 pommes de terre et les mange ;

A 7 heures : pommes de terre et riz, et une tasse de bière ;

Ruhengeri : garçon de 4 ans, fils de cultivateurs, muhutu,

7 heures reçoit une assiette de haricots et la finit ;

9 heures, on lui donne encore des haricots mais il n'y

touche guère. On les emporte au champ et il les y mangera quand il en aura envie ;

12 heures, haricots et une tasse de bière de bananes ; laisse les haricots mais finit la bière ;

2 heures 1/2, pendant qu'il joue il mange une poignée de haricots ;

4 heures, mange des haricots en compagnie d'autres enfants ;

6 heures, encore quelques haricots et une tasse de bière ;

7 heures va au lit.

RUANDA, *Nyanza, garçon de 5 ans. fils d'un sous-chef mututsi.*

9 heures, reçoit 6 bananes, en laisse une, boit 2 tasses de lait ;

10 heures, boit un verre de bière de bananes ;

12 heures, une assiette de riz avec haricots et 2 verres de bière ;

7 heures, une assiette de riz et haricots et une tasse de lait.

Nyanza, fille de 6 ans d'un ancien sous-chef mututsi.

9 heures 1/2, reçoit trois bananes et une tasse de lait ;

12 heures, une assiette de haricots et 3 patates ; laisse des haricots ;

4 heures, un verre de bière ;

8 heures, pomme de terre et haricots et un verre de lait.

Les parents voudraient encore la faire manger mais elle refuse, se déclarant rassasiée.

URUNDI, *Moso, fille de 3 ans d'un cultivateur muhutu.*

8 heures, reçoit 2 maïs mais n'en grignote qu'un seul ;

9 heures, grignote encore un maïs ;

Midi, quelques haricots avec un peu de bière ;

3 heures. mange un demi-manioc ;

5 heures, boit un peu de bière.

*Les parents s'inquiètent-ils si leur enfant ne mange pas ?
En ce cas que font-ils ?*

BABEMBE : *mère de 5 enfants* : « Quand l'enfant ne veut pas manger, je le menace ; s'il continue à refuser, je varie les aliments ; si je vois qu'il refuse encore, je suis obligée de le frapper. Je puis aussi lui supprimer toute nourriture afin qu'il sente la faim, alors il mangera avec beaucoup d'appétit ».

RUANDA : *Astrida, garçon de 6 ans* : « Mes parents ne me forcent pas à manger ».

Astrida, femme muhutu : « Oui, nous désirons que nos enfants mangent bien, car les enfants qui ne se rassasient pas sont souvent malades ».

Astrida, muhutu cultivateur : « Oui, nous nous inquiétons lorsqu'ils ne mangent pas car nous pensons alors qu'ils sont malades. S'ils refusent de manger sans qu'ils soient malades nous les menaçons parfois ».

URUNDI, *Moso, Muhutu* : « Non, nous ne forçons pas à manger ; si l'enfant refuse la nourriture plusieurs fois de suite, nous pensons qu'il est malade et nous le faisons soigner ».

Punit-on en privant de nourriture ?

BABEMBE, *catéchiste protestant* : « Celui qui n'est pas allé à l'école, celui qui n'est pas allé pêcher de poissons, peut parfois être privé du repas de midi ou de celui de quatre heures ».

RUANDA, *Nyanza, Chef mututsi* : « C'est vrai, les enfants sont parfois punis de cette manière chez les Batutsi, mais vous ne verrez jamais un Muhutu priver son enfant de nourriture ». D'autre part cette façon de punir devient plus rare à présent vu que les enfants reviennent toujours affamés de l'école.

Nyanza, femme muhutu : « Non il ne faut pas punir un enfant ainsi, il vaut mieux le menacer ou le frapper ».

URUNDI, Moso, femme muhutu : « Nous les en menaçons parfois, mais nous ne pourrions pas le faire ».

Moso, Muhutu : « Nous ne pourrions pas les punir en les privant de nourriture, mais nous les corrigeons parfois en leur donnant ce qu'ils n'aiment pas et en leur refusant des mets qu'ils aiment beaucoup ».

Comment mangent-ils ? Y a-t-il des heures fixes pour les repas ?

Y a-t-il un cérémonial spécial ?

La ponctualité est-elle exigée ?

RUANDA, Kabgayi, Muhutu cultivateur : « Non, il n'y a pas d'heures fixes, on mange quand on a le temps et quand il y a de la nourriture. Il n'est pas nécessaire que les enfants mangent en même temps ; celui qui arrive le premier mange le premier ; les parents ne s'occupent pas de cela ».

Kabgayi, Mututsi gardien de vaches : « Nous n'avons pas d'heures fixes, nous mangeons parfois pendant la matinée, au retour des prés, mais la nuit nous mangeons tous car à ce moment tous les enfants sont à la maison. Quand ils n'y sont pas tous, la mère laisse une part pour le retardataire ».

Nyanza, Mututsi, infirmier « Le père mange en général seul, le premier, les enfants mangent ensuite, parfois le père mange avec la mère ».

URUNDI, Banga, Muhutu : « Les parents mangent les premiers et les enfants sont les derniers servis. Les enfants ne doivent manger avec leurs parents que lorsqu'ils sont grands ».

Moso, vieux Muhutu : « Les enfants d'ici mangent avec leur mère mais, tandis que la mère mange dans le plat,

les enfants mangent à une petite assiette ou un petit panier à part. Quand il y a des visiteurs, femme et enfants mangent à l'extérieur de la hutte pour ne pas regarder les visiteurs dans la bouche. Quand il y a de la viande, c'est le père qui la partage. La pâte de manioc est distribuée par la mère ».

Moso, femme mututsi : — choix des mets : « Ici la bonne nourriture et la bière sont pour le mari. On ne peut pas toucher à la boisson sans que le mari y soit, et quand on cuit de la viande, la femme ne peut en manger, même si le mari reste une semaine absent de la maison. Si la femme mange de cette viande, le mari peut la chasser. Les enfants ne reçoivent pas de morceaux de viande mais seulement de la sauce. Le mari mange ; quand il a fini, s'il a laissé de la viande, la femme et les enfants peuvent en prendre un peu ».

Kitegi, Mututsi : « En général le père mange seul, d'abord ; la mère et les enfants mangent après lui ».

Barundi des rives du Tanganyika et de l'Imbo (plaine de la Ruzizi). Ils mangent ensemble, la femme et les enfants évitent cependant de se placer en face du père pendant que celui-ci se sustente : ce serait grossier. Ils se placent de côté.

BABEMBE, *Mubembe* : « Chez nous la femme fait la cuisine avec les filles. Toutes mangent à la cuisine. Elles servent l'homme et les garçons qui mangent avec leur père. Ces derniers mangent à l'intérieur de la maison où l'on dort ».

A Usumbura, un certain nombre de Babembe plus ou moins évolués, clercs, infirmiers, etc., ont pris l'habitude de manger avec toute leur famille réunie.

Transformations opérées dans les centres.

A Usumbura la majorité des habitants du centre extra-coutumier sont des salariés qui rentrent manger

chez eux à heure fixe. A cette même heure leurs enfants, filles et garçons, reviennent de l'école. Ainsi l'habitude se répand-elle de réunir toute la famille autour d'un repas servi à heure fixe.

Dans les petits centres de l'intérieur, Kitega, Astrida, Kigali, même les indigènes évolués travaillant en contact avec les Européens ne tiennent pas à prendre leurs repas avec leur famille. Ils mangent seuls. La femme et les enfants mangent de leur côté.

De toute façon, le repas, même dans les centres, n'a pas du tout pris la signification sociale du repas européen : il reste simplement le moment où l'on se sustente. L'enfant ne s'y sent jamais participer à une cérémonie. Dans la religion traditionnelle, le début du repas n'était pas marqué par des prières ou par d'autres pratiques. Actuellement, chez les chrétiens, chacun fait un signe de croix, mais cela ne prend pas une forme organisée.

En conclusion, la nourriture tient une place importante dans l'esprit du jeune enfant muhutu du Ruanda et de l'Urundi. Bien qu'il soit rassasié, il est rare qu'il dispose des mets qu'il souhaiterait avoir. Les parents qui ont grandi dans les mêmes dispositions et ont vécu de nombreuses famines n'emploient pas la nourriture comme moyen de coercition ; ceci ne se voit que chez les Batutsi et les Babembe riverains du lac, populations au standing social élevé.

SOMMEIL.

Comme on l'a vu dans l'introduction, à droite de l'entrée de la hutte se trouve le lit des parents. Il est séparé de l'entrée par un paravent qu'il faut contourner pour l'atteindre.

Dans les huttes les plus simples, il est composé de quatre piquets fourchus sur lesquels repose un clayonnage de bâtons et roseaux recouvert d'herbes, puis d'une natte.

Le lit des enfants est placé dans le fond de la hutte. Il est formé d'un simple tas d'herbes.

Dans les huttes plus riches, le lit des parents est entouré d'un paravent en vannerie muni d'une petite entrée vers le foyer et d'une petite fenêtre au pied du lit permettant d'observer les enfants. Le lit de ceux-ci est parfois du même type que celui des parents mais ce n'est pas courant.

L'enfant dernier-né dort toujours avec ses parents s'il est petit. A partir de 3 ans, il ira rejoindre ses frères et sœurs sur le lit des enfants au fond de la hutte.

Si la mère est veuve, elle gardera l'enfant beaucoup plus longtemps auprès d'elle. Si c'est un enfant unique, sa mère le gardera volontiers auprès d'elle jusqu'à 8 ou 10 ans.

Quand l'enfant est un garçon, il accepte facilement de dormir avec sa mère jusque 6 ou 8 ans ; à cet âge, il s'en trouve habituellement humilié. Si ses camarades de jeu l'apprennent, il pourrait être l'objet de plaisanteries le comparant à un bébé. Une fille n'émettra pas d'objections à rester dormir beaucoup plus tard avec sa mère.

Les parents attachent de l'importance au sommeil de la nuit. S'ils entendent les enfants causer ou chuchoter, ils les menacent et exigent le silence.

Lorsqu'il y a des festivités hors de la hutte, danses, kubandwa, etc., les enfants de moins de 10 ans n'y assistent pas en règle générale, les parents les mettent au lit vers 8 heures.

Pendant la journée, les petits enfants derniers-nés sont portés sur le dos de leur mère. Si celle-ci a des travaux trop lourds à effectuer, elle confie le bébé à un enfant plus âgé qui le porte sur le dos comme la mère.

Les enfants de un an et demi à 3 ans, donc régulièrement suivis d'un cadet, ont l'habitude de faire la sieste pendant la première moitié de l'après-midi. On les place soit sur la couche des enfants, soit sur le lit des parents.

Aucun interdit n'existe à ce propos même si ces enfants ont déjà quitté le lit des parents pour la nuit.

A l'intérieur du pays les parents n'attachent guère d'importance au sommeil de la sieste. Que l'enfant dorme ou qu'il joue autour de la maison, cela ne les préoccupe pas beaucoup.

Par contre, au centre extra-coutumier (Camp belge) d'Usumbura, probablement à l'instar de ce qui se fait chez les Européens, les mères tiennent souvent à ce que leurs enfants se reposent et dorment après le repas de midi.

RUANDA, *Nyanza, femme mututsi* séparée de son mari, un ancien chef : Comme je recommandais à cette femme atteinte de gale de ne pas dormir avec son fils de 6 ans, afin d'éviter les récidives après traitement, elle me dit : « M'empêcher de dormir avec mon fils dernier-né, y as-tu bien pensé ? »

Nyanza, Mututsi : Les enfants dorment-ils avec leur mère ? « Oui, si la hutte est petite et que c'est un enfant unique, mais c'est une coutume de pauvres gens ».

Akirabo, femme muhutu : « Mon enfant qui a un an et demi dort une fois par jour dans la hutte et deux fois par jour sur mon dos. Nous tenons, nous Banyarwanda, à ce qu'un enfant dorme sur le dos de sa mère car ça l'assouplit et ça l'empêche d'avoir un gros ventre. Quand il n'est pas sur mon dos, je le mets sur le dos de sa sœur. Quand il dort sur un lit, je le tourne sur le dos, car ça fortifie le dos ».

BABEMBE : Un enfant de 7 ans dort-il avec sa mère ? — « Mais oui, n'est-ce pas un enfant tout de même ? »

URUNDI : *Moso, femme muhutu* : « Si je suis au champ et que mon enfant s'endort à terre, je lui fais un petit lit avec une peau ou des étoffes, toujours à l'ombre ».

ÉLIMINATION.

Les indigènes portent une grande attention aux fonctions d'élimination, spécialement chez les jeunes enfants. Une mère en Urundi, voulant assurer qu'elle soignait bien son enfant de 5 mois, me disait qu'elle lui faisait trois lavements par semaine.

C'est évidemment l'enfant dernier-né qui attire la majeure partie de l'attention. Il en est d'ailleurs ainsi dans tous les domaines : le dernier-né est le roi de la famille, les précédents en deviennent les serviteurs plus ou moins négligés.

La constipation physiologique de l'enfant bien portant au sein, entre 3 et 6 mois, désespère leurs mères qui s'ingénient à la traiter.

Les diarrhées étant fréquentes (dysenteries, anomalies de régimes), elles constituent une autre raison de surveiller les selles.

D'autre part, les selles des enfants n'ont pas pour les mères indigènes un caractère répugnant. Il s'ensuit que les réactions de ces femmes aux mictions ou défécations sur elles ou dans le lit ne sont que très faibles. Autrefois, et maintenant encore chez un grand nombre d'indigènes, on ne se donnait pas la peine de sortir de la hutte la nuit pour uriner. Les adultes se glissaient jusqu'au pied du lit et urinaient de là à terre. Les enfants font de même. Cela n'a rien de surprenant si l'on songe que dans les régions froides du pays on place habituellement une peau sous le lit. L'habitude de quitter la hutte pour uriner s'est cependant répandue, mais en tout cas on ne sort pas de l'enclos la nuit.

Lorsqu'un nouvel enfant est né et que l'avant-dernier est couché avec ses frères et sœurs aînés, ceux-ci protesteront si le plus jeune urine ou va à selle au lit. Ils ne le frapperont toutefois pas, ils pourront éventuellement l'ostraciser dans un coin inoccupé de la hutte.

Il arrive que des mères punissent leurs enfants parce qu'ils salissent encore le lit vers 3 ans : en général cela se limite à quelques exclamations ou à feindre l'étonnement, parfois elles lancent des imprécations ou des menaces diverses, rarement elles donneront une claque sur les fesses.

RUANDA, *Ruhengeri, Mututsi* : « A trois ans il n'urinait plus au lit car sa mère le frappait chaque fois qu'il le faisait ».

URUNDI, *Banga, garçon muhutu* de 2 ans : il se soulage sur le seuil. Sa mère lui crie « Vois-tu où tu le fais ? Tu deviendras comme un chien ». Puis elle le torche et le fait sautiller sur ses bras.

BABEMBE : *filles de 3 ans*, urine au lit. Sa mère : « Je ne fais rien car ainsi font tous les enfants ».

En pareil cas les mères pensent plutôt que l'enfant a une maladie et tâchent d'y remédier par des traitements « appropriés » : à Usumbura, plus spécialement dans le quartier musulman, si l'enfant de plus de 3 ans urine au lit on lui pend une petite grenouille au cou.

En résumé, l'apprentissage de la propreté se fait surtout par l'exemple et paraît synchrone de la croissance. Peut-être un peu plus de pression dans ce domaine chez les Batutsi. Par contre, anxiété générale sur le chapitre de la constipation et lavements fréquents.

MARCHE.

Les parents apprennent-ils à marcher à leurs enfants ?

RUANDA, *région de Ruhengeri, Batutsi, Bahutu, Batwa* : tous donnent la même réponse : « On n'apprend pas à marcher à un enfant, il marche tout seul ».

RUANDA, *Nyanza, Kabgayi* : réponses variables. Certaines mères disent ne pas s'être préoccupées de la

question, d'autres leur ont appris à marcher en les tenant par les mains.

La question ne paraît guère préoccuper les mères. Une habitude très répandue consiste à attacher de petites sonnettes aux jambes de l'enfant dans l'espoir que leur tintement l'amusera et l'encouragera ainsi à marcher.

URUNDI : mêmes constatations.

BABEMBE : Ici il paraît plus général de tâcher d'apprendre à marcher à l'enfant.

LES RELATIONS FAMILIALES.

Le milieu familial.

RÔLE ET POSITIONS RESPECTIVES DES DIVERS MEMBRES DE LA FAMILLE.

Dans les pages précédentes, nous avons exposé des problèmes et des situations touchant la petite enfance.

Au moment d'aborder l'étude des enfants plus âgés, sensibles désormais aux rapports des personnes qui les entourent, il nous a paru souhaitable de formuler quelques considérations sur la famille.

Il convient de noter que la famille au Ruanda-Urundi est comprise surtout dans le sens où l'on entend la famille en Europe : père, mère et enfants. Bien entendu, comme nous le disions plus haut, dans des circonstances importantes on réunit un conseil de famille qui se compose de parents souvent assez éloignés.

Cependant, ce que je veux préciser, c'est que les liens qui unissent un homme à sa femme et à ses enfants sont plus forts que ceux qui lient cet homme à ses frères, tandis que chez les Congolais l'importance des frères est capitale.

C'est ainsi qu'on ne voit guère, ici au Ruanda-Urundi, dans les centres extra-coutumiers, s'agglutiner autour

d'un ménage dont le mari détient un emploi rémunérateur une nuée de frères et cousins, parasites oisifs et exigeants, comme cela se fait chez les Congolais. Chez ces derniers les frères et cousins (*nduku*) épuisent les ressources du ménage aux dépens du bien-être de l'épouse et des enfants. Le salarié congolais considère qu'il est de son devoir traditionnel et absolu d'entretenir ces parasites, quoi qu'il puisse en coûter au standing de sa propre famille.

Les indigènes évolués du Ruanda-Urundi vivant à Usumbura accueilleront volontiers chez eux un frère ou un cousin (un cousin de lignée paternelle s'appelle « notre frère »), pour quelques jours, le temps qu'il trouve du travail, mais ne toléreront pas d'eux un parasitisme permanent.

On pourra donc ramener le milieu familial à un cercle plus restreint pour les contacts habituels de l'enfant que dans la plupart des populations bantoues.

Les oncles paternels accueillent volontiers leurs neveux et nièces chez eux et les considéreraient comme leurs propres enfants si leur père venait à mourir, mais ils n'ont pas de rôle spécial à jouer dans l'éducation de leurs neveux.

Les oncles maternels éprouvent aussi de la tendresse pour les enfants de leur sœur, mais ils ne les considéreraient pas aisément comme leurs propres enfants : ce ne serait que si le père d'un enfant qui n'a pas d'oncles paternels venait à mourir que cet enfant serait repris par son oncle maternel.

Chez les Batutsi, c'est la mère qui a le plus de contacts avec les enfants. Le père ne s'occupe pas beaucoup d'eux, ce ne sera qu'à la puberté qu'il éduquera les garçons. Chez les Bahutu, vu la réunion de tous les membres de la famille dans la même hutte, les contacts du père avec les enfants sont plus fréquents.

Les grands-parents, ici comme partout, sont enclins

à une mansuétude quasi totale vis-à-vis de leurs petits-enfants, et ces derniers se réfugient chez eux dès que quelque chose ne va pas. La grand-mère appelle volontiers son petit-fils « *umugabo wanje* » c'est-à-dire mon mari.

Il faut, pour les enfants les plus jeunes, souligner l'importance des sœurs aînées ; les derniers-nés sont presque toujours soignés par leurs sœurs aînées auxquelles on laisse d'ailleurs le pouvoir de punir si besoin en est.

En résumé, chez tous les indigènes du Ruanda-Urundi on voit une valorisation de la mère par rapport aux collatéraux du père. Chez les Babembe ces derniers gardent plus d'importance.

Rapports des conjoints.

LES CONJOINTS DISENT-ILS DU MAL L'UN DE L'AUTRE
DEVANT LES ENFANTS ?

RUANDA, *Nyanza, Mututsi* possesseur de vaches : « Oui, cela se fait souvent et même devant les enfants, surtout chez les Bahutu ».

Kabgayi, femme muhutu : dit à l'un de ses enfants : « Tu es bête comme ton père ».

Kabgayi, nombreux Bahutu et Batutsi disent : « Oui, nous ne craignons pas de le faire car nous ne voudrions pas que le mal que fait leur père (ou leur mère) soit imité par les enfants ».

Ruhengeri, Kigali : mêmes réponses.

URUNDI, *Banga, vieux Mututsi* possesseur de vaches : « Non, ici la femme n'oserait pas dire du mal de son mari, cela ne se fait pas, et surtout pas en présence des enfants ».

Moso, femme muhutu : « Non, ici cela ne se peut, la femme a trop de respect pour son mari. Elle ne peut le faire mais le mari le fait bien ».

Moso, femme muhutu : « Non cela ne se peut pas. Ne

savez-vous pas que nous appelons notre mari « mon roi ».

Rives du Tanganika, femme muhutu : « Oui, cela se voit souvent, par exemple : cet homme, quand il a bu il veut toujours se battre, et cet enfant sera comme lui, jamais de paix à la maison ».

Rives du Tanganyka, Mututsi ancien chef : « Oui, ici les gens de l'Imbo sont vraiment beaucoup plus grossiers dans leur langage et dans leurs pensées que les gens de l'Urundi (de l'intérieur, s'entend). Dans leurs insultes ils n'ont pas honte de prononcer des mots que jamais on ne pourrait dire dans les montagnes, et les parents ne craignent pas de médire l'un de l'autre en présence des enfants. Ils espèrent ainsi les éduquer afin qu'ils ne prennent pas les défauts de leur mère ou de leur père ».

BABEMBE, *femme mubembe* : crie à son fils de 8 ans : « Tu es sale comme ton père ».

Mubembe, pêcheur-cultivateur : « Oui, cela se fait, mais le mari le fait ouvertement et en présence de sa femme tandis que la femme le fait en général lorsque son mari est parti ».

Somme toute, les parents ne paraissent préserver mutuellement leur prestige vis-à-vis des enfants que dans les régions hautes de l'Urundi.

Cette préoccupation existe à l'état de principe chez les Batutsi mais disparaît totalement chez les riverains du Tanganika.

QUESTIONS AYANT TRAIT À LA FIDÉLITÉ CONJUGALE. SITUATION DES ENFANTS EN CAS DE DISSENSIONS.

On l'a vu dans l'introduction : en droit coutumier, si les parents se séparent, les enfants restent au père. Cependant, dans certains cas, s'il s'agit de petits enfants au sein, la mère les garde temporairement.

En général, tant au Ruanda qu'en Urundi que chez les

Babembe, le père n'empêche pas ses enfants d'aller visiter leur mère. Mais, comme c'est normalement la mère qui passe la plus grande partie du temps auprès de ses enfants, bien davantage que le père, la situation affective des enfants est difficile dans les ménages séparés. Les enfants vivent surtout auprès de leur marâtre, qu'ils appellent « *Mukase* » (la femme de son père). Les enfants ne lui disent que rarement Mama, souvent ils l'appellent par son prénom.

POLYGAMIE.

Il arrive que les différentes femmes logent dans un même complexe d'enclos. Elles habitent alors toujours dans des huttes différentes. Parfois elles demeurent dans deux petits enclos situés à quelque distance l'un de l'autre.

L'une des femmes, d'habitude la plus jeune, est nommée « *inkundwakazi* », c'est-à-dire la femme préférée.

RUANDA, *Nyanza, Muhutu* « En général chaque femme cuit pour elle et ses enfants. Le mari mange où il veut ».

URUNDI : *Banga, Muhutu* : « Chaque femme cuit pour elle et pour ses enfants. L'homme mange là où il passera la nuit ».

Banga, femme muhutu : « Chaque enfant mange chez sa mère. On ne conçoit pas qu'il aille manger chez une autre femme, car si cet enfant tombait malade sa mère penserait qu'on l'a ensorcelé par un poison mis dans ses aliments ».

BABEMBE, *homme polygame* : « Quand il y a de la nourriture partout chez mes femmes, toutes apportent de la nourriture en un seul endroit. Les garçons mangent avec moi et les filles mangent avec les femmes. Je fais cela car ces femmes et ces enfants ne sont-ils pas tous à moi ? »

Un autre, qui entendait le précédent : « Oui, cela peut aller ainsi parce que tes femmes sont bonnes, elles s'entendent bien, mais le plus souvent elles ne veulent pas partager la nourriture ».

La polygamie diminuant très fortement, on peut penser que la situation des enfants issus de ces unions cesse d'être un problème général au Ruanda-Urundi.

Favoritisme.

Préférence du père pour l'un de ses enfants.

La question du favoritisme me semble liée aux questions juridiques de la succession, tout au moins en ce qui concerne les garçons.

On observe ici comme partout une tendresse spéciale des pères pour leurs filles et des mères pour leurs fils ; mais nous laisserons cela, ce n'est pas ce qu'on peut appeler du favoritisme.

Le droit coutumier bantou, qui est rural par excellence, est basé sur le droit d'aînesse : à la mort du père l'un des fils recueillera l'essentiel des biens, veillera éventuellement à pourvoir ses frères cadets de la dot nécessaire à l'acquisition d'une épouse et, par contre, percevra les dots des soupirants de ses sœurs. Mais alors que chez la plupart des populations congolaises et aussi chez les Babembe, c'est automatiquement le fils aîné qui deviendra le chef de famille, chez les Banyarwanda et aussi chez les Barundi, le père peut modifier à son gré cette disposition. S'il meurt sans avoir pu indiquer sa volonté, ce sera l'aîné qui héritera. Toutefois il lui arrive fréquemment de préférer un fils cadet, plus intelligent ou plus affectueux, et il le nomme chef de famille. Parfois même, s'il est parvenu à un âge assez avancé pour avoir des petits-fils qu'il peut juger au point de vue du caractère, il pourra ne désigner aucun de ses fils, mais plutôt son petit-fils préféré.

Il s'ensuit, au point de vue psychologique, que souvent toute l'atmosphère de la famille, spécialement les rapports entre frères, sera influencée par ce favoritisme.

Si tout le monde accepte comme un fait qu'il ne s'agit pas de mettre en discussion ce pouvoir du père de favoriser l'un de ses enfants, il n'en existe pas pour autant une parfaite harmonie entre les frères.

La mère éprouve parfois une tendresse spéciale pour un enfant moins favorisé. C'est souvent le plus petit, le plus chétif qu'elle chérit particulièrement.

Quand le père est mort, et qu'un des fils a pris possession des biens et dirige la famille, en général, les autres fils se résignent à ce fait et lui sont entièrement dévoués (du moins en apparence), tant les gens du Ruanda-Urundi, spécialement les Batutsi, excellent à ne pas confondre ce qu'il convient de faire et ce qu'ils pensent intérieurement.

C'est surtout dans l'enfance, avant que la décision du père ne soit prise officiellement, que surgissent les conflits et les rivalités. Le père ne fixe, en effet, sa volonté que lorsque ses fils ont atteint une quinzaine d'années et qu'il peut les juger.

Au centre extra-coutumier d'Usumbura, ces questions ne se sont guère modifiées en ce qui concerne les Banyarwanda et Barundi. En effet, ceux-ci sont encore tous des campagnards émigrés en ville : ainsi, bien que le droit d'aînesse soit une conception qui ne peut résister à la vie urbaine, les Banyarwanda et Barundi ne se considèrent pas chez eux dans un centre extra-coutumier qui n'est pour eux qu'un endroit où ils gagnent temporairement leur vie. « Chez eux », c'est toujours sur telle ou telle colline du Ruanda ou de l'Urundi. Ainsi, les mêmes conceptions, droit d'aînesse modelé par le favoritisme, absence de réprobation envers ce favoritisme paternel, rivalités entre les frères, persistent-elles intégralement.

Chez les Musulmans, par contre, le droit coranique

partage les biens en parts égales entre les divers fils et attribue aux filles une part équivalente à près de la moitié de la part des fils. Ces Musulmans réprouvent tout au moins en paroles le favoritisme envers l'un des enfants.

BABEMBE, *femme mubembe*: « Un père qui favoriserait l'un de ses fils ? c'est très mal, car alors l'enfant défavorisé peut se mettre à haïr son père et son frère favorisé ».

RUANDA, *Nyanza, sous-chef mututsi*: « Oui, c'est vrai, quand les parents préfèrent un enfant aux autres, ceux-ci en souffrent. (Innombrables réponses identiques tant pour Batutsi que Bahutu).

Kigali, *Mututsi cultivateur*: « Oui, c'est vrai, le père favorise souvent l'un de ses enfants ; cependant les parents n'ignorent pas que les autres s'en rendent compte, c'est ainsi que, s'ils le laissent voir, ils le font exprès : ils ont leurs motifs, sinon ils le feraient secrètement ; en encourageant les rivalités entre frères, les parents espèrent les stimuler à bien faire et à se surpasser mutuellement ».

URUNDI, *Banga, femme muhutu*: « Oui, l'enfant souffre souvent des préférences de son père, et cela peut même amener chez lui une mauvaise conduite ».

En conclusion, je pense qu'il y a dans les faits que nous venons d'examiner un déterminant grave dans la formation psychologique des garçons. Le père fait figure, surtout chez les Batutsi, d'une puissance lointaine aux décisions imprévisibles.

La mère se trouve à l'autre pôle, prête à accueillir tous ceux que le père n'aura pas élus, et augmente encore par là l'impression tutélaire, l'impression de sécurité que ne donne pas le père.

Chez les Babembe, avec l'absence de dérogations au

droit d'aînesse et la réprobation du favoritisme, le père apparaît comme un être auquel l'affectivité peut s'adresser avec plus de stabilité. Il en sera de même à son substitut, le frère aîné, puisque celui-ci aura toujours été à l'abri des contestations et reprendra naturellement le rôle du père. Nous voyons chez eux moins de raisons pour que l'homme voie en sa mère puis en sa femme la figure protectrice par excellence.

Propriété des enfants.

La question qui nous intéresse ici est toute psychologique : Nous demander dans quelle mesure les enfants possèdent quelque chose en propre et éprouvent quant à cette possession une impression de sécurité ou d'insécurité.

Il nous faut faire quelques distinctions selon les objets possédés : bétail, bananiers, petits objets personnels : étoffes, colliers de perles, et enfin argent.

Ce ne sera qu'à propos des petits objets personnels qu'on pourra parler de propriété telle que nous la concevons : ces petits objets sont à l'enfant, ils lui sont adaptés par leur taille et leur aspect. Les adultes protestent généralement du respect qu'ils témoignent eux-mêmes à cette propriété mais ajoutent que les autres ne la respectent pas toujours. On considère donc comme étant conforme à la morale de respecter ces petits objets ; toutefois si le besoin s'en fait sentir, les adultes n'hésiteront pas à s'en saisir et à les employer à leur gré.

On conçoit que ces incertitudes de l'enfance quant au respect de leur propriété naissante perpétue l'esprit procédurier et méfiant qui est propre aux habitants du Ruanda-Urundi.

En ce qui concerne l'argent, jamais on ne donne d'argent de poche aux enfants. Si les parents trouvent leurs enfants en possession de quelques pièces, ils les leur

prennent immédiatement, car, disent-ils, un enfant les gaspilleraient inévitablement.

Ce ne sera que vers 12 à 14 ans qu'on verra des enfants gagner un peu d'argent, soit par la culture, soit par de petits commerces. A ce moment la possession n'en sera pas contestée mais l'utilisation en sera encore le plus souvent contrôlée.

Quant au bétail ou aux bananiers, il est traditionnel de donner un taurillon ou une génisse à certaines époques de la vie de l'enfant : par exemple au moment où on lui coupe pour la première fois les cheveux (*ibisage*), *inkha y'ibisage* « la vache des mèches ».

Il ne s'ensuit pas que l'enfant puisse disposer à son gré de cette tête de bétail : ni dans son enfance, ni dans son adolescence, ni même lorsqu'il sera marié il ne pourra la vendre sans le consentement du chef de famille. Ce consentement lui sera d'ailleurs le plus souvent refusé. En fait, surtout pendant l'enfance, cette attribution d'un veau est purement honorifique. Selon la morale coutumière tacite, théoriquement ce don à l'enfant est définitif et intangible ; en pratique, souvent le père donne le taurillon, le retire, le donne à un autre de ses enfants, quitte à le retirer peu après.

Ce qui a été dit du bétail est également vrai pour les bananeraies. Seul le père décide de la cueillette des bananes, il n'appartient pas aux enfants d'en prendre à leur gré.

BABEMBE, *vieux Mubembe* : « Un enfant légitime, si son père lui a donné quelque chose, cela ne peut pas lui être ôté. — De l'argent à dépenser à leur convenance ? non, certes, nous n'en donnons jamais ».

Femme mubembe : « De l'argent, nous en donnons parfois un peu, deux ou trois francs, à un enfant qui doit faire une longue route, afin qu'il puisse s'acheter quelque nourriture ».

Mubembe : « Quand nous coupons pour la première fois les cheveux de l'enfant, nous appelons toute la famille présente, nous leur servons nourriture et boissons, et on donne une chèvre à l'enfant. On garde alors cette bête pour l'enfant et personne ne pourra la lui ôter ».

Mubembe : « L'enfant use du bien de la famille comme du sien, et les parents ne lui font rien s'il lui arrive de casser un objet de la maison ».

Mubembe : « Oui, nous respectons ce que nous avons donné aux enfants, mais vous ne voudriez pas que nous mourions de faim par crainte de toucher à ce que nous lui avons donné ».

Mubembe : « Quand, ayant donné une chèvre à l'enfant, je m'aperçois qu'elle est bien grasse, je la tue, je la mange et je la remplace par une autre ».

RUANDA, *Kabgayi, femme muhutu* : « Nous ne donnons jamais d'argent de poche aux enfants, ils ne feraient que le gaspiller. Si nous voyons qu'un enfant a de l'argent, nous le lui prenons immédiatement ».

Femme muhutu : « Les objets de la maison sont nos objets, aussi les enfants doivent-ils les soigner, car ne sont-ce pas les leurs aussi » ?

Femme muhutu : « Quand l'enfant possède une chèvre ou des bananiers, nous les respectons ».

URUNDI, *Kitega, Mututsi possesseur de bétail* : « Oui, l'enfant conserve ce qu'il a reçu de son père et tous les membres de la famille doivent respecter ces dons ».

Banga, vieux Mututsi : « Bien sûr, nous respectons ce que nous avons donné aux enfants, mais tous ne le font pas toujours ».

URUNDI, *Banga, garçon de 10 ans, Mututsi* : « Si mon père m'a donné quelque chose, il peut toujours me le reprendre, s'il le fait je ne dis rien. Ce n'est que ce qui

m'a été donné lorsqu'on m'a coupé les *ibisage* qu'on ne devrait absolument pas me reprendre ».

On voit que le peu de stabilité conférée à ses possessions personnelles confirme l'enfant indigène du Ruanda-Urundi dans son impression d'insécurité vis-à-vis de son père.

Portage d'enfants plus petits.

J'ai été souvent frappé de voir des mères indigènes se déplacer avec plusieurs enfants se succédant d'année en année : on voit ainsi un petit garçon ou une fillette de 6 ans porter sur son dos un nourrisson d'un an, pendant une heure.

Ces portages de bébés par de jeunes enfants doit être moins fréquent au Congo où l'espacement des grossesses de 2 en 2 ans ne pose pas les mêmes problèmes de portage qu'ici.

J'ai examiné un bon nombre de ces jeunes porteurs. A première vue on pouvait les prendre pour des enfants de 7 ans. En règle générale ils avaient cependant perdu au moins les incisives médianes : ils ne font des portages d'une certaine longueur que vers 6-7 ans, ce qui est déjà une performance remarquable si on en juge par leur gracilité.

Porter un nourrisson est pour les enfants du Ruanda-Urundi une tâche importante qui s'entoure d'une fierté qui compense les fatigues considérables qu'elle entraîne. Cette besogne est très en faveur parmi les garçons et filles de 5 à 7 ans. Plus tard, les filles le font encore très volontiers mais les garçons n'y tiennent plus, ils préfèrent l'indépendance ; jouer, bâtir des maisons en poussière, courir les champs et les bois.

ÉDUCATION — NOTIONS APPRISES.

Langage.

Que la progression du langage suive pratiquement les mêmes normes et passe par les mêmes phases que chez les enfants européens, il n'y a là rien qui puisse nous étonner, nous ne nous y arrêterons pas.

L'enfant n'est toutefois pas corrigé par ses parents. S'il fait des fautes, ceux-ci ne les relèvent pas, que ce soit des fautes de syntaxe ou de prononciation. C'est vrai tant pour les paysans que pour les évolués.

Autrefois, l'apprentissage du langage élégant se faisait, chez les Batutsi, pendant le stage de ces jeunes gens à la cour des chefs ou du roi. Ceux qui ont fréquenté cette école ont une langue très riche et choisie.

Actuellement, il y a de grandes différences d'accent parmi les classes sociales ; cela amuse les Batutsi d'entendre les Bahutu traîner sur une syllabe pour en accuser l'importance. Un infirmier mututsi de la région de Muramvya me raconta que lorsqu'il était petit, lui et ses petits camarades se moquaient de l'accent des garçons bahutu vivant dans les vallées, sur les pentes descendant vers le Tanganika. J'ai vu les mêmes réactions chez des enfants de la région de Nyanza, qui est l'île de France du Ruanda ; ils se moquaient de la prononciation d'enfants venus de la région forestière de la Crête Congo-Nil, lesquels transforment tous les *s* en *ch*.

A Usumbura les enfants du Ruanda-Urundi se trouvent en contact avec de petits Congolais qui parlent Kiswahili. Un assez grand nombre de ces autochtones parlent Kiswahili chez eux. Souvent ils manient les deux langues. Dès 4 ou 5 ans ils distinguent nettement une langue de l'autre.

J'ai tâché de savoir dans quelle mesure les parents emploient un langage de bébé en parlant à des enfants :

je n'ai jamais entendu moi-même d'hommes ou de femmes déformant les mots de la façon dont le font les enfants, pour en être mieux compris.

Mes questions dans ce sens auprès des parents et des adultes en général m'ont convaincu que l'emploi de mots déformés par les parents était plutôt rare : même si l'enfant n'est pas encore capable de prononcer les mots, les parents n'en modifient pas pour cela leur propre langage. Ainsi, des enfants même tout petits emploient des formes de verbes complexes alors qu'ils ne savent pas encore parler. Alors qu'un enfant qui veut s'en aller dit chez nous « partir », j'ai entendu des enfants de 18 à 20 mois dire « twende » (partons) au subjonctif parce que leur mère disait toujours ce mot lorsqu'elle s'en allait avec l'enfant.

Politesse.

Pour les Batutsi, centrés sur les rapports sociaux de suzeraineté et de vassalité, vivant d'intrigues, tantôt sollicitant, tantôt accordant des faveurs, la politesse est l'arme fondamentale de leur vie. Ils excellent à flatter leurs supérieurs, à prodiguer des amabilités à la rigueur voilées d'ironie à leurs égaux, de façon à souligner justement le caractère gratuit de ces amabilités, à donner des ordres à leurs inférieurs avec une calme assurance qui dénote un sens du commandement tout à fait remarquable.

Les femmes batutsi vivent dans une oisiveté qui les laisse libres de réfléchir aux nuances des rapports sociaux, aux convenances, à l'élégance du langage et du maintien. Elles se parlent entre elles de questions de mode, de beauté, en un vocabulaire d'ailleurs inconnu des Bahutu.

L'enfant mututsi ne voit jamais ses parents crier ou se fâcher ; ce serait une attitude indigne, difficilement compréhensible. Le temps ne comptant pas, aucun rite

n'est négligé et l'enfant prend naturellement les habitudes de ses parents.

Élevé par sa mère, celle-ci l'entretiendra de la façon dont il devra se conduire dans toutes les circonstances. Le père se contentera d'émettre des critiques lorsqu'il remarquera telle manière qui ne lui plaît pas.

Lorsqu'il se présente devant un Européen, un petit garçon mututsi de sept ou huit ans auquel sa mère recommande de saluer, s'incline sérieusement, quelque peu à l'allemande, dit le mot qu'il doit prononcer et se retire. On sent que tout a été réglé d'avance. Cela se passe sans fantaisie, calmement, correctement.

Chez les Bahutu la politesse est beaucoup plus simple. Elle est loin d'être l'axe de la vie. Obséquieux sans virtuosité lorsqu'il se trouve en présence de son suzerain ou de son chef, le Muhutu est un paysan au langage vert et sans contraintes. Les femmes bahutu entièrement vouées aux travaux des champs et aux soins du ménage ne sont pas en contact fréquent avec le suzerain, elles ne s'occupent ni de politesse, ni de beau langage.

Alors que la politesse des Batutsi est un ensemble complexe, un jeu artistique de compliments recherchés et spirituels, pour les Bahutu la politesse, surtout négative, se réduit à quelques limites qu'il ne faut pas franchir sous peine d'entrer dans le domaine de l'inconvenance.

Les enfants ne sont pas entretenus de questions de politesse. Il arrive que leur père, les envoyant porter un petit cadeau à son suzerain, leur fasse l'une ou l'autre recommandation sur la manière de se présenter. Si les parents remarquent une attitude ou une parole vraiment inconvenante, ils lancent aux enfants une imprécation ou une injure. Aussi le jeune Muhutu est-il déluré et joyeux, parfois un peu narquois. Cependant, vis-à-vis d'un Européen, on le sent désarmé, gêné, maladroit.

En ce qui concerne les filles, Batutsi et Bahutu atten-

dent d'elles qu'elles se montrent réservées et effacées, aussi les conseils qu'elles reçoivent de leur mère sont-ils surtout négatifs.

Il me paraît important de lier les questions de politesse à la structure sociale, car, là où les liens féodaux sont lâches, voire nuls (plaine de la Ruzizi, centres comme Usumbura), en même temps que la préoccupation de plaire au maître, disparaît toute contrainte dans le langage et les manières. Les expressions ordurières, les injures sont infiniment plus fréquentes dans ces zones à faible imprégnation féodale que dans les montagnes.

Ce qui a été dit des Bahutu peut assez bien s'appliquer aux Babembe. Néanmoins les Babembe n'ont pas de rapports de vassalité vis-à-vis d'une hiérarchie féodale compliquée : ils n'ont pas l'habitude de l'obéissance, ils sont beaucoup plus violents, plus énergiques, criards et batailleurs que leurs voisins Barundi.

Chez eux on ne tracasse pas les enfants pour des questions de politesse et l'on ne voit pas d'enfant gênés ou inhibés.

RUANDA, *Nyanza, Mututsi infirmier* : « Je me rappelle que lorsque j'étais petit je vivais avec ma mère. Mon père faisait la cour chez Musinga et je ne le voyais pas très souvent. Quand ma mère remarquait que je ne me conduisais pas comme elle m'avait dit de le faire : me courber et m'effacer en présence de visiteurs notamment, elle me disait : « Prends garde à ce que ton père ne voie ce que tu fais, car il serait fâché et te punirait sévèrement ».

URUNDI, *Banga, Mututsi* : « Vers 7 à 8 ans une fille doit avoir appris à s'asseoir décemment, les cuisses serrées et les jambes sur le côté de façon que son étoffe soit bien appliquée sur ses cuisses ».

Banga, fille de 9 ans, muhutu : passe rapidement, le

dos courbé, en présence des invités et s'incline pour leur témoigner du respect.

Kitega, garçon muhutu, 5 ans : sait qu'il ne peut entrer dans la hutte quand son père y reçoit ses amis. C'est son père, dit-il, qui lui a appris à se comporter ainsi.

Moso, garçon muhutu, 10 ans : « Je dois présenter les deux mains pour recevoir quelque chose. Je serais puni si je ne le faisais pas, c'est-à-dire qu'on me priverait de viande ou de bière. On me défend aussi de parler de choses inconvenantes à table. Je ne peux pas non plus appeler ma mère par son nom, de même pour mon père. Je salue mon père le matin ».

Moso, fille muhutu, 7 ans : reçoit une cigarette à deux mains et dit « ma mère me l'a appris ainsi ».

Moso, fille mututsi, 8 ans : On lui donne de la bière, elle en prend très peu, par politesse, elle enlève le chalu-meau de la calebasse et le met sur le plat après avoir bu.

Moso, fille mututsi, 10 ans : « La femme de mon père qui n'est pas ma mère, je puis l'appeler par son nom. Ma mère, elle, je l'appelle Mubyeyi (mère) ».

Nous voyons donc le jeune Mututsi naître et grandir à la politesse sans guère devoir l'apprendre. Il n'a pas de peine à l'adopter vu la position sociale qu'il se sent occuper.

Le jeune Muhutu, par contre, ne saisira la nécessité de la politesse que lors de son accession aux responsabilités de l'âge adulte. La politesse lui apparaîtra alors comme une contrainte.

Punitions.

QUI PUNIT SURTOUT ?

Au Ruanda et en Urundi c'est la mère qui punit les petits enfants. A partir d'un âge variant entre 6 ans et

la puberté, le père corrige les garçons et la mère éduque les filles.

En cas d'absence des parents, les grands frères et les sœurs aînées punissent leurs cadets.

La grande sœur remplace souvent presque complètement la mère dans l'éducation des petits ; cependant les punitions infligées par elle ne semblent jamais être graves.

URUNDI, *vieux Mututsi* : « La femme seule doit punir les filles, jusqu'au mariage. Si même cette fille fait des bêtises, si elle vagabonde, son père ne doit rien y faire. L'homme a le pouvoir de punir les garçons. La femme punit les garçons en dessous de 5 ans. Mais il est tout à fait défendu à l'homme de donner des coups ou de gronder sa fille. Parler des vices de sa fille en présence d'un homme c'est insulter celui-ci. En ce cas il quitterait tout de suite l'endroit où vous êtes. Si le père a quelque chose à reprocher à sa fille, il en fait la remarque à sa femme afin qu'elle corrige la fille ».

Kitega, *sous-chef mututsi* : « La fille aussi doit punir sa petite sœur car la grande sœur peut, à bon droit, agir comme si elle était la mère : Il arrive souvent que les petites filles soient tout à fait éduquées par leurs aînées. Celles-ci menacent ou frappent ».

Banga, *femme muhutu* : « Les plus grands enfants punissent les plus petits ; cependant, quand ceux-ci refusent d'obéir, les plus grands ne doivent pas les frapper mais s'en plaindre aux parents ».

BABEMBE, *femme mubembe* : « Oui, il est bien que les grands frères et sœurs punissent les plus petits. S'ils ne l'ont pas fait au cas où cela eût été juste, eux-mêmes seront punis ».

Mubembe : « Les filles ne peuvent pas être punies par leur père ».

On comprend dès lors, et cela apparaît dans tous les souvenirs de jeunesse, que ce système de punition des fils par leur père et des filles par leur mère augmente la tendresse des fils pour leur mère et des filles pour leur père.

GENRES DE PUNITIONS.

Menaces :

Les menaces jouent un rôle important dans les moyens de répression des parents vis-à-vis des enfants. Les menaces sont souvent imprécises. Le verbe qui veut dire menacer, en Kinyarwanda (*gukângara*) est plutôt l'équivalent d'intimider, impressionner, faire peur, que de suspendre la menace précise de tel ou tel désagrément.

Dans certains cas, cependant, des menaces précises sont employées ; ainsi, aux jeunes gens, on dit souvent : « je te laisse faire, tu n'auras pas de fiancée ». Bien entendu, on ne dirait jamais cette phrase à une fille, car, si les parents doivent souvent donner une dot eux-mêmes pour que leur fils puisse se marier, ils sont trop désireux que leur fille trouve un prétendant qui leur versera une dot. Lancer une telle menace équivaldrait, pour une fille, à narguer le sort.

La menace si habituelle en Europe « je le dirai à ton père » n'est employée que dans un cas bien défini : pour les grands garçons que la mère ne peut habituellement punir. Pour les petits enfants ou pour les filles, la mère sait que le père ne tient pas à s'en occuper personnellement, aussi les punit-elle elle-même.

On ne menace pas, habituellement, de recours à l'oncle paternel ou à l'oncle maternel.

Les Bazimu (mânes des ancêtres) ne sont jamais invoqués pour menacer ni par ceux qui pratiquent la religion bantoue des ancêtres et des imandwa (demi-dieux du Ruanda-Urundi, d'origine hamite) ni par les chrétiens.

Les premiers, en effet, vivent eux-mêmes dans la crainte constante des Bazimu, et ils ne s'agit pas d'indisposer ceux-ci en en parlant à la légère.

Les chrétiens ont cessé les prières aux mânes ancestrales mais ils ne sont pas trop sûrs que les ancêtres ne soient pas parmi eux tout de même et qu'ils soient impuissants. Ils préfèrent ne pas aborder ce sujet, dangereux dans la perspective bantoue, tabou dans la perspective chrétienne.

Les Européens sont fréquemment cités en guise de croquemitaines : « Attention, voici le blanc, il va te frapper ».

Si un enfant qu'on veut punir s'enfuit dans les champs en espérant rentrer lorsque la colère paternelle sera apaisée, on lui lance fréquemment la menace-imprécation : « Va-t-en, mais Gashiga te ramènera ». Gashiga, c'est la personnification de *amashiga* (le foyer). Cela veut dire : « je ne crains rien, tôt ou tard tu reviendras au foyer », mais exprimée sous cette forme cette menace impressionne par son mystère les enfants jusqu'à 7 ou 8 ans, parfois même 10 ans.

RUANDA, *Astrida, sous-chef* : « Nous menaçons parfois les enfants de fantômes, d'éléphants, de léopards, mais le plus souvent nous leur disons : prends garde, cesse, en leur lançant un regard sévère ».

Nyanza, *Mututsi* : « Nous menaçons parfois les enfants de les réprimander devant les étrangers et de dire à ceux-ci leurs défauts. Toutefois nous ne le faisons jamais, car réprimander les enfants devant des visiteurs cela montre qu'on ne respecte pas ses invités. Ce serait la même chose que de gronder sa femme devant eux. Ils pourraient dire qu'ils n'ont pas reçu bon accueil ».

Nyanza, *Muhutu cultivateur* : « Souvent on gronde l'enfant devant d'autres enfants ou on l'en menace ; on pourrait dire : Voilà ce vaurien qui n'a de respect

ni pour son père ni pour sa mère, qui n'obéit pas à son père mais seulement au grillon ; ou bien on lui dit : Si tu recommences encore, j'appellerai ceux-ci et d'autres et tous se moqueront de toi et tu ne pourras plus jouer ni manger avec eux ».

URUNDI, *Banga, femme mututsi* : « Nous intimidons souvent les enfants car vous ne voudriez pas qu'on les frappe tout le temps. Parfois on leur dit : Si tu recommences, on te jettera dehors, on te liera et tu seras mangé par des bêtes ».

BABEMBE, *Mubembe* : « Oui, parfois nous menaçons les enfants, mais le plus souvent nous les frappons, car les enfants n'obéissent pas à de simples paroles ».

Mubembe : « Nous menaçons volontiers les enfants devant les étrangers, car si nous ne le faisons pas, ceux-ci pourraient croire que nous élevons mal nos enfants ».

On peut faire la remarque générale que les menaces sont employées très souvent par les parents mais elles ne sont que très rarement mises à exécution.

Moqueries :

Bien que le Munyarwanda sache déployer une ironie étonnante, le Murundi n'a que beaucoup moins le sens de l'humour.

Les parents n'usent pas de moqueries dans le but de corriger leurs enfants. Je n'ai pu en relever d'exemples concrets et tous les témoignages que j'ai recueillis ont concordé pour affirmer que si les menaces, les coups ou les insultes sont des moyens habituels, l'ironie n'est pas de mise avec les petits enfants.

Coups et punitions corporelles :

Il est très rare qu'on voie des parents du Ruanda ou de l'Urundi frapper leurs enfants. Il n'en est pas de même

chez les Babembe. On voit souvent des mères babembe qui frappent leurs enfants dans des lieux publics (dispensaires, marchés, etc.).

Chez eux, néanmoins, les Banyarwanda et les Barundi lancent de temps à autre une gifle dans un moment de colère. La plupart des Bahutu et des Batutsi sont convaincus de la valeur éducative des coups.

RUANDA, *Nyanza, femme muhutu* : « Si on frappe l'enfant, on le frappe sur les fesses mais on ne tient pas à le blesser intentionnellement ».

Ruhengeri, Mututsi possesseur de vaches : « Un enfant qui ment à ses parents doit être sévèrement puni. Lorsqu'il ment en jouant avec des camarades, nous ne nous en occupons pas, car cela n'a d'importance que s'il ment à propos de choses sérieuses. En ce dernier cas, on peut parfois le lier avec une corde au pilier de la hutte et le laisser là toute la nuit en vue de ses frères et sœurs ».

RUANDA, *Nyanza, Muhutu, infirmier vétérinaire* : « L'enfant qui vole, nous le punissons en lui disant qu'il deviendra comme tel homme à qui il est arrivé malheur à cause de cela. S'il recommence, on le frappe. On peut même le chasser, parfois on le lie. Le chasser, cela s'entend : pour la nuit. On crie à l'enfant : Va-t-en, je ne te connais pas, tu ne passeras pas la nuit chez moi ».

Nyanza, garçon de 10 ans, Muhutu gardien de vaches : « Si les vaches ont ravagé les champs des autres, mes parents me frappent, si les vaches ne paraissent pas rassasiées, ils me punissent en me refusant du lait ».

URUNDI, *Usumbura, Mututsi* : « Je me rappelle bien, lorsque j'étais petit et que je vivais chez mes parents, ma mère me frappait quand je désobéissais, que je refusais d'aller garder les vaches. Lorsque je fus plus grand, mon père me frappait parfois si j'avais fait quelque chose de mal, et maintenant que j'ai des enfants moi-même, je vois que c'est en les frappant qu'on les fait obéir ».

Banga, fillette de 8 ans : « Quand j'ai désobéi, on ne me donne que de la pâte de manioc sans haricots et même, s'il y a de la bière, je ne reçois que de l'eau. C'est ma mère qui décide de cela et non mon père ».

Banga, garçon de 10 ans, Mututsi : « Mon père ne fait que me gronder : ou bien il me prive de bière ou de viande s'il y en a, ou bien, s'il est très fâché, il me retire la natte qui me sert de couverture et je passe la nuit sans être couvert ».

BABEMBE, femme mubembe : « C'est en général sur les cuisses que nous frappons les enfants ».

Mubembe : « Les Babembe frappent beaucoup plus leurs enfants que les Barundi parce que nous savons que l'enfant gardera ce souvenir et ne se permettra pas de recommencer ses bêtises. Parfois on frappe les enfants après les avoir liés afin qu'ils ne puissent pas bouger ».

Garçon de 10 ans : « L'autre jour mon père était en colère, il m'a frappé ; quand j'ai voulu mettre mon bras devant le visage pour me défendre, il m'a cassé le bras. A l'instant, lui-même il m'a porté chez le médecin. Il a dit à celui-ci que je m'étais blessé en jouant, ce que j'affirmais moi-même ».

Ceci est naturellement un cas exceptionnel.

Femme mubembe : « Les petits enfants nous les punissons en les frappant sur le dos ou sur les cuisses. On peut même leur faire très mal si la faute est grave ».

Mubembe : « Quand un enfant vole, on peut lui faire perdre cette habitude en le frappant sur les doigts, ou en les lui brûlant. Si un garçon n'est pas actif au travail des champs ou à la pêche, nous le menaçons, ou nous le frappons, sinon cet enfant sera fainéant. C'est pour son bien que nous le poussons à être courageux ».

Mubembe : « Cet enfant que vous voyez là, un jour il avait volé de la viande chez les voisins de ses parents.

Ceux-ci (les parents) lui ont donné des coups sur le dos et les cuisses et ils l'ont attaché à un arbre. Il y est resté tout un jour ».

Mubembe : « L'enfant de 6 ou 7 ans qui n'accompagne pas son père au lac pour l'aider à pêcher ne reçoit pas de poisson à l'heure des repas, mais seulement de la pâte de manioc. S'il refuse, je le frappe, afin qu'il apprenne que c'est de l'eau que sortent les poissons, et non de ses promenades ».

Autrefois, si un enfant commettait des vols répétés, ses parents le punissaient en lui brûlant la main droite. J'ai encore vu en 1947-49, au Ruanda, des enfants alors âgés de 10 à 15 ans auxquels on avait brûlé la main pour vols répétés de vivres pendant la famine de 1943-44. Actuellement, ces faits ne se voient plus guère. Il faut toutefois signaler qu'il n'existe pas de loi pour la protection de l'enfance indigène : légalement un père a toujours le droit de punir son enfant de telle façon.

Punitions en présence des visiteurs :

Au Ruanda où la politesse est un art et où toute visite a une signification sociale, on se garde de s'occuper d'affaires de famille devant les visiteurs. Normalement, la femme et les enfants doivent rester à l'écart pendant une visite, mais si par hasard un enfant s'introduit et fait quelque chose déplaisante, on évitera de perdre du temps à le punir.

Le naturel du Mututsi étant de savoir garder son calme en toute circonstance, mais de ne rien oublier, il ne se mettra pas en colère mais punira l'enfant après le départ des visiteurs.

En Urundi, les mêmes tendances existent chez les Batutsi. Chez les Bahutu elles sont très atténuées.

Chez les Babembe, sans liens féodaux, on se gêne beaucoup moins vis-à-vis des invités ou des visiteurs.

RUANDA, *Kabgayi, femme muhutu* : « Si un enfant se montre grossier avec les visiteurs, nous le menaçons, puis, après leur départ, nous le frappons ».

Kigali, sous-chef mututsi : « Il peut arriver que nous grondions un enfant devant des visiteurs si ce sont de nos proches ou des gens que nous connaissons très bien, mais, de toute façon, alors cela doit être bref, quelques mots suffisent ».

URUNDI, *Banga, femme muhutu* : « Un enfant qui ment, on le punit en proclamant son défaut devant des étrangers : Voyez cet enfant, il est menteur, désobéissant, afin que l'enfant ait honte ».

BABEMBE, *femme mubembe* : « Un enfant qui se conduit mal devant des visiteurs, je l'appelle à l'écart et je le frappe. Cela ne fait rien si les visiteurs l'entendent, ils m'approuveraient ».

Mubembe : « Quand l'enfant se conduit mal devant les visiteurs, je le frappe sur place. Si je ne le faisais pas, il pourrait prendre de mauvaises habitudes ».

Conclusions :

Le moyen de répression le plus fréquent est constitué par les menaces, en général vagues et rarement mises à exécution ; surtout chez les Bahutu.

Les coups sont donnés plus souvent chez les Babembe.

Chez les Batutsi, où le père n'est pas en contact permanent avec ses enfants, les punitions sont destinées à réprimer des faits précis et à avoir un mode d'exécution réfléchi : la taloche d'impatience cède le pas aux « corrections », mais de toute façon les punitions ne sont pas fréquentes.

Loyauté envers les enfants et récompenses.

La récompense est un moyen très peu utilisé par les parents. Si l'on questionne les enfants pour savoir quels

sont leurs désirs immédiats, on s'aperçoit que ceux-ci se réduisent à peu de chose : des boissons ou nourritures, des vêtements. Ces aliments ou vêtements, ils les recevront si les parents ont les moyens de les leur procurer. Si un enfant voit un de ses camarades mieux habillé que lui, il demandera plusieurs fois à ses parents une étoffe semblable. Si le père peut disposer de la somme nécessaire à l'achat de cette étoffe, il finira peut-être par accéder à la demande de son enfant, mais il est rare que ce soit pour tenir une promesse.

Dans l'intérieur du pays, pour les questions afférentes aux succès scolaires, ce sont souvent les jeunes garçons eux-mêmes qui sont plus que les parents conscients de l'intérêt de mener à bien leurs études. Dans les centres, les parents instruits tâchent parfois de stimuler leurs enfants à l'école par des promesses de récompenses et, en général, ils tiennent leurs promesses.

Sur les collines, toutefois, il arrive qu'un adulte promette une faveur quelconque à un enfant pour le décider à effectuer une tâche peu agréable. Il se réserve cependant la possibilité de trouver un prétexte pour refuser ce qu'il a promis.

URUNDI, *Banga, femme muhutu* : « Chaque fois que je promets une récompense à l'enfant pour qu'il aille faire une course, je ne suis pas tenue de la lui donner. Je dis cela pour qu'il y aille, mais cela n'a rien d'obligatoire. De toute façon on ne conçoit pas qu'on puisse donner de l'argent comme récompense, ça c'est bon pour les Européens ».

BABEMBE, *femme mubembe* : « Chez nous, il n'y a pas beaucoup de gens qui donnent des récompenses aux enfants, et ceux qui en donnent, c'est de la nourriture ».

Mubembe (protestant) : « Nous ne promettons pas souvent de récompenses car si nous ne tenions pas nos

promesses, l'enfant pourrait nous traiter de menteurs et nous voulons l'éviter ».

En conclusion, les récompenses, quand il en est question, ne portant que sur des valeurs de peu d'importance, sont octroyées par la mère ou par des aînés. Le peu de crédit que les enfants peuvent accorder aux promesses n'est pas fait pour dissiper l'impression de méfiance que nous avons vu qu'ils acquièrent à propos de la propriété.

*Interventions des parents
dans les batailles et disputes d'enfants.*

Au cas où les parents voient leurs enfants se battre avec des camarades nettement plus petits qu'eux, ils ont l'habitude de punir leurs enfants. De même, si leurs enfants sont battus par d'autres visiblement plus grands, les parents sépareront les combattants et ramèneront leurs enfants chez eux.

Cependant, lorsqu'il s'agit d'enfants de taille ou d'âge à peu près équivalents, les parents considèrent ces batailles comme très normales et disent souvent : « Je te laisse faire ; tu dois apprendre à savoir en sortir ». Au besoin, ils l'encourageront de la voix : « *Komera sha !* » « Vas-y donc ». Si leur enfant s'enfuit ils en riront et diront : « Il s'enfuit comme un chien ».

Si des adultes remarquent que deux enfants ont toujours l'habitude de se battre, ils les réuniront volontiers, leur donneront un bâton à chacun et leur diront : « Voyons enfin maintenant lequel est le plus fort ». Ils jetteront parfois vers leur fils une poignée de paille en disant. « *Dore ingabo ya so* » (voici le bouclier de ton père). Les combattants luttent jusqu'à ce que l'un d'eux ait le dessus, ce qui sera consacré par le public.

Pour comprendre ce qui précède, il faut avoir présent à l'esprit le caractère semi-bouffon de la plupart des batailles d'enfants au Ruanda-Urundi. Il s'y mêle en

général des imprécations, des mots pour rire et il est fréquent, au moment où les protagonistes se tiennent le plus fort, qu'ils lâchent prise soudain et se séparent au milieu de l'hilarité des assistants. Aussi ces batailles ne sont-elles souvent pas prises au sérieux par les parents.

Moins versés dans l'art de l'intrigue, vivant dans une société plus simple, les Babembe sont plus directs à l'action, plus violents et leurs enfants les imitent : moins de paroles, de moqueries, de discussions subtiles, plus de coups.

Est-ce l'influence des Congolais ou bien les caractéristiques plus impératives de la vie urbaine, mais tous les habitants du C. E. C. sont d'accord pour dire que les enfants s'y battent plus et plus souvent que sur les collines. Il est fréquent que des bandes de garçons du Ruanda ou de l'Urundi se battent contre des bandes de gamins Congolais. D'autre part, alors que sur les collines du Ruanda-Urundi les parents voyaient ces batailles avec un sourire amusé, les parents congolais ont l'habitude de considérer tout cela avec moins d'humour : ils ne tardent pas à entrer dans la bataille, à y aider leurs enfants et à battre leurs ennemis, ce qui fait qu'une dispute d'enfants peut dégénérer facilement en une bataille d'adultes dont il sort des blessés.

Soins de toilette. — Propreté.

Au premier contact, l'indigène du Ruanda-Urundi apparaît fort sale (plus en Urundi qu'au Ruanda).

La propreté est cependant appréciée parmi les Batutsi ; quant aux Bahutu, le manque d'eau ou tout au moins sa rareté, le froid relatif, les font hésiter à se laver souvent.

Les sentiments de pudeur extrêmement développés des habitants du Ruanda-Urundi les empêchent de se dévêtir entièrement aux sources ou aux bords des cours d'eau, aussi, la plupart ne se lavent-ils régulièrement que les mains et le visage.

Seuls les Batutsi ayant de l'eau à domicile par les soins de leurs domestiques, se lavent de façon complète chez eux et sont souvent propres.

Les mères s'occupent de la toilette des petits enfants qu'elles portent sur elles. Toilette n'est cependant pas synonyme de propreté. Elles lavent leurs enfants à l'eau, le jeune enfant est réputé insensible au froid, en frottant de leurs mains le corps et les membres de l'enfant.

Les mères qui ont des grossesses répétées lavent rarement elles-mêmes des enfants au-dessus de quatre ans. Elles confient ce soin à d'autres enfants. De temps en temps la mère dit à ses enfants de 4 à 12 ans de se laver, mais rarement de façon impérative, sauf chez les Batutsi.

Les fillettes se soignent spontanément mieux que les garçons, par imitation des plus grandes.

Beaucoup de garçons chez les Bahutu ne se lavent pratiquement jamais. Même lors de leurs jeux sexuels (cf. *infra*: Jeux sexuels des Abashumba, gardiens de bétail), il ne naît pas chez eux le désir de plaire par une propreté corporelle spéciale.

On se lave les dents au moyen d'un calcaire pulvérisé (*imonyi*) ou bien d'herbes ad hoc (*ikoli*). Les mères n'exigent pas la propreté des dents des enfants, et chez les Batutsi il faut attendre 10 à 12 ans pour que les enfants commencent à se laver les dents. Chez les Bahutu, il en est de même pour les filles, mais les garçons attendent souvent jusqu'à 16 ou 18 ans pour s'y mettre.

Entre 1947 et 1952 j'ai pu constater un progrès étonnant dans la propreté des Bahutu du Ruanda de la région d'Astrida-Nyanza, mais peu de modifications en Urundi.

Dans les centres une évolution considérable s'est faite et les enfants, garçons et filles, sont souvent très propres.

A Usumbura où les écoles recrutent leurs élèves en milieu coutumier et en milieu extra-coutumier, on note une nette différence entre la propreté des enfants du

C. E. C. et celle des enfants de la périphérie d'Usumbura (paysans barundi).

Les Babembe que nous avons observés, vivant au bord du lac et pêcheurs pour la plupart, sont très propres et leurs enfants aussi.

RUANDA, *Nyanza, Muhutu aide-infirmier* : « Vers 8 à 10 ans les filles commencent à prendre soin de leur corps et de leurs vêtements, elles se lavent les dents ».

URUNDI, *Banga, Muhutu cultivateur* : « Les garçons ne s'occupent de leur toilette que vers 18-19 ans, afin de ne pas repousser les filles. Les filles de 11 à 12 ans se mettent à penser à leur toilette : elles se lavent les dents, se peignent, arrangent leurs perles ».

Banga, fille de 6 ans : « Je me lave parce que je veux faire comme les autres filles (10 à 11 ans) que vous voyez là-bas ».

Moso, femme mututsi : « Les filles pensent très tard à la propreté, ce n'est qu'à 11 ou 12 ans qu'elles pensent à leurs perles et à se beurrer avant de sortir de la hutte ou quand un étranger doit venir. On aime plus à se beurrer qu'à se laver ».

Moso, Muhutu : « Vers 13 ans, les filles commencent à se parer parce qu'il est temps d'attirer les jeunes gens. Elles doivent avoir beaucoup de perles, celle qui n'en a pas beaucoup est considérée comme une pauvre, on la méprise.

Le garçon commence à se tenir propre vers 18 à 20 ans parce qu'à ce moment il tient à se marier. La propreté consiste à se beurrer pour avoir le parfum du beurre et à porter beaucoup de bracelets sur les bras ».

BABEMBE, *fille de 8 ans* : se lave les dents, les pieds, le visage.

Garçon de 6 ans : Son père dit : « Notre enfant commence à se tenir propre parce qu'il me voit faire la même chose tous les jours dans le lac ».

EMPLOI DU TEMPS.

Journées d'enfants.

RUANDA, *Nyanza, fille de 5 ans* : A 7 h elle se lève. On l'envoie chercher du feu. Vers 8 h elle mange quelques haricots et deux bananes. Jusqu'à midi elle joue avec des amies sur les collines. Midi : mange des haricots et des patates douces. Ensuite retourne jouer avec ses camarades. Vers 4 h sa mère l'appelle, la lave, l'enfant refuse de se laisser laver et elle s'enfuit. A 6 h elle va chercher des tisons pour faire du feu auprès de la vache que son grand frère va traire. A 7 h mange des haricots et des patates douces. Vers 8 h elle s'endort.

RUANDA, *Astrida, fille de 9 ans* : « A 7 h, se lève, va puiser de l'eau, se lave à la source, rentre à la maison, balaie la maison et l'enclos, va porter les ordures au dehors, s'occupe d'un petit enfant, le nourrit, sa mère étant allée cultiver. A 9 h, lave une étoffe ; 9 h 1/2, prend l'enfant sur son dos et va le porter à sa mère au champ, cultive pendant le temps que sa mère donne le sein à l'enfant ; ensuite elle le reprend sur son dos et le ramène à la maison. Vers midi elle reporte l'enfant à sa mère et bourre la pipe de celle-ci. Rentre à la maison. Elle porte la houe et les haricots récoltés. 12 h 1/2, elle mange. Vers 1 h 1/2, va ramasser du bois. 2 h 1/2 va puiser de l'eau. Elle fait du feu. 3 h 1/2 sa mère lui donne une étoffe à laver. A 4 h 1/2 elle donne du lait à l'enfant et continue à veiller au feu. A la tombée de la nuit elle va de nouveau ramasser du bois. A 7 h 1/2 elle traite la vache. Vers 8 à 9 h elle mange avec les autres.

URUNDI, *Kitega, garçon 6 ans* : A 8 h il est envoyé par sa mère chercher du feu chez les voisins. 8 h 1/2 détache les chèvres et va les attacher dehors à un arbre, en compagnie de sa mère. 9 h, aide sa mère à porter de la nour-

riture au champ pour son père. Il enlève des mauvaises herbes dans le champ où sa mère cultive. Vers 10 h, descend puiser de l'eau dans la vallée, à la source, pour donner à boire à sa mère. Il prend quelques patates douces de la casserole, puis il va garder les chèvres, les faisant paître sur les collines tout en ramassant du bois de chauffage. Rentre à la maison vers 3 h 1/2 avec ses chèvres et son bois.

Banga, fille 2 ans : Reste à la maison pendant que ses parents sont aux champs, sauf s'ils travaillent dans un champ tout proche de la maison.

Moso, garçon de 2 ans 1/2 : Sa mère l'emmène aux champs, dit-elle, car elle n'a personne pour le tenir et l'amuser.

Moso, fille 1 ans 1/2 : La mère la laisse à sa grand-mère, lui donne une poupée indigène et une banane, puis s'en va discrètement.

BABEMBE, fille de 3 ans : Lave des habits avec sa mère. Tout à coup va prendre de la poussière et la jette sur sa grande sœur. Elle ôte à celle-ci un morceau de manioc et le mange ; prend de l'eau et se lave les mains et la figure. Saisit un petit bâton et en frappe sa mère. La mère le lui ôte et le jette au loin. L'enfant pleure. Elle aide sa mère à porter du bois de chauffage. Met un petit poisson dans le feu, le retourne pour qu'il soit bien grillé, le mange avec de la pâte fraîche qu'elle demande à sa mère.

URUNDI, Banga, fille de Mututsi, 7 ans : A 7 h, va puiser de l'eau, 8 h porte sa petite sœur au dos et accompagne sa mère aux champs. 8 h 1/2 mange 3 épis de maïs, 9 h. 1/2 en mange encore deux. Elle s'occupe de sa petite sœur ; 2 h 1/2, porte du bois et rentre à la maison. Mange quelque épis de maïs, 3 h 1/2 va garder les veaux, 5 h rentre les veaux et aide sa mère à ramasser les bouses des veaux ; mange quelques maïs et va dormir.

Activités des petits. — Apprentissage de petits travaux.

Une des premières choses qui m'ont frappé lorsque j'arrivai au Ruanda-Urundi, dans le milieu rural de Nyanza, ce fut de voir des petits garçons et des fillettes qui n'avaient pas tous cinq ans s'affairer sérieusement à de petits travaux utilitaires : ramasser du bois, des herbes sèches, porter des nourrissons (cf. plus haut) ou des charges de patates douces ou de manioc en accompagnant leur mère au marché, garder des chèvres attentivement, sans se laisser décourager par le froid ou la pluie ni distraire par les passants.

Il est impossible de concevoir de telles activités menées à bien avec constance par des enfants européens, tout au moins issus de milieux urbains. En effet, il ne s'agissait pas d'une occupation d'un jour qui pouvait avoir l'attrait de la nouveauté : je voyais des enfants que je connaissais ramasser tous les jours leur bois ou garder leurs chèvres quelque part sur mon passage.

Nous avons vu que le rythme accéléré des naissances dans la famille du Ruanda-Urundi empêche la mère de s'occuper beaucoup de son avant-dernier né dès que celui-ci approche de 2 ans. Aussi l'enfant doit-il, parfois aidé par des aînés, se débrouiller seul assez tôt. Il naît à la perception avec autour de lui un horizon utilitaire et agricole. Il apprend très tôt à associer le travail et le bien-être matériel constitué par la chaleur et la nourriture. S'il refuse d'aider ses parents ceux-ci le punissent, mais il n'y a guère de conflits car déjà dès le plus jeune âge il a pris l'habitude de rendre ces petits services.

Ces petits travaux sont devenus une de ses propres préoccupations, et on est surpris de constater que dans le domaine pratique l'enfant témoigne souvent d'une maturité de comportement curieuse. A Nyanza je voyais souvent des enfants de 6 ans venir demander des médi-

caments à l'hôpital et les absorber malgré leur goût déplaisant, sans se rebiffer.

A Usumbura par contre, les enfants vivant dans des conditions urbaines n'ont pas beaucoup de travaux à effectuer. Ils jouent plus qu'en milieu rural. On se rappellera que la fréquentation scolaire est moins forte au C. E. C. que sur les collines. Ici ils ne se présenteront pas d'eux-mêmes à l'hôpital s'ils sont malades, c'est leur mère qui les y conduit et ils ne se laissent pas facilement administrer les médicaments. Les familles sont moins nombreuses et les enfants sont entourés de soins par leur mère jusqu'à un âge plus avancé.

RUANDA, Nyanza, fillette de 2 ans, Muhutu : bat du sorgho avec ses grandes sœurs. Elle verse de l'eau à terre, trace des lignes avec un morceau de bois ; trouvant ensuite la pipe de sa mère, elle la lui présente.

Byanza, fillette de 4 ans, Muhutu : apporte des tisons ardents de chez le voisin, elle les tient sur une assiette en terre.

Kigali, garçons de 5 ans, enfant d'un forgeron : aide son père en mettant des objets au feu, présente des tisons.

Astrida, garçons, filles 7 à 8 ans, Batutsi, apprennent à traire les vaches sous la direction de leurs aînés ou d'autres gardiens de vaches plus âgés.

URUNDI, Banga, fille de 5 ans : accompagne les plus grandes puiser de l'eau dans saalebasse. Apporte de l'eau à sa mère au champ. Met l'eau qui reste à l'ombre. Détache les chèvres avec sa mère.

Barundi de la rive du Tanganika, fille de 6 ans : elle reste à la maison, fait du feu, donne à manger aux enfants plus petits.

Moso, fillette de 3 ans : ramasse des grains d'éleusine éparpillés dans l'enclos, les apporte à sa mère.

Moso : fille de 6 ans : puise de l'eau, garde la maison, va couper de l'herbe aux champs.

BABEMBE, *fille de 3 ans* : pile du manioc pendant quelques instants, puis porte une poupée sur son dos, elle se met des petits cailloux sous ses vêtements à la place des seins pour qu'on dise qu'elle est une femme.

On lui demande : « Qu'aimes-tu faire » ? — « Faire de la farine ».

Garçon de 7 ans : aide son père à fabriquer un filet de pêche, il présente les fils dont son père a besoin.

Garçon de 6 ans : porte les poissons à la maison et s'en revient au lac.

Fille de 8 ans : dispose le poisson à sécher au soleil, enlève les écailles de ceux qu'on va cuire. Elle fait de la pâte pour la famille. Sait laver la vaisselle.

Travaux réservés aux filles.

Travaux réservés aux garçons.

RUANDA, *Ruhengeri, sous-chef* : « Les filles seules aident à la cuisine et aux travaux du ménage, c'est pour cela qu'elles sont toujours plus grasses que les garçons ; en effet, elles mangent plus souvent, elles ne se fatiguent pas et ne sont pas, comme les garçons, toujours exposées au soleil et à la pluie.

Les travaux réservés aux garçons : bâtir les maisons, refaire le toit des maisons, tirer à l'arc, forger le fer.

Les travaux réservés aux filles : tisser des nattes, moudre le sorgho, le maïs ou les haricots, balayer, baratter le lait, couper les herbes nécessaires aux lits, arranger le lit. Ramasser du bois est plutôt le travail des filles, cependant les garçons le feront s'ils n'ont pas de sœurs ou si leurs sœurs sont occupées. Là où il n'y a pas de bois, on se sert de bouses de vaches. Ce sont les Abashumba qui les ramassent, surtout les garçons ». (Abashumba : enfants de 6 à 13 ans qui gardent le bétail sur les collines. Ce sont principalement des garçons, les filles étant souvent tenues à la maison).

URUNDI, *Kitega, Muhutu* : « Travaux réservés aux garçons : soigner les bananeraies.

Travaux qu'une fille ne fait jamais : forger, bâtir des maisons ou des greniers.

Travaux qu'un garçon ne fait jamais : nettoyer la maison, couper les herbes pour le lit. Ce n'est que si un garçon n'a pas de sœur qu'il aide sa mère ».

Banga, fille de 7 ans : « Je vais aller chercher du bois après avoir cultivé. » — « Que préfères-tu ? » — « Aller chercher du bois ». — « Pourquoi ? » — « Parce que je suis avec les autres et nous jouons ».

Moso, Muhutu : « Les filles, travaillant toujours à la maison sont plus grasses que les garçons : elles mangent à tout instant. Une mouche ne pourrait se poser sur leurs lèvres ».

Nous avons pu constater que les enfants bahutu du Ruanda et de l'Urundi ainsi que les Babembe se mettent dès l'âge le plus tendre aux petites besognes domestiques que la tradition assigne à leur sexe.

Ces travaux établissent les limites de leur horizon mental du moi.

Au contraire, une période assez prolongée d'oisiveté évite aux enfants batutsi, ainsi qu'aux enfants des villes, la polarisation de leur esprit sur des faits pratiques et leur permet une synthèse de formation plus lente mais d'horizon plus large.

La scolarité tend actuellement à uniformiser ces conditions.

DISTRACTIONS.

Chansons.

Les enfants chantent en gardant les vaches sur les collines. Actuellement les missions et les écoles ont introduit un assez grand nombre de chants d'inspiration religieuse. Les airs en ont souvent été repris par des

compositeurs locaux qui y ont adapté des paroles profanes. Beaucoup d'indigènes ne se rendent plus compte s'ils chantent un air européen ou kinyarwanda

Chanson de filles dans les champs ou sur les collines :

*Inyambo zaranyoye yewe Nyambo
Kira wuhire inyambo ye we Nyambo
— Inyambo n'umununi ye we Nyambo
Kira wuhire inyambo yewe Nyambo
Zanyoy'umuberanya yewe Nyambo
Kira wuhire inyambo
yewe Nyambo
Ziracurira nyacunda yewe Nyambo
Kira wuhire inyambo yewe Nyambo
Zirabyara ngaterura yewe Nyambo
Kira wuhire inyambo yewe Nyambo.*

Eh bien, Nyambo, les vaches ont-elles été abreuvées ?

Sois donc guéri pour les abreuver, Nyambo.

Eh bien, Nyambo, sais-tu que les meilleures vaches ne
[sont que huit ?

Sois guéri afin d'abreuver les vaches, Nyambo.

Eh bien, Nyambo, sais-tu abreuver les vaches de sel ?

Sois guéri pour les abreuver, Nyambo.

Eh bien, Nyambo, sais-tu que quand elles donnent du
[lait je baratte ?

Sois donc guéri pour les abreuver, Nyambo.

Et quand elles mettent bas, je m'occupe des veaux,
[le sais-tu ?

Sois guéri pour les abreuver, Nyambo.

*Chanson à la louange d'une fille, Langwida,
près d'être mariée.*

*Ye na Langwida amasunzu
ya Langwida ye na Langwida
ntasiba igisokozo ye na Langwida*

*Umugaragu nyasokoza ye na
Langwida ntasiba kugabana
ye na Langwida.*

*Paskaziya Mukazi ye na
Langwida n'umuraza wa Mazina
ye na Langwida*

*Amatage yarahe we ye
na Langwida amatera gahindawe
ye na Langwida*

*Amahuliro nayo we ye
na Langwida — hora mama
— wihorere ye na Langwida,*

Oui, Langwida, les houppes (coiffure des filles au Ruanda en formes de deux croissants de lune) de Langwida sont toujours propres
Oui, c'est vrai, Langwida les peigne toujours.

Oui, il est vrai que le serviteur qui peigne les houppes de Langwida reçoit toujours des vaches
Oui, vraiment, chez Langwida.

Pascaziya Mukazi, la femme de Mazina, auprès de Langwida se trouve, oui, avec Langwida.

La séparation existe avec Langwida et la séparation nous cause du chagrin. oui, c'est vrai, Langwida.

Il n'y a plus de rencontres avec Langwida,
Mais consolez-vous, Langwida,
Ne pleurez plus.

*Chanson en l'honneur d'une fille nommée
Bernadette Nyiracyondi.
(Ruanda).*

*Yewe Bernadeta Nyiracyondi,
ukwiye guteta no guter'imbabazi ye
ngwino se wowe Bernadeta ye.*

*Guhinga no guteka ibyo ntiyabishobora
gutera intabire ntabwo yabishobora
ngwino kandi nguter'imbabazi*

*Ruteramacumu uwo yagiye
ishyanga, yagiy'ishyanga kandi
inyuma y'ishyamba.*

He Bernadette Nyiracyondi
Il convient que tu sois gentille, car, te voyant, on est
[plein de sympathie pour toi.
viens, viens donc, Bernadette.
Elle ne sait ni cultiver ni faire cuire,
ni même planter,
mais viens, parce que tu es beaucoup aimée.
Ruteramacumu n'est plus ici
Il est dans un autre pays
derrière la forêt.

*Chanson d'enfants pour fêter leur père.
(Ruanda).*

*Dore umuhire utarutwa, dor'umukunzi dufite
Tumurate pe, tumukunde rwose, tumushime wi,
tumurate pe, tumukunde rwose, tumushime wi,
nibyo yegoye, nibyo nikoko.*

*Umubyeyi Imana yaduhaye
Mungu umwami wahanze byose
yamugiz'infura koko,*

*tumurate turanguruye,
tumubwire ubwazu dufite,
Tumuhimbaze uyu munsu
twese, abana bamukunda.*

*Dore uwera ukwiye gusingizwa.
Twumve neza nyakurama mu mitima
y'abagukunda, s'amagambo
dupfa kuvuga n'urukundo rwuy'imitima
byose turabivugira hagati ya rubanda rwose.*

Ce chant est composé sur un air européen d'origine religieuse.

Voici l'homme incomparable, voici celui qui nous aime,
nous l'exaltons, nous l'aimons ; nous le louons,
nous l'exaltons, nous l'aimons beaucoup, nous le louons,
c'est juste, c'est bien vrai.

Le père que Dieu nous a donné
Dieu, roi qui a fait toute chose,
il l'a fait noble, vraiment,
nous lui disons avec amour et le crions à haute voix,
nous le rendrons joyeux aujourd'hui
nous, ses enfants qui l'aimons.

Voici celui qui mérite d'être célébré
Écoute-nous, s'il te plaît, toi qui es toujours dans
[nos cœurs,
Ce ne sont pas simplement des mots que nous disons,
mais nous t'aimons dans notre cœur
et nous le proclamons devant tout le monde.

Chansons d'« abashumba », gardiens de vaches.

*Utarakagira urwirungu rw'umbavu ndende ;
Ubgo yatumye Bagirishya mu nkinga ya Ramba yara-
[hindukiye*

*ibgira Rwamuningi mu ngororero ya kiboko
Sebutimbiri bga nyambara umuhutu arantutse
nangye ndamutuka ngo aswere uwali nyina.*

*Hali niyahamagaye Ndanguza
mwene Rwamahina yamubajije
igit unga abatindi « kiranyobera ».*

*Haliya mu Gikiza na Mukunguri
hera ibiroko n'inyabutongo
bigatunga abatindi.*

Que vous ayez la (vache) grise à longues côtes ;
Quand il envoya Bagirisha dans les cols de montagne
[de Ramba
il est revenu et a dit à Rwamuningi qui se trouvait au
flanc de la colline de Kibiko : Sebutimbiri de Nyam-
bara, le Muhutu, m'a injurié
et je l'ai insulté à mon tour en lui disant de coucher
[avec celle qui était sa mère.

Il y en a une (vache) qui a appelé Ndanguza
fils de Rwamahina et lui a demandé
de quoi vivent les malheureux — « Je n'en sais rien ».
Là à Gikiza et à Mukunguri
il pousse des ibiroko et des inyabutongo (légumes
[sauvages)
et les malheureux en vivent.

Autre chanson d'abashumba : Inka ya Ruti.

*Ruti runaniye ingimbi
yaruguriwe ninzaduko
rwa Mirindi ya ruvuna imbavu
rukomera rw'imikonge y'imongi bayigiz'inyamibga
Ntiyijanwa mu mpatanwe za Ruronge
Umuhutu Ruhadara rwa Mabondo yagize ngo aravi-
[rengera ntiyamwumva*

*zimugarura zimuhotora, zimurarana rubunda
inkongoro z'icyamasaka zimwogosha inkomborera;
Yiyiyiraho Ruhatambuga rwa Muhama inkuba itari
irabangura ikaberwa [imihindaganyo*

Yarabacumye, irabacogoza

Bazakwibitsa Nyirigira

batezi ko Rugira yabyaye umuryango.

Barahamura barahunga

bakonka ibishishwa by'ibitoke i Buzingwe.

Ruti que les poinçons ne peuvent percer

achetée à l'étranger

elle a une démarche déhanchée,

durable comme Mikonge, surnommée la meilleure.

Ne craignant pas de passer par le défilé étroit de

[Ruronge,

Elle a refusé d'obéir à un Muhutu nommé Rudahara,

qui voulait la défendre.

[fils de Mabondo

Les vaches ont entouré celui-ci en le serrant

et il a passé la nuit sans rien manger, avec les vaches,

les aigles de Cyamasaka lui ont rasé les cheveux.

C'est à ce même endroit que Ruti fut surnommée

[Ruhatambuga de Muhama

la foudre sans tonnerre.

Se tenir haut lui convient.

Elle a poussé les ennemis et les a découragés

puis ils sont allés porter plainte chez Nyirigira

sans savoir que Rugira a engendré une nombreuse

Alors ils se sont enfuis sans attendre,

[famille.

ils ont gratté avec les dents les écorces des bananes

[mûres à Buzingwe.

Ces chansons à la louange des vaches sont chantées par les enfants sur les collines dès 5 à 6 ans. Le sujet a été largement traité par Monsieur l'Abbé ALEXIS KAGAME dans sa publication sur la poésie pastorale au Ruanda [12].

Danses.

Il y a deux genres de danses : les danses des Batutsi ayant un caractère symbolique, surtout guerrier (*guhamiriza*) qui autrefois étaient exécutées par les pages à la cour du roi et des chefs, et d'autre part, les danses populaires accompagnées de chansons (*kubyina*) propres aux réjouissances.

Ce sont les adultes qui dansent, mais à chaque occasion, j'ai vu les enfants y assister avec le plus grand plaisir et souvent ils s'essayaient à imiter les adultes.

Le plus souvent, on danse la nuit. Les parents tenant à ce que les enfants dorment, ils les mettent au lit. Vers 12 ans ils commenceront à être admis aux danses nocturnes.

Quand danse-t-on ?

RUANDA, *Nyanza, Mututsi vendeur* : « En saison sèche, on danse deux ou trois fois par semaine, chaque fois qu'on a bu de la bière. On danse surtout lorsqu'il y a un mariage ».

Nyanza, femme mututsi : « On danse à l'occasion des mariages, du kubandwa, à l'occasion du ruhobero (quand on coupe les amasunzu, crêtes de cheveux des filles qu'on coupe après le mariage), ce sont alors les filles qui dansent, à l'endroit où l'on fait les nattes.

Les filles dansent aussi là où elles vont couper les herbes après avoir « gukuna » (verbe signifiant s'allonger les petites lèvres. Cf. chapitre « Le sexe »).

URUNDI : mêmes réponses.

BABEMBE : « On danse tous les dimanches, les jours de fête, ou lorsque une femme a mis au monde des jumeaux. Également lorsque quelqu'un qui s'est longtemps absenté revient chez lui ; lors des mariages, le jour où l'on s'installe dans une nouvelle maison, à la fin d'un deuil ; les pêcheurs dansent après le transport d'une barque nouvellement construite ».

Nage.

Presqu'aucun enfant du Ruanda-Urundi ne sait nager.

Même parmi les riverains des lacs (Bulera, Kivu), la natation n'attire guère les Banyarwanda et Barundi.

Chez les Babembe on voit les enfants commencer à nager entre 6 et 7 ans (les garçons).

Jeux.

Dans l'intérieur du pays, à l'écart des postes européens et des missions, on voit très peu jouer les enfants. J'ai déjà insisté au chapitre « Travaux » sur la façon dont les enfants paraissent se consacrer sérieusement à divers petits travaux ménagers.

Il existe cependant des jeux. On pourrait les classer comme suit :

1^o Jeux d'imagination : jeux de poupées : les petites filles en dessous de 8 ans aiment à porter sur leur dos des poupées faites d'un bouton de fleur de bananier taillé et garni d'un petit collier de perles ou d'une ficelle. Elles s'amuse aussi à moudre de la poussière qu'elles dénomment farine. Autres jeux dans la poussière : maisons figurées en plan. Jeux de voleurs de vaches, surtout joués par les garçons : un garçon est supposé avoir volé une vache et on le poursuit jusqu'à ce qu'on l'attrape ;

2^o Jeux de compétition : osselets, cf. jeu européen où la balle est remplacée par un caillou ou un fruit sec. *Igisoro* : damier à 32 cases creuses, 4 rangées de 8 cases, ces cases sont le plus souvent creusées dans la terre. Par des calculs appropriés les joueurs doivent arriver à prendre tous les cailloux (vaches) de l'adversaire. Ce jeu qui a des lois quelque peu compliquées et nécessite une certaine capacité de prévoir les conséquences de son propre jeu et de celui du partenaire, est joué seulement par des enfants de plus de huit ans (surtout des garçons).

Divers jeux de plein air dont nous donnerons le détail ci-après ;

3^o Chasse : Seuls les garçons vont tendre des pièges et s'amuser à prendre des perdrix ou d'autres oiseaux ;

4^o Jeux sexuels : cf. *infra*, chapitre sur le sexe.

Autour des missions et des agglomérations européennes les habitudes de jeu des enfants se modifient. Un certain nombre de parents sont des salariés libérés de la vie agricole, et les enfants ne sont pas sollicités de rendre des services aussi nombreux. Ils jouent plus. La balle a fait partout son apparition et on voit les petits garçons indigènes « dribbler » comme les jeunes Européens. La marelle occupe les filles, lesquelles jouent assez peu à la balle.

A Usumbura, enfin, surtout chez les Babembe et les Musulmans, à l'exemple de l'artisanat indigène on voit naître les jouets fabriqués par les enfants : petites autos en planches, roues en couvercles de boîtes à conserves, poussettes à volants, etc. (cf. photo).

Les poupées et les osselets ainsi que les autres jeux gardent toute leur faveur.

RUANDA : Vers 6 ans, les enfants commencent à jouer aux osselets.

Vers 9 ans, ils commencent à jouer à l'igisoro.

Nyanza : *Le Roi du Ruanda* me raconta comme suit ses premiers essais à l'igisoro : « La première fois que je jouai, je perdis naturellement car mon partenaire était un joueur exercé. A la fin du jeu je me fâchai. Alors mon père me dit calmement : « Recommence ». Et je recommençai. Je perdis encore, et mon père me fit recommencer autant de fois qu'il fut nécessaire pour m'apprendre à savoir perdre avec bonne grâce ».

Perdre avec le sourire est une marque de bonne éducation que les parents exigent de leurs enfants, chez les Batutsi. Cependant, comme les joueurs trichent sou-

vent, si l'un d'eux perd régulièrement, il en arrivera à suspecter son adversaire d'avoir triché plus que lui-même, et la querelle naîtra.

JEUX OBSERVÉS AU RUANDA ET EN URUNDI.

Enfants de 7 à 10 ans occupés à « *gukubita igihuba* », c'est-à-dire frapper l'eau avec un bâton, de la main libre on s'efforce de frapper transversalement les gerbes d'eau et d'envoyer des gouttes le plus loin possible.

Enfants de 7 à 12 ans jouant à « *gutuka inkoni* », c.-à-d. « insulter des bâtons ». Ils rangent une série de bâtons d'une vingtaine de cm sur le sol. Un enfant, celui qui devra deviner, s'éloigne du groupe. Les autres décident d'insulter l'un des bâtons et ils crachent dessus. Peu après l'enfant qui doit deviner revient et tâche de dire quel est le bâton qui a été insulté. Chaque fois qu'il se trompe on enlève un bâton, jusqu'à ce qu'il désigne le bon. Il est méritoire de bien deviner lorsqu'il y a encore un grand nombre de bâtons. Le jeu réside plus dans l'invention d'injures extraordinaires que dans la devinette proprement dite.

Enfants de 7 à 10 ans : « *umuhumetso* » : des enfants entourent des pierres de fibres de bananiers et les jettent, s'en servant comme d'une fronde.

Enfants de 8 à 10 ans : se sont mis en ligne, les pieds joints, et disent ensemble : « *Sebutambiri wa nyambara umuhutu arantutse nanje ndamutuka, ngo aswere uwali nyina* » (Sebutimbiri de Nyambara, ton domestique m'a insulté, je l'insulte, moi aussi : qu'il couche avec celle qui est sa mère !) puis ils sautent ensemble sur une autre ligne sans disjoindre leurs jambes.

Enfants de 6 à 8 ans : « *kwishana amaso* » (se tuer des yeux). Ils se regardent les yeux dans les yeux, celui qui cligne le premier a perdu.

Enfants de 7 à 11 ans : jeu des pierres. Ils ont chacun

jeté une pierre au loin et tâchent de toucher la pierre de l'adversaire en jetant d'autres pierres.

Enfants de 5 à 8 ans : s'amuse à enterrer un membre d'un de leurs camarades et à tasser la terre de façon à ce que l'enterré ne puisse plus se dégager.

Enfants de 6 à 10 ans : jouent à la balançoire sur une corde attachée à deux arbres.

— « *Gukoranga* » : une bande d'enfants commencent à chanter en groupe puis, tout en chantant, appuyent du doigt sur la gorge, d'où modifications du son. Ils y mettent un certain rythme, ce qui produit des modulations genre « yodl ». Cela ne tarde pas à dégénérer en bouffonneries puis parfois en insultes et en batailles.

— « *Guheka mapyisi* » : courir en ayant un cavalier sur les épaules.

— Jouer au traîneau en dévalant les pentes herbeuses glissantes, assis sur des feuilles de bananiers.

Fille de 4 ans : porte une poupée sur son dos, faite d'une fleur de bananier. Elle a mis des bracelets et des amulettes : « C'est mon enfant, je l'ai eu avec mon père parce que je suis sa femme ».

Fille de 3 ans : moud de la poussière et porte une poupée sur son dos.

Fille de 2 ans 1/2 : joue avec un petit coussinet en herbe qui sert à porter des charges sur la tête. Tout à coup elle souffle dans les yeux de sa sœur avec un chalumeau. Elle cache un franc dans la poussière et dit à sa grande sœur : « Cherche le franc ».

Je n'ai pas vu d'enfants manier de petits arcs de leur fabrication, mais on m'a affirmé que cela existe.

RUANDA, *Nyanza, Mututsi*, juge assesseur : « Une fois dans mon enfance je me rappelle que la bande d'enfants avec laquelle je jouais, a joué au « *Kubandwa* », mais ce n'est pas fréquent ». (*Kubandwa* : cérémonies du culte bantou).

Parfois dans les jeux d'enfants les cérémonies de l'Église catholique sont imitées.

Ecole swahili d'Usumbura :

Garçons de 6 ans : bâtit des maisons en poussière. C'est un petit mur rond de 60 cm de diamètre environ. Dessine une échelle à l'entrée pour figurer un escalier. Des enfants de 6 à 7 ans, accroupis près de lui tracent des cases semblables et monologuent ensemble.

Fille de 8 ans : se fâche parce qu'elle a perdu à la marelle et ne veut plus recommencer. Moqueries des autres. Pas d'intervention du moniteur.

Pour reprendre les termes de la classification des jeux de J. CHÂTEAU (Jean CHÂTEAU, *Le Jeu de l'Enfant*, p. 386) [3], les jeux que l'on peut observer sur les collines sont généralement des jeux non réglés : jeux d'affirmation intérieure de soi, soit des jeux réglés du genre de ceux que CHÂTEAU définit sous la rubrique : jeux du groupe segmentaire, surtout des jeux de prouesse et de compétition non coopératifs.

Les jeux de coopération ne se voient guère que chez des enfants fréquentant des écoles ou vivant dans des centres.

Sociabilité.

Il existe une différence très nette entre la sociabilité du Munyarwanda et celle du Murundi : le Munyarwanda, tant Mututsi que Muhutu, est un être sociable par excellence, il prend plaisir à la société, il est gai et plaisante volontiers. Le Murundi est plus taciturne, mais n'est pas pour autant amateur de solitude.

Ainsi la sociabilité naît spontanément chez les enfants et n'a pas besoin d'être stimulée ou encouragée par les parents, qui voient d'un bon œil leurs enfants fréquenter

des camarades pour autant que ce soit des enfants de leurs connaissances.

Le facteur le plus important qui peut pousser les parents à empêcher certaines fréquentations est la crainte de la sorcellerie : Il ne faut pas que leur enfant aille manger dans des enclos de familles ennemies car on pourrait l'y empoisonner, l'ensorceler. On verra dans les réponses des indigènes que c'est surtout en Urundi que cette méfiance se manifeste. Si on demande à des parents « Tenez-vous à savoir avec quels camarades votre enfant joue ? », ils répondront affirmativement. Néanmoins, ils laisseront leurs enfants jouer librement sur les collines.

Les parents bahutu verraient d'un bon œil que leur fils aille jouer chez des Batutsi, s'il a assez d'audace pour cela, ce qui est rare. L'enfant de Batutsi ne se rend guère chez des Bahutus, sa mère l'en empêcherait.

Les différences de religion n'ont pas d'importance : chrétiens et non chrétiens jouent volontiers ensemble, ainsi que catholiques et protestants. Une certaine méfiance existe à l'égard des Swahilis, non pour une raison religieuse, mais à cause de leur réputation d'empoisonneurs.

A Usumbura, les enfants de Banyarwanda et de Barundi jouent avec les petits Congolais, et les barrières, pour autant qu'elles existent au Ruanda-Urundi, ont tendance à s'effacer par le mélange des races réalisé à l'école. Les Banyarwanda les plus évolués, cependant, formés à l'école d'Astrida ou aux séminaires, ne voient pas avec plaisir leurs enfants fréquenter de jeunes Congolais : ils considèrent les Congolais comme des sauvages.

Les parents réservent un accueil aimable aux amis de leurs enfants chez eux, toutefois ces amis restent dans l'enclos, ou gikari, et ne pénètrent guère dans la hutte même.

RUANDA, *Nyanza, Muhutu cultivateur* : « Les parents n'empêchent pas les enfants d'amener des amis dans la hutte ou le Rugo. On leur donne de quoi manger ensemble ».

Nyanza, femme mututsi : idem.

Nyanza, sous-chef, Mututsi : « C'est évident, celui qui doit devenir un homme doit fatalement se rapprocher des autres. Celui qui n'aime pas les autres, nous tâchons de l'y pousser. Quand les amis de nos enfants viennent chez nous, nous les traitons très bien ».

Nyanza, Mututsi cultivateur : « Non, les parents voient simplement leurs enfants jouer avec des enfants de Bahutu ou du Batutsi, mais on n'impose pas de compagnons. Ils jouent avec n'importe qui ».

Nyanza, Muhutu cultivateur : « Oui, nous exigeons que nos enfants jouent avec certains enfants et s'ils persistent à jouer avec d'autres, nous les menaçons d'abord, nous les punissons ensuite ».

RUANDA, *Nyanza, Mututsi cultivateur* : « Les enfants jouent avec n'importe qui, sauf avec les enfants des ennemis, et ils ne peuvent non plus jouer avec les enfants des pauvres (*abatindi*) ».

Nyanza, Mututsi, clerc : « Les enfants de l'*imfura* (noblesse) aiment à jouer avec des enfants semblables à eux-mêmes tandis que les Bahutu jouent avec d'autres Bahutu. Même à l'école on aime à se regrouper ainsi ».

Kigali, femme mututsi : « Les enfants jouent avec tout autre enfant qui se présente. Cependant nous ne voudrions pas que nos enfants jouent avec des méchants ».

Kigali, Mututsi qui garde ses vaches : « Nous exigeons de savoir avec quels camarades nos enfants jouent car nous ne voudrions pas qu'ils fréquentent n'importe qui ; en effet certains enfants sont voleurs, d'autres veulent toujours se battre ».

Ruhengeri, Muhutu marchand : « Oui, c'est vrai, nous ne voulons pas que nos enfants jouent avec n'importe qui, car on dit « *Ihene mbi ntawe uyizilikaho iye* » c.-à-d. « n'approchez pas votre chèvre de celle qui est mauvaise ». L'enfant doit obéir, même s'il préfère un mauvais camarade. S'il refuse de l'abandonner nous devons le punir. Il faut y prendre garde quand l'enfant est encore petit, car on dit « *inkoni igororwa ikili ntoto* » c.-à-d. « c'est quand il est encore petit qu'on peut redresser l'arbre ».

URUNDI, *Banga* : « Nos enfants doivent jouer avec ceux que nous leur recommandons, que nous connaissons, car il y a des empoisonneurs : voilà la raison pour laquelle nous ne pouvons les laisser jouer avec tout le monde ».

Banga, Muhutu : « Nous recevons volontiers les amis de nos enfants dans l'enclos ».

Banga (nombreuses réponses identiques) : « Nous ne permettons pas à nos enfants de jouer avec ceux qui ne sont pas nos amis et non plus avec les pauvres ».

Kitega femme mututsi : « Nous ne pouvons souffrir que nos enfants s'approchent d'enfants de mauvaise conduite ».

Moso, Muhutu : « Ici il y a partout des empoisonneurs et il est très dangereux de laisser nos enfants jouer avec des enfants que nous ne connaissons pas ».

BABEMBE : « Nous ne voulons pas que nos enfants jouent avec des enfants de mauvaise conduite ou des enfants trop pauvres ». (Nombreuses réponses identiques).

« Nous réservons un accueil favorable aux enfants qui viennent chez nous ».

« Nous craignons beaucoup les empoisonneurs au cas où les enfants vont dans le ruge des autres ».

BABEMBE : « Oui, nous devons savoir avec qui notre enfant joue ».

« Oui, nous aimons les amis de nos enfants. Nous leur offrons à manger quand nous en avons. Nous aimons à manger en plein air afin que quiconque se présente puisse manger avec nous ».

Nous discernons donc chez tous les parents un net encouragement aux fréquentations entre enfants : les Bahutu y voient un phénomène naturel, les Batutsi quelque chose d'utile, voire nécessaire.

A part la crainte des mauvais sorts, on ne trouve pas de trace de sentiment de surprotection qui pousserait les parents à empêcher les enfants de sortir de la famille.

LE MOI.

Projets d'avenir.

On retrouve chez les petits enfants les projets de mariage avec leur mère, pour les garçons, avec leur père, pour les filles. Cela se remarque surtout au Ruanda probablement à cause de l'aisance d'expression qui y règne : ces sentiments s'extériorisent tout naturellement chez les enfants. En Urundi, bien que les mêmes idées doivent germer, je n'ai pu relever de traces de leur expression verbale. Chez les Babembe, ces projets sont parfois exprimés.

Pour les projets « professionnels », je me référerai aux remarques que j'ai faites au moment où j'ai précisé l'attitude de l'enfant devant les petits travaux et les nécessités pratiques de la vie.

Les projets professionnels de l'enfant au Ruanda-Urundi sont plus sobres, plus rares, plus fixes que ceux de l'enfant européen. Ce dernier qui ne se trouve pas face à face avec la vie pratique, rêve de devenir amiral, explorateur, etc., c.-à-d., qu'il est fasciné par des situations qui frappent son imagination romanesque ; il ne se rend pas compte si ces professions sont ou non à sa portée.

L'enfant du Ruanda-Urundi imagine moins, n'étant pas abreuvé de rêves lointains avant que son jugement sur les choses pratiques immédiates ne commence à se former.

On remarquera qu'un grand nombre d'enfants émettent le vœu de devenir chauffeurs : il ne faut pas voir là une vue romanesque d'amour des voyages, lesquels effraient plus l'habitant du Ruanda-Urundi qu'ils ne l'attirent, mais une idée née de l'admiration des chauffeurs de camions qui sont ici de grands messieurs menant grand train grâce aux multiples trafics auxquels ils se livrent.

RUANDA, *Kabgayi, garçon 8 ans, Muhutu* : « Quand j'aurai fini l'école (primaire), j'apprendrai la menuiserie ».

Kabgayi, garçon 9 ans, Mututsi : « Je voudrais être chauffeur ».

Kabgayi, garçon de 10 ans, Muhutu : « Quand je serai grand, je bâtirai une maison à l'européenne, j'irai demander une vache chez le roi et j'attendrai qu'elle ait beaucoup de veaux ».

Kabgayi, garçon 12 ans, Muhutu : « Quand je serai grand, j'épouserai une belle femme et je ferai du commerce pour gagner beaucoup d'argent ».

Nyanza, fille de 9 ans : « Quand je serai grande, je ne me marierai pas, je deviendrai religieuse ». (Réponse très fréquente parmi les filettes élèves des écoles des missions, le projet de vocation ecclésiastique chez les petits garçons semble sensiblement moins fréquent).

URUNDI, *Banga, garçon 7 ans* : « Je cultiverai du manioc et des bananes ».

Banga, fille 7 ans : « Je cultiverai des haricots et d'autres plantes ».

Banga, garçon 8 ans : « Je ferai de la culture et je ferai la cour aux chefs ».

Kitega, fille 8 ans : « Je cultiverai pour mon père et ma mère ». — « Alors pourrons-nous nous marier ? » — « Non, toi tu partiras, je prendrai un mari ».

Kitega, garçon 6 ans : « Quand je serai grand, je me marierai et je ferai de la culture ».

Kitega, garçon 7 ans : « Je cultiverai, car je suis un Muhutu ».

Moso, garçon 7 ans : « Si Dieu me donne la vie, j'irai demander du travail aux Européens ».

Moso, fille 10 ans : « Je ferai de la culture et je resterai ici ».

Les adultes regrettent-ils leur enfance ? Souvenirs d'enfance.

On n'entend guère de remarques d'adultes telles que « Ah ! c'est l'âge heureux ! » en parlant des enfants. Dans les conversations on ne perçoit pas ce regret de l'enfance, ces allusions fréquentes aux souvenirs du premier âge comme à un port d'attache dont on a la permanente nostalgie.

Les Banyarwanda et les Barundi ne paraissent pas s'insurger contre le cours de la vie. Cela cadre avec la place respectable qu'ils font aux vieillards, et avec cette attitude assez calme devant la mort, que nous verrons au chapitre « Religion ». Et ce n'est pas surprenant dans une société basée sur le cycle de vie et de génération.

Dans une société où la pensée est orientée vers la procréation, où les regards sont tournés vers l'avant, vers l'évolution naturelle de la vie, on peut jouir de moments joyeux, mais on n'a que rarement cette sollicitude pour l'individuel qui permet de s'attacher au présent et son souvenir mélancolique, le passé, dans le développement d'un culte du *carpe diem*.

Ramenés rarement à la mémoire par des retours sur soi-même, les souvenirs d'enfance ne paraissent pas

recevoir chez les Banyarwanda et les Barundi les couches de couleurs brillantes dans lesquelles les Européens les protègent et les entretiennent amoureusement. Aussi ces souvenirs sont-ils souvent flous et assez ternes.

On pourrait voir une manifestation précoce de cette attitude dans l'absence du « *thumb sucking* ». Les seuls cas que j'ai observés furent celui de deux enfants, de père et de mère mulâtres, qui suçaient frénétiquement leur pouce, et d'autre part celui d'un enfant murundi de 4 mois, au sein, dont la mère présentait des mamelons ombiliqués.

RUANDA, *Nyanza, jeune homme 22 ans, Mututsi*, employé de commerce : — « Vous estimez-vous plus heureux alors ou maintenant ? » — « Autrefois j'étais mieux car je pensais bien que toutes mes pensées seraient réalisées et j'avais le cœur tranquille. Tandis que maintenant, j'ai beaucoup d'ennuis et je sais que tout ce que j'avais espéré n'arrivera pas ».

Kigali, Muhutu, 23 ans : « A l'âge de 10 ans, suivant nos vaches sur les collines avec ma petite sœur, nous étions arrivés à une mare où les vaches s'abreuvent. J'y mis le pied puis l'ôtai. Ma sœur, m'ayant vu, fit la même chose. Elle glissa et tomba dans l'eau. J'ai eu grand peur. J'ai crié au secours. Des gens qui étaient là tout près l'ont sauvée. Après l'avoir mise à terre, ils firent sortir l'eau de son ventre. Ensuite je fus battu lorsque nous rentrâmes à la maison ».

Le même : souvenir triste : « Lorsque j'avais 8 ans je gardais des vaches avec ma petite sœur qui avait 5 ans et un autre petit enfant. A un certain moment nous aperçûmes une hyène grise devant les veaux que nous gardions. Nous avons couru et nous avons laissé là le petit enfant. Nous étions près de notre enclos. Nous avons crié et des gens sont venus chasser l'hyène. Nous avons eu très peur pour ce petit enfant qui pouvait être

mangé. Quand j'y pense, je suis encore troublé maintenant ».

URUNDI, *Muramvya, Mututsi, infirmier* : « Mon père avait invité des amis chez nous. Ils avaient festoyé puis mon oncle maternel est arrivé brusquement. Il avait des troubles mentaux. Il a pris mon frère qui était tout petit et il a dit : « Je vais le tuer ». Alors nous nous sommes débattus. Mon père et ses amis ont pu le maîtriser et le traîner dehors. Cet oncle étant maîtrisé, disait : « Une fois libre, je vais tous vous tuer ». Je pouvais avoir à peine 5 ans et j'ai longtemps gardé un souvenir effrayant de cette aventure ».

BABEMBE, *tailleur, 19 ans, célibataire* : « Lorsque j'avais 7 à 8, ans j'aimais beaucoup à chasser des oiseaux et à pêcher. Je n'aimais pas la nourriture faite à la maison mais je mangeais des oiseaux ou des poissons sur les collines. Mon frère qui était avec moi m'a frappé et j'ai voulu le tuer avec mon couteau. Depuis ce jour mon père a toujours voulu que j'aille partout avec lui ».

Mubembe, 23 ans, marié : « A l'âge de 10 ans j'avais des rapports sexuels avec une fille qui habitait près de chez nous. Nous allions au loin à l'insu de nos parents. Un jour nous fûmes surpris par la mère de cette fille. La fille a été frappée tandis que moi j'ai été grondé par mon père. Nous avons continué, mais je n'ai pas pu épouser la fille par la suite, faute d'argent ».

Mubembe, 18 ans : « — Quels sont vos plus tristes souvenirs ? » — « Je craignais beaucoup la mort et, même maintenant, je me rappelle combien j'avais peur de mon père qui me frappait.

« Je me rappelle aussi qu'une nuit j'ai rêvé que j'étais brûlé dans la maison et mes parents se sont précipités pour voir ce qui me faisait crier aussi fort ».

Mubembe, 19 ans : « Lorsque j'avais 9 ans, je pensais qu'un jour je mourrais. Je me figurais être déjà mort et

j'entendais encore les gens parler autour de moi. Je pouvais encore comprendre ce qu'ils disaient mais ne pouvait pas leur répondre parce que j'étais mort ».

Le même : — « Étiez-vous plus heureux alors ? »

— « Je me trouvais très bien autrefois parce que je n'avais pas trop d'ennemis, comme maintenant. Je ne pensais pas à ce que j'allais manger, tout cela me venait de mes parents. Je mangeais très bien à n'importe quelle heure. Actuellement, c'est moi qui dois me débrouiller pour tout ».

Autre Mubembe : « Je me trouve mieux maintenant en comparaison du temps passé, car maintenant j'ai plus d'intelligence que quand je n'avais pas encore été à l'école ».

Rêves d'enfance.

J'ai questionné un certain nombre de personnes d'âges différents afin de savoir si elles se souviennent d'un rêve d'enfance qui les avait particulièrement impressionnées. Le thème bien connu du poursuivant et du refuge dans un arbre s'y retrouve souvent.

RUANDA, *jeune homme, 22 ans, Muhutu*, planton : « A 8 ans j'ai rêvé que je me battais avec un homme, celui-ci était le plus fort. J'essayais de lui échapper. Quand je voulais crier, ma voix s'étouffait, j'ai cru que j'allais éclater de peur, à ce moment je me suis réveillé.

« Une autre fois, dans un rêve, je fus poursuivi par un animal et je voulus grimper dans un arbre, mais je n'y suis pas parvenu et je suis retombé à terre. L'animal était prêt à me dévorer quand je me suis réveillé ».

USUMBURA : *garçon 16 ans*, employé chez un commerçant arabe : « Lorsque j'étais petit, je faisais toujours des rêves tels que : je me trouvais sur une montagne très élevée d'où je tombais dans un lieu très profond ».

Murihano, homme de 30 ans, vendeur chez un commerçant hindou : « Étant petit, je rêvais que je gardais des veaux, puis, un vieillard m'a donné un fort coup de bâton à la poitrine, parce que les veaux avaient brouté son champ de sorgho. Quand je me réveillai le matin, j'éprouvais une douleur à la poitrine ».

Munyakazi, garçon de 10 ans, Murundi : « J'ai rêvé que j'étais en train de jouer avec un autre enfant du même âge que moi lorsqu'un serpent cracheur survint. Saisi de frayeur, je ne pus me retourner pour m'enfuir. J'ai crié de toutes mes forces. Un homme que je ne connaissais pas vint me secourir, armé d'une pierre. Cet homme n'osa pas la jeter sur ce gros serpent. Il est parti en courant très vite ».

Nyirandagwiye, femme, de 35 ans, Munyarwanda, épouse d'un infirmier : « J'étais restée seule à la maison, lorsqu'un sorcier qui portait une gourde avec des agrafes me trouva chez moi. Il m'a demandé du lait à boire. Je lui ai répondu que je ne connaissais pas l'endroit où on l'avait laissé. Alors il tira son épée de la gaine afin de me tuer. Ne pouvant ni pleurer ni crier, je restai sans bouger, comme un bois. Alors mon père entra et le sorcier disparut ».

Serufirira, garçon de 13 ans, boy d'un infirmier : « Je suis tombé dans une rivière, puis j'ai nagé jusqu'au bord, j'ai saisi des herbes qui se sont arrachées, puis je suis retombé dans l'eau. La rivière m'a emporté jusqu'en des lieux que je ne connaissais pas ».

Muvara, garçon de 15 ans, boy d'un commis : « Je devais être âgé de 9 ans lorsque je rêvai que je me rendais à l'école, je rencontrai deux hommes armés de serpettes. Ils me demandèrent : « Où vas-tu ? » Avant même de répondre, je me précipitai sur la route en pente, saisi de frayeur. Ils se jetèrent sur moi et me donnèrent un coup de serpette dans la nuque ».

Yusuf, homme de 30 ans, Swahili d'origine munya-

rwanda, menuisier : « A l'âge de 4 ou 5 ans, j'ai fait un rêve : J'étais devenu un sorcier comme mon grand-père. J'étais très content. Le matin j'ai expliqué à mes parents que j'allais devenir leur sorcier, comme mon grand-père ».

Mama Hadidja, femme du précédent, 35 ans, Munyarwanda : « Étant petite, je rêvais souvent que je voyais beaucoup de maisons construites l'une contre l'autre ».

Mohamed, 8 ans, leur enfant : « J'ai rêvé un jour que j'étais sur un camion, tout à coup, j'en suis tombé et on m'a transporté à l'hôpital ».

USUMBURA : Kanjijina, femme munyarwanda, 25 ans, mariée à un Congolais : « Je faisais toujours le rêve que je me trouvais dans une forêt où j'allais ramasser du bois avec les autres filles. En rentrant à la maison, nous portions le bois sur le dos, ce qui n'est pas habituel chez nous, car on le porte en général sur la tête ».

Hadidja, fille 12 ans, Swahili : « Ma grand-mère Bibi vient du Ruanda. Elle me donne un coq et un autre à mon frère. Elle donne une chèvre à ma mère, une autre à la femme de mon père (*mamandogo* = ma petite mère) puis une autre à mon père ».

Saïd, enfant de 8 ans, de parents originaires du Ruanda : « J'ai accompagné ma mère au champ afin d'y chercher des épinards. Nous avons trouvé un lion dans ce champ. Puis, nous nous sommes sauvés, vite, pendant que le lion nous poursuivait. Finalement nous avons volé et nous sommes arrivés à la maison ».

Munyakazi, Benjamin, 35 ans, infirmier : « A l'âge de 6 ou 7 ans j'allais chercher de l'argile blanche qu'on met sur le pis des vaches laitières lorsque je m'aperçus que le trou d'où je voulais prendre l'argile était plein d'os ».

Le même : « Un jour, j'ai rêvé que j'étais en train de jouer avec d'autres enfants à fabriquer des vaches en argile. Un enfant a cassé ma vache. Je me suis fâché. Le lendemain matin, on m'a dit que pendant la nuit je

m'étais éveillé et que j'avais frappé les autres enfants qui dormaient avec moi ».

Joseph, garçon de 9 ans, Munyarwanda : « Il y a peu de temps, j'ai rêvé que je voyais un avion qui tombait dans le lac Tanganika. Beaucoup d'Européens sont tombés dans l'eau. Ils ont nagé, puis les vagues les ont enveloppés et finalement ces Européens disparurent dans l'eau ».

Issa, garçon de 15 ans : « Lorsque j'étais petit, je mouillais mon lit, et le matin je trouvais mes draps mouillés et ces nuits-là j'avais toujours rêvé que je me rendais à un urinoir ».

Agnès, fillette de 6 ans : « Je me promène sur la route, je vois Kinjakinja dans son auto, avec une petite tête d'enfant. J'ai crié fort, puis Kinjakinja a disparu ». (Les indigènes du Ruanda-Urundi pensent que la nuit certains Européens, qui sont surnommés Kinjakinja — égorgueur — circulent en voiture à la recherche d'un homme isolé pour l'assommer puis l'égorger et le manger).

Suzanne, femme de 30 ans : « Lorsque j'étais petite, les animaux venaient me mordre pendant que je dormais. J'essayais de crier, mais je ne le pouvais. J'étais toute opprimée et mon corps devenait tout faible ».

USUMBURA, Étienne, 30 ans, menuisier : « A l'âge de 10 ans je faisais des rêves tels que : j'étais monté au ciel, j'y voyais des anges, mais je n'ai pu distinguer ni Dieu, ni son Fils, ni le Saint-Esprit ».

Gakumba, Munyarwanda, 30 ans, cultivateur : « Lorsque je gardais des vaches, un léopard allait me tuer. Je grimpais sur un arbre, le léopard me faisait descendre, puis je tombais dans une rivière très profonde ».

Mukamugenda, femme de 30 ans : « Lorsque j'étais enfant, une vieille femme sorcière m'a donné des haricots cuits et pourris, j'ai refusé de les manger, puis, elle

m'a saisi par le cou et les jambes et me jeta sur le pilier pointu au-dessus de sa hutte. J'ai crié fort pour appeler mes parents. Le lendemain matin j'étais enroutée ».

Rugwabiza, garçon 10 ans : « Un léopard m'a emporté dans sa bouche à travers la paroi de la maison, mais il n'y avait pas assez de place pour me faire passer par ce trou, et il m'a finalement laissé là ».

Anna, fille de 6 ans : « La semaine dernière, j'étais enceinte, ma mère était allée appeler Kinja-Kinja. Celui-ci m'a coupé le ventre, mais il n'y a pas trouvé l'enfant, rien que de la pâte de manioc ».

Nyirabahutu, femme de 25 ans : « Étant petite, je me trouvais entre deux collines qui tombèrent sur moi et je ne pouvais plus arriver à respirer ».

Peurs.

DE QUOI LES ENFANTS ONT-ILS PEUR ?

RUANDA, *Kabgayi, Muhutu cultivateur* : « Les enfants ont peur des chiens, des abeilles, des petits serpents, des cochons, de la foudre, du vieillard aux cheveux blancs ⁽¹⁾, de l'homme au nez rongé (par le pian), de la viande ⁽²⁾, du ver de terre, de la nuit ⁽³⁾ ».

RUANDA, *Nyanza, femme mututsi* : « Les enfants ont peur de l'Européen, des chenilles poilues ⁽⁴⁾, de l'hyène,

(1) Les vieillards aux cheveux blancs, s'ils sont entourés d'enfants trop turbulents, font parfois des allusions laissant croire qu'ils sont d'anciens guerriers et qu'ils pourraient bien venir à bout de ces enfants par un seul geste. Les parents profitent parfois du passage d'un vieillard pour menacer leurs enfants si ceux-ci ne leur obéissent pas ».

(2) La viande : Il s'agit ici d'un prolapsus des organes génitaux chez la vache. Cela effraie beaucoup les abashumba. *Nyamu*, viande, est un euphémisme pour *ikirungurutsi*, terme choquant.

(3) La nuit : Personne ne se risque à sortir de l'enclos la nuit, surtout pas les enfants. Aux yeux de ces derniers, le monde extérieur, la nuit, est quelque chose d'inexploré et plein d'embûches, bien plus que pour des enfants européens du même âge.

(4) « Les enfants pensent que ces chenilles peuvent leur entrer dans le nez et leur manger le cerveau, alors la tête reste vide ».

des vaches, pour les enfants dont les parents n'en possèdent pas, mais c'est assez rare qu'ils en aient peur ; des rats, des caméléons, etc. ».

URUNDI, *Banga, garçon 7 ans* : « J'ai peur de l'igisizimwe ou du vieillard dont les cheveux sont tout à fait blancs ».

Moso, *fillette muhutu, 8 ans* : « J'ai peur de la foudre, du rugissement du lion, d'un vieux à cheveux blancs, des grands arbres qui bougent dans le vent pendant la nuit et paraissent animés (*igisizimwe*) ».

BABEMBE, *femme mubembe* : « Les enfants ont peur des animaux et des grands oiseaux, ils ont peur du vieil homme : ils croient qu'il peut les manger. Ils craignent l'obscurité, la foudre ».

Il faut souligner que, par-delà tous ces objets de crainte, les enfants sont fréquemment dominés par des peurs dont ils n'arrivent pas à préciser la source.

Les parents ne cherchent pas à tourner cela en ridicule ni à contraindre les enfants à aller au devant des causes de leurs craintes. Ceci est commun aux Bahutu et aux Batutsi.

Les adultes ne sont d'ailleurs pas délivrés de ces craintes dont ils ne peuvent souvent objectiver l'origine.

LE SEXE.

Tout ce qui concerne le sexe est intimement lié à la génération et à la chaîne des ancêtres dans la vie bantoue.

C'est par un mariage qui s'est déroulé selon tous les rites que pourra se perpétuer la chaîne qui donnera à chaque ancêtre des descendants qui l'honoreront. Tout ce qui n'est pas conforme aux cérémonies sera exposé à être tabou, car comportant une possibilité d'irriter les ancêtres. Ce sera le cas pour les naissances illégitimes et les relations incestueuses.

Cela mis à part, l'intérêt pour la sexualité est tel que les parents se réjouiront de voir que leur fils se livre à des jeux sexuels avec des fillettes, car cela leur prouve qu'il est normal, qu'il sera puissant. Les parents ne disent rien de leur contentement, car ce serait contraire aux convenances, mais telle est bien leur opinion.

Pour ce qui est des filles, on ne se préoccupe pas de leur conduite sexuelle avant la puberté, à ce moment, cependant, le danger d'une grossesse commençant à exister, il ne s'agit plus que la fille sorte avec des garçons.

La fille, d'ailleurs, à cet âge, commence à penser au mariage; elle sait que pour être épousée, il lui faut avoir cet aspect gêné et réservé qui est la marque de la bienséance, et sait aussi que si elle est enceinte avant son mariage, il lui sera très difficile d'être épousée. Elle est à l'âge des amitiés de même sexe et, en compagnie d'amies plus âgées, elle ira « couper des herbes » en vue de procéder à l'allongement des petites lèvres. Cette pratique bantoue a été adoptée par les Batutsi qui ont ainsi abandonné leurs coutumes hamites d'excision féminine. Chez les Swahili du Ruanda-Urundi aussi, l'allongement est général et l'excision inconnue. Ces petites lèvres allongées seront indispensables, pense-t-on, au plaisir du mari. Les filles se livrent alors aussi à la masturbation laquelle sera considérée comme une préparation nécessaire à la procréation. Ces occupations en commun écarteront pour un temps les filles du contact des garçons. Au cas où une mère constaterait que sa fille n'est pas suffisamment encadrée, elle lui donnerait ou lui ferait donner par une sœur les conseils indispensables.

Chez les garçons, à l'adolescence, il n'y a pas de répression, non plus, vis-à-vis des pratiques de masturbation, laquelle est considérée comme normale.

Autrefois, lorsque les adolescents s'exerçaient en commun aux danses et au maniement des armes à la cour d'un chef, à ce moment d'intersexualité physiologique,

l'homosexualité était considérée comme une pratique raffinée propre aux guerriers et, par là, auréolée d'un certain prestige parmi les Batutsi.

Le christianisme, entreprenant le monde indigène de façon extensive, n'a pas foncièrement modifié les mœurs ; cependant il a introduit les sentiments de culpabilité classiques chez des jeunes gens très assidus aux missions.

Les jeux sexuels des abashumba (gardiens de vaches de 6 à 12 ans) diminuent du fait de l'importante scolarité, et on trouve à présent de nombreux évolués qui, ayant fréquenté l'école dès leur plus jeune âge, n'ont pas pratiqué ces jeux dans leur enfance.

Dans un centre comme Usumbura, cependant, avec un certain déclin de l'autorité paternelle se marque une tendance vers une plus grande liberté sexuelle des jeunes gens et des jeunes filles.

Masturbation.

RUANDA, *Kabgayi, Muhutu cultivateur* : « La masturbation se fait toujours à l'écart, quand les parents voient ça, ils s'en moquent, mais au fond ils sont contents car cela prouve que leurs enfants ne seront pas impuissants ».

URUNDI, *Banga, Muhutu cultivateur* : « Les enfants de 3 à 4 ans commencent déjà à jouer avec leurs organes génitaux. Ceux de 5 et 6 ans le font parfois avec leur sœur, car ils ne savent encore rien ».

Moso, *Muhutu cultivateur* : « La masturbation est nécessaire pour les filles. Celle qui ne l'a pas pratiquée est la risée des autres filles, et si cela se sait, elle n'arrivera pas à être fiancée. Tout le monde la pratique ici, car c'est nécessaire pour savoir satisfaire son mari ».

BABEMBE, *femme mubembe* de religion protestante : « Voilà un enfant de 4 ans qui le fait parce qu'il a vu les plus grands le faire. Chez nous les parents empêchent les enfants de se masturber, mais pas avec trop de force ».

SWAHILI D'USUMBURA : *femme swahili* originaire du Ruanda : « Chez les Swahili, si de grands garçons se masturbent, on ne dit rien, si ce sont des filles qui le font, on le leur défend, mais comme au Ruanda, elles le font tout de même ».

Jeux sexuels des gardiens de bétail (abashumba).

RUANDA, *Nyanza, Muhutu cultivateur* : « Ces jeux ne se font pas en bande mais à deux : les enfants imitent en cela leurs parents qu'ils ont vus. Les abashumba le font sur les collines, les plus grands, qui ne vont pas garder les vaches, le font à la maison en l'absence de leurs parents ou bien à l'écart, là où ils peuvent se cacher.

« Dans une bande, sur les collines, le plus grand garçon et la plus grande fille écartent les autres en leur disant de les avertir s'ils voient approcher quelqu'un. Ils disent qu'ils vont construire une hutte en prévision de la pluie : ces jeux se passent souvent dans de petites huttes que les enfants se sont construites au préalable et où ils sont à l'abri des regards. Afin de s'avertir mutuellement de l'approche des adultes, les abashumba ont souvent un langage que ceux-ci ne comprennent pas ».

Kabgayi, Mututsi possesseur de vaches : « Pour les petits, les parents sont contents car ils voient ainsi que leurs enfants seront comme les autres ; pour les plus grands, la crainte d'une grossesse fait que les parents s'y opposent.

« Dans ces jeux, quand il n'y a pas de filles auprès des garçons, ils font cela entre garçons seuls ».

URUNDI, *Kitega, Muhutu cultivateur*, « Non, les abashumba ne font pas ces jeux après avoir joué à être le père et la mère, le plus souvent ils font cela ainsi, pour le plaisir seulement : les gardiens de chèvres se font des petites cases dans les buissons et ils s'y couchent avec leur fille préférée ».

Kitega, vieux Mututsi : « Les enfants de 3 à 6 ans jouent ainsi entre frères et sœurs, car à cet âge ils ne savent pas encore ce qui est défendu ou non. Quand les parents s'en aperçoivent, ils punissent sévèrement les enfants ».

Kitega, Mututsi : « Quand les parents s'aperçoivent que des frères et sœurs jouent à des jeux sexuels, ils les frappent avec des orties ou bien ils peuvent les lier tous les deux au bois de la hutte et ne pas leur donner à manger ».

Moso, femme mututsi : « A l'âge de 4 ans, les garçons commencent parfois à tripoter leurs sœurs, car ils ne savent rien, mais si les parents arrivent à le voir, ils les menacent et les insultent, et si les enfants aperçoivent leurs parents avant que ceux-ci ne les aient vus, ils prennent la fuite. Ce n'est qu'à l'âge de 8 ans qu'ils ne recommencent plus avec leurs sœurs ».

Moso, garçon de 7 ans, Muhutu : « Nous le faisons en cachette car si nos parents le voyaient, ils pourraient nous punir. Pourquoi nous empêchent-ils, alors qu'ils le font aussi, ça je ne sais pas ». — « Avec combien de filles fais-tu cela ? — « J'ai la mienne ».

Moso, Muhutu : « Au Moso il y a assez peu de petits enfants qui gardent les chèvres, à cause des fauves. Ce sont de plus grands garçons et filles. Ils ont l'habitude de se construire une hutte ».

Questions relatives au sexe et à la naissance.

Par le fait de la promiscuité dans laquelle se déroule la vie des enfants, ceux-ci sont assez rapidement instruits des questions relatives au sexe et à la naissance, aussi, est-ce plus rare ici qu'en Europe que les enfants posent à ce sujet de nombreuses questions à leurs parents. Les parents se rendent compte du fait et, quand ils sont interrogés, ils donnent aux enfants des réponses de caractère anodin, se doutant bien que le renseignement

exact leur sera rapidement fourni par des camarades, et que l'enfant ne les questionnera plus.

RUANDA, *Nyanza, Muhutu cultivateur* de religion bantoue : « Ma fille m'a demandé d'où est venu ce bébé ? Sa mère lui a répondu : « Il est sorti de ma bouche ». — « Comment se fait-il que ta bouche ne soit pas si large que l'enfant ? » redemanda la petite — « Quand l'enfant vient de sortir, ça se referme de telle sorte qu'on ne peut plus rien remarquer » lui répondit sa mère ».

Nyanza, femme muhutu, mère de 8 enfants, de religion catholique : « Ma fille de 5 ans m'a posé cette question et je lui ai répondu que les enfants sortent de la bouche, ce que la plupart disent ici. Alors elle me demanda : « Mais pourquoi dit-on qu'un enfant est l'enfant de tel homme et de telle femme alors que ça sort simplement de la bouche d'une femme ? »

Ruhengeri, Muhutu, de religion bantoue : « Nous lui avons répondu (enfant de 6 ans) que les enfants sortent par le nombril ».

(Nombreuses réponses identiques, chez des chrétiens et autres, Bahutu et Batutsi).

Kabgayi, femme mututsi, catholique : « Les garçons et les filles parlent souvent des accouchements entre eux. Les petits disent « Nous sommes sortis du nombril, c'est ce qu'on m'a dit ». Les grands, eux, disent « On vous trompe » et ils leur expliquent comment cela se passe ».

URUNDI, *Banga, femme muhutu*, catholique, mère de trois enfants : « Je n'ai jamais vu d'enfants qui posaient de ces questions à leurs parents ».

Banga, femme muhutu, catholique : « Ils ne demandent pas cela, parce qu'ils savent, même les garçons : croyez-vous que, quand on les chasse et qu'on laisse leurs sœurs, ils ignoreraient ce qui se passe ? » Les petits garçons qui jouent avec les petites filles, savent ce que nous faisons

la nuit, comment ignoreraient-ils comment nous accouchons ? ».

Banga, garçon 7 ans, catholique : « As-tu demandé à tes parents comment on naît ? » — « Non, je ne demande pas ça chez moi, je le demande aux autres ».

BABEMBE, femme mubembe, religion bantoue : « Mon fils de 5 ans m'a demandé comment il était né. Je lui ai répondu qu'il était venu du nombril ».

SWAHILI : « A notre enfant qui posait cette question, nous avons dit que c'était par les jambes qu'il était sorti ».

Questions relatives à l'utilité des testicules.

RUANDA, Kabgayi, garçon 7 ans, Mututsi : « Dieu m'a donné des testicules pour posséder une femme ».

Kabgayi, garçon de 6 ans : « Je ne connais pas l'utilité des testicules, j'en connais seulement le nom, c'est mon grand frère qui me l'a dit ».

Kabgayi, garçon de 10 ans : « Je n'en connais pas l'utilité, je pense que c'est pour l'ornementation du corps de l'homme ».

Kabgayi, garçon 8 ans : « Les testicules et la verge ont la même fonction dans l'affaire d'avoir une femme ».

Kabgayi, garçon 12 ans : « Je ne sais pas quelle est l'utilité des testicules, c'est une partie du corps nécessaire à la vie. Si les testicules viennent à être coupés, l'homme meurt immédiatement ».

URUNDI, Usumbura, Muhutu, artisan : « Jamais je n'ai entendu d'enfants poser des questions sur l'utilité des testicules ».

Moso, garçon 7 ans : « Je ne connais pas l'utilité des testicules, mais je sais que la verge c'est pour coucher avec les filles ».

Assistance aux accouchements.

RUANDA, *Kigali, femme mututsi* : « Les enfants de 2 à 3 ans ne sont pas chassés parce qu'ils ne peuvent rien comprendre. Cependant, l'enfant premier-né ne doit pas voir sa mère, sinon celle-ci, dit-on, ne pourra plus enfanter. Les garçons de 4 à 5 ans ne peuvent assister, ni les plus âgés, mais les filles de tout âge restent et aident habituellement : elles chauffent de l'eau, et font d'autres petits travaux. Parfois, rarement, les garçons peuvent venir, mais alors pour rendre un service précis : par exemple si une femme n'accouche pas facilement, on pourra leur demander de tirer à l'arc afin de faciliter l'enfantement. De même que la flèche s'arrache de la corde, de même on souhaite que l'enfant sorte rapidement de sa mère ».

URUNDI, *Kitega, femme mututsi* : « Les tout petits enfants et les filles de tout âge peuvent assister aux accouchements. On chasse les garçons en leur disant que leur mère est malade et qu'on va la soigner, n'empêche qu'ils se doutent bien de quoi il s'agit ».

BABEMBE, *femme mubembe* : « Aucun enfant ne peut assister aux accouchements même pas les grandes filles. De même aucun homme ne peut y assister ».

Assistance aux rapports sexuels des parents.

RUANDA, *Nyanza, Muhutu* : « Oui, ils assistent, mais sans rien dire. Les parents tâchent d'éloigner les enfants en les mettant dans un coin de leur maison, quand leur maison est grande. Quand la maison est petite, les enfants entendent toujours s'ils ne dorment pas, surtout quand c'est une femme qui jouit beaucoup. Quand les parents remarquent que leurs enfants saisissent tout à fait ce qu'ils font, ils construisent une petite hutte pour les enfants, s'ils en ont les moyens ».

URUNDI, *Kitega, Muhutu* : « Oui, c'est vrai, les enfants entendent, les petits pleurent souvent quand ils voient cela, mais ensuite, ils ne pleurent plus, car ils voient que c'est l'habitude ».

Banga, garçon de 7 ans : « Oui, nous les entendons, mais eux croient que nous ne les entendons pas. Même quand nous le remarquons, nous nous taisons, je fais signe à ma sœur, alors je touche ses organes et je joue avec ma verge. Les autres m'ont dit que quand ils entendent ça, ils couchent tout de suite avec celle avec laquelle ils se trouvent, que ce soit leur sœur ou une autre fille ».

Moso, Muhutu : « Cela va de soi qu'ils entendent, mais ça ne fait rien, ça ne nous fait pas honte. De temps en temps, j'entends les enfants chuchoter, alors je les insulte en disant que je ne veux pas de conversations la nuit. Parfois on les entend tousser, alors nous faisons doucement ».

Moso, Muhutu : « Parfois les petits pleurent ; voyant son père au-dessus de sa mère et celle-ci ne disant rien, l'enfant croit que son père veut étrangler sa mère, mais après, il constate que ça doit être, et puis c'est tout ».

Moso, garçon de 16 ans, vit avec sa mère et le mari de celle-ci ; dort à 1 m 50 de leur lit : « Cela ne me regarde pas. Croyez-vous que ce n'est pas pour cela qu'on s'est marié ? »

BABEMBE, *Mubembe* : « Oui, ils entendent sûrement, parce que, étant trois ou quatre enfants près du lit, ils ne peuvent pas dormir toujours en même temps. Les enfants qui ont souvent entendu cela, vous les remarquerez à ce qu'ils le font les uns avec les autres, alors même qu'ils sont frères et sœurs.

« Parfois il y en a qui toussent ou font du bruit, manifestant ainsi qu'ils sont éveillés. A ce moment, si le père l'entend, il devra frapper l'enfant car celui-ci est très méchant et sans respect : en ce cas nous devons les éloigner d'où nous sommes ».

Circoncision.

Au Ruanda et en Urundi, à part les quelques Musulmans habitant les centres commerciaux, les indigènes ne pratiquent pas la circoncision. Ils disent : « Ce que Dieu nous a donné, nous devons le garder ». Il n'existe donc aucun rite afférent à cette opération.

A Usumbura, un certain enthousiasme s'est manifesté pour la circoncision chez les Barundi peu évolués mais vivant cependant dans le centre : cela sous l'influence des Congolais et des Musulmans. Les Batutsi de l'Urundi et du Ruanda, les plus évolués, vivant à Usumbura, ayant un esprit nationaliste et particulariste intense, et tous convertis au Catholicisme, tiennent en mépris profond les Congolais et les Musulmans. C'est dire que la circoncision ne se répand pas parmi eux.

Chez les Babembe, la circoncision a toujours été pratiquée, bien avant l'arrivée des Arabes et des Européens dans le pays. Autrefois, la circoncision avait lieu à 13 ans environ. Les jeunes gens étaient rassemblés au nombre de plusieurs centaines. Ils étaient menés au loin, dans la forêt, où ils logeaient dans des huttes isolées. La circoncision était pratiquée par des vieux. Les jeunes circoncis ne rentraient au village qu'après un ou deux mois, leur plaie guérie. Ils devaient observer vis-à-vis des femmes le secret le plus absolu sur ces choses. Leur retour était marqué par une grande fête. Actuellement, les missionnaires protestants (qui ont converti une très grosse partie des Babembe résidant au R. U. sur les rives du Tanganika) ont prohibé la circoncision comme s'apparentant à des coutumes « païennes ».

Les Babembe catholiques pratiquent la circoncision et tiennent à ce que le secret soit observé.

La circoncision est faite par des spécialistes. L'âge a été abaissé de 15 à 6-7 ans tant chez les catholiques que chez les Babembe pratiquant encore leur religion originelle.

Autour d'Usumbura et des centres, la circoncision se fait à l'hôpital, et n'est plus entourée de secret.

Vocabulaires d'injures.

Ces injures étant fortement teintées de pensées sexuelles ont été placées ici, après le chapitre sur le sexe.

L'insulte est le plus souvent une imprécation, un souhait sous-entendu : « que tu fasses ceci ou cela ». Elle ne consiste généralement pas, comme en Europe, à décerner un qualificatif plus ou moins désobligeant.

On ne se formalisera pas des inexactitudes anatomiques qui sont parfois énoncées si l'on pense à l'âge des enfants qui les ont émises.

RUANDA, *Ruhengeri*, *filette 6 ans* :

Gace nyoko amabere

Gace nyoko rugongo

Gace nyoko amabya

Nyoko aragacibwa imishyino

Que tu coupes les seins de ta mère.

Que tu coupes le clitoris de ta mère.

Que tu coupes les testicules de ta mère.

Que la vulve de ta mère soit coupée.

Kigali, *garçon 9 ans* :

Urashahurwa n'icumu

Kavunumuheto.

Que tu sois châtré avec une lance !

Que l'arc se brise ! (S. e. celui qui devrait te défendre à la guerre).

Nyanza, *garçon 8 ans* :

Hakurya zirashoka

hakuno zirakuka

zirimo rutare rx'Abatanazi

aragatanaga umushyino

kumurya w'inanga.

Là où tu es, les vaches s'abreuvent,
 elles se retirent de la source,
 il y en a une blanche des Abatanazi
 que ta mère empenne ses petites lèvres sur la corde
 [de la harpe !

(Abatanazi : artisans spécialisés qui emploient des
 tendons de vaches blanches pour empenner les flèches).

*Nyoko aragakurunga
 rugongo mw' ivu.*

Que ta mère s'asseye
 avec son clitoris dans la cendre !

URUNDI, *Moso, garçons 10 ans :*

*Hagarara hakurya
 mpagarare hakuno
 dukwega icya nyoko
 ni cyava amaraso
 nguhebere
 ni cyava imiringa
 tugabure.*

Arrête-toi là-bas,
 je m'arrête en decà,
 que nous étirions la vulve de ta mère,
 s'il en sort du sang,
 tu peux le garder,
 s'il en sort des bracelets
 nous partagerons.

Moso, fille 11 ans :

*Ndagutuka
 ndakwikureho
 nka nyoko yikura
 inguha ku mutingi.*

Je t'insulte
je te chasse d'auprès de moi,
comme ta mère s'arrache
une tique de sa vulve.

Insulte fréquente au Ruanda et en Urundi :

« *Uraswera na nyoko* ».

Va coucher avec ta mère.

BABEMBE, enfant de 4 ans à sa mère :

« *muzaliwa wa nyama, wa pisi* ».

Tu es née des bêtes, de l'hyène.

Attitude des parents envers les propos obscènes des enfants.

Les injures du paragraphe ci-dessus sont surtout employées par les gardiens de vaches qui s'insultent pour s'amuser, d'une colline à l'autre. Leur vocabulaire est beaucoup plus étendu et recherché au Ruanda qu'en Urundi (sauf dans la plaine de la Ruzizi). Nous avons déjà eu l'occasion de voir combien le Murundi est plus timide et plus inhibé que le Munyarwanda.

Alors que les conversations scatologiques sont réprimées uniquement au moment des repas, les enfants ne prononcent jamais d'insultes à caractère sexuel à proximité de leurs parents. S'ils le faisaient par erreur, pour s'être crus seuls, ils seraient punis. Cela est vrai pour tous les Barundi ainsi que pour la majorité des Banyarwanda, Bahutu et Batutsi.

Il est toutefois à remarquer que certains Batutsi de grandes familles du Ruanda ont cette sensation de se trouver loin au-dessus des règles qui s'imposent à des Bahutu ou à des Batutsi de petites familles. Ces seigneurs, à la psychologie d'un scepticisme parfois cynique qui nous fait penser au baron de Charlus par plus d'un trait de leur caractère, s'amusent parfois de voir leurs enfants choquer l'assistance par des remarques obscènes.

Dans les petites agglomérations de Swahili de l'intérieur du pays, comme Nyanza, les parents, en majorité bahutu, répriment aussi les paroles et injures à contenu sexuel, et les enfants ne se risquent pas à les prononcer en famille. A Kigali, centre swahili ancien, et à Usumbura, le langage est plus libre et la répression plus faible bien que, si on interroge les parents individuellement, ils répondent qu'ils puniraient des écarts de langage s'ils se présentaient.

L'équivalent de « *uraswera na nyoko* » (cf. *supra*) se retrouve en Kiswahili sous la forme « *kuma nyoko* », avec cette particularité intéressante que *nyoko* (ta mère) est un terme convenable en kinyarwanda et kirundi (on se reportera au chapitre « Puberté » à la rubrique appellations dans la famille : on y trouvera d'ailleurs à l'état larvé cette tendance des adolescents et adultes à éviter dans le langage les termes par lesquels ils appelaient leur père et leur mère dans leur enfance), alors qu'en kiswahili ce terme, trop familier, trop intime, a disparu du langage courant : il est devenu grossier.

Mama, qui signifie ma mère, a perdu ce caractère intime par l'adjonction de pronoms possessifs des diverses personnes, et s'est seul maintenu. Il est l'équivalent du « *matouchka* » russe, « petite mère », mot par lequel on peut s'adresser à n'importe quelle paysanne.

Chez les Babembe vivant à la campagne les injures du type « *kuma nyoko* » seraient fortement réprimées, les parents peuvent les punir par le retrait de la nourriture. Par contre les insultes scatologiques ne sont pas punies hors de table.

Au Belge, tant chez les indigènes du Ruanda-Urundi que chez les Babembe et autres Congolais, les enfants manient les insultes les plus variées sans guère craindre la présence de leurs parents. Ces derniers ont d'ailleurs perdu l'habitude d'exercer leur autorité à ce propos.

Que pouvons-nous retenir de ce chapitre consacré aux questions sexuelles ?

1^o Nous nous rappellerons qu'il arrive à la mère d'apaiser le nourrisson par des caresses à ses organes génitaux ;

2^o à la deuxième enfance, au moment où l'enfant est rejeté du lit de ses parents, commencent ses jeux sexuels. Bientôt ce sera le moment du complexe d'Œdipe, et il verra dans ces jeux un substitut à la frustration qu'il a subie du fait de l'éloignement de la couche maternelle ;

3^o Les jeux des Abashumba se donnent libre cours à la 3^e enfance ;

4^o mais cessent au moment de la préadolescence, qui est normalement une période majeure de préoccupations sexuelles. Ces tendances sont détournées soit vers la masturbation, soit vers l'homosexualité.

Il est à noter que ces frustrations coïncideront avec une période de reviviscence de l'Œdipe, ou justement les démonstrations de tendresse envers le parent de sexe opposé sont défendues à la fille : ceci contribuera au retour sur elle-même et à la réserve extérieure qu'on attend d'elle à ce moment.

Nous pouvons extraire quelques différences entre Batutsi et Bahutu :

Les Bahutu observent le silence sur la sexualité de leurs enfants, ils feignent de l'ignorer. Les propos obscènes sont réprimés.

Tandis que certains Batutsi, ayant des mœurs plus affranchies, font parfois l'un ou l'autre commentaire plaisant et contribuent ainsi à créer dans l'esprit de leurs enfants cette attitude de noble détachement et le sens de la frivolité.

RELIGION.

Questions sur la mort.

Qui n'est pas familiarisé avec l'indigène du Ruanda-Urundi ressent une contradiction entre sa confiance en les médicaments (à chaque mal son remède) et l'attitude qu'il a devant la mort. Le même homme qui se sera efforcé de trouver des remèdes adéquats pour un de ses proches, s'il ne remarque pas une nette amélioration, passera brusquement de la foi absolue en la thérapeutique au fatalisme le plus complet. Si le médicament n'a pas agi, c'est qu'Imana (Dieu) en a décidé ainsi. Dès qu'il a acquis cette conviction, cet homme ne tardera pas à la communiquer au malade lui-même : « Tu es très malade, tu vas mourir, Imana en a décidé ainsi, ce n'est plus la peine de rien faire ». Peut-être a-t-il l'arrière pensée que cette soumission digne de Job plaira à Imana et que ce dernier pourrait revenir sur sa décision.

Dès ce moment, en milieu rural, on commence les préparatifs de l'enterrement, et le moribond se voit ficelé en position « en chien de fusil » ou étendu dans la natte de paille qui servira à l'enterrer. S'il est probable que la plus grande partie de ceux qu'on enterre sont réellement appelés à mourir à très bref délai, il n'en est pas moins vrai qu'on enterre un grand nombre de malades ne présentant pas, loin de là, les signes médico-légaux de la mort.

Chez les évolués, sous l'influence européenne, on évite de décourager le malade. Toutefois, on ne se permettrait pas de manifester devant lui un bruyant optimisme.

Pour l'indigène, il paraît y avoir deux degrés de phénomènes dans les causes de mort : 1^o la plupart des troubles sont causés par des mauvais sorts, des empoisonnements, de la sorcellerie. C'est contre ces offenses que les médicaments agiront. Si ceux-ci n'agissent pas,

c'est que : 2^o Imana s'intéresse à la question et a condamné le patient. Il n'y a qu'à s'en remettre à sa grâce.

Pour les indigènes non chrétiens, avec le terme *kuroga* s'exprime toute la notion de sorcellerie. Les chrétiens ont appris plus ou moins verbalement que « kuroga n'existe pas », et substituent à ce concept celui plus matériel d'empoisonnement que les missionnaires n'ont pas à combattre, car il ne fait pas nécessairement appel à des manœuvres surnaturelles. Quant aux modes de transmission du poison, la nourriture et les boissons en sont les vecteurs les plus probables. Mais, lui-même n'étant pas un empoisonneur et n'en connaissant donc pas les méthodes, l'indigène peut se permettre bien d'autres suppositions. Ceci le ramène pratiquement aux mêmes conceptions, à une légère nuance verbale près.

Il est d'ailleurs vrai qu'autrefois les empoisonnements par alcaloïdes étaient fréquents. Les haines familiales et vendettas étaient extrêmement tenaces et des représentants de familles ennemies ne se seraient pas risqués à la légère à boire de la bière les uns chez les autres. Un chef de l'Urundi, jeune et élevé à l'européenne, réellement dégagé des croyances bantoues me disait un jour : « Ces inimitiés entre familles, nous ne pouvons les ignorer. Il va de soi que si un membre d'une famille ennemie de la mienne venait chez moi, je ne l'empoisonnerais pas, je ne dis pas cela pour moi, mais pour d'autres chefs de mon âge et de ma formation, mais, tel que vous me voyez, je n'oserais pas aller boire ou manger chez de vieux Batutsi, ou d'anciens chefs de familles ennemies, car je sais qu'ils seraient capables de me verser quelque poison. Pourtant, si vous me voyiez les rencontrer en public, nous pourrions nous prendre pour les meilleurs amis du monde, tant eux et moi nous nous dirions d'amabilités et de politesses ». Cette déclaration n'est pas isolée, et doit être tenue pour refléter la situation exacte. Il

n'empêche que les indigènes voient des empoisonneurs partout.

Un R. P. Blanc connaissant bien le Ruanda, et avec lequel je m'entretenais de l'attitude des Banyarwanda devant la mort, me disait : « De façon générale, le Munyarwanda a beaucoup moins peur de la mort que les Européens, et parmi les Banyarwanda, les païens ont souvent moins d'appréhensions que les chrétiens, ce qui est surprenant dans un sens, si on conçoit que ces derniers doivent se sentir forts des secours de la religion catholique, alors que les païens vont à la mort isolés. Cela peut se comprendre si on se rappelle que le christianisme implique la possibilité d'une punition ou d'une récompense, bref, d'une certaine part d'inconnu, tandis que pour le païen les bazimu continuent simplement à errer autour des lieux qui leur ont été familiers sans qu'il soit question de récompense ou de punition. De façon générale, enfin, le chrétien a quelque chose à espérer, avec, en conséquence, l'angoisse de le manquer éventuellement, tandis que le païen considère la mort comme un passage inévitable sans événements importants ».

Traditionnellement, on ne doit pas parler de la mort, ni des morts. Le terme *urupfu* est pratiquement tabou bien qu'il soit présent à la pensée de tous. Une preuve en est que le préfixe *ru* de *urupfu* préside à la formation de nombreux noms propres : par exemple *rwabusioni* c.-à-d. elle n'a honte de rien, *rutinywa*, elle est crainte.

Lorsqu'un membre de la famille est décédé il est interdit de prononcer son nom. Si les enfants le prononcent par inadvertance, ils sont punis. S'ils demandent « où est-il ? » on leur répond « il est ici tout près », mais en tout cas jamais « il est mort ». Si on doit parler du défunt on dira *umushihi* (le passé) ou *uwari* (celui qui fut). C'est dire qu'il n'y a jamais de discussions théoriques avec les enfants au sujet de la mort.

Chez les chrétiens, on répond aux enfants « il est allé

chez Dieu » ou « il est allé au ciel ». Mais on ne prononce tout de même jamais le nom du défunt.

Jusqu'à 6-7, ans les enfants voient la mort comme quelque chose qui arrive aux vieilles gens, naturellement. Vers 7 ou 8 ans leur vient l'idée qu'eux aussi peuvent mourir, et il est très probable qu'ils sont saisis alors des mêmes angoisses par lesquelles passent les enfants européens de cet âge. Ils posent alors des questions, mais reçoivent des réponses laconiques et sont assez rapidement fixés.

RUANDA, *Ruhengeri, Mututsi* : « C'est vers 7 ans que les enfants posent parfois des questions à ce sujet ».

Kagogo, nord de Ruhengeri, enfant de 10 ans, non chrétien : — Quand tu mourras, que t'arrivera-t-il ? — « On m'entertera » — Et puis ? — « Ce sera fini, je serai mort ».

Kabgayi, Muhutu cultivateur : « Les enfants de 7 ans pensent à la mort, mais ce n'est que vers 12 ans qu'ils comprennent que tous, jeunes et vieux, y passeront un jour. Avant cela ils pensent que c'est uniquement à cause des sorts ou des médicaments qu'on reçoit de ses ennemis ».

URUNDI, *Banga, garçon de 8 ans* : « Oui, la mort existe mais tous ceux qui meurent ici, ce n'est pas la mort ordinaire, on ensorcelle : quand vous crachez à terre, on emporte votre salive, on prend la poussière sur laquelle vous avez marché. Mes parents m'ont dit de faire attention ».

Banga, garçon de 9 ans : « J'ai bien compris que je mourrai car j'ai vu mourrir un enfant avec lequel je jouais en gardant les chèvres. J'ai eu grand'peur et j'ai beaucoup pleuré. Qui meurt est l'aliment des fourmis et le *muzimu* est l'ombre de l'homme qui marche car on n'a jamais vu l'ombre d'un cadavre » (*muzimu*, singulier correspondant au pluriel *bazimu*, mânes).

Kitega, garçon de 10 ans : « Déjà l'an passé je savais bien que la mort existe et c'est pour cela que je cultive, pour ne pas mourir de faim, et que je fuis les gens mauvais qui pourraient m'ôter ma vie par des poisons alors que je suis encore jeune ».

Kitega, garçon 7 ans, non chrétien : — « Qu'est ce que la mort ? » — « C'est une maladie qui donne la mort ». — « Et le mort, où va-t-il ? » — « On l'enterre ». — « Et après ? » — « Ceux qui l'ont enterré vont se laver et c'est fini pour lui ».

Kitega, fille 8 ans, chrétienne : — « As-tu peur de la mort ? » — « Non, car je ne mourrai pas vite ». — « Qu'est ce qui te le dit ? » — « Parce que je suis encore un enfant ». — « Donc, quand tu seras vieille tu mourras ? » — « Oui ». — « Et où iras-tu ? » — « Chez le Bon Dieu, c'est notre monitrice qui nous l'a dit ».

BABEMBE, enfant de 10 ans, très malade, appelle son père et lui dit : « Quand je serait mort, il faudra que tu voies qui m'a empoisonné ».

Mubembe : « A l'âge de 7 ou 8 ans l'enfant sait ce que c'est que la mort. Mais il se figure parfois que ses larmes rendront la vie au mort. Ainsi mon enfant a beaucoup pleuré sa deuxième mère et il a dit : « Dieu entend nos pleurs, il aura pitié de nous et nous la rendra ».

ENTERREMENTS.

Les enfants assistent à l'enterrement de leur père ou de leur grand-père. Les plus petits apportent du beurre dans des feuilles de ficus et le mettent sur la figure du mort, puis ils vont dans la maison pleurer avec leur mère, cependant que les enfants pubères vont à l'enterrement proprement dit.

Deux semaines plus tard, à la fin du deuil, la nuit précédant la cérémonie du kwera (devenir blanc, sortir

du deuil), on mène enfants et femme dans la vallée près d'une source et ils s'y lavent tout le corps et se rasent. Le lendemain ils mettront des habits neufs, et ils boiront rituellement du lait.

A défaut d'un enfant pubère, le garçon premier-né accompagne la dépouille de son père. Lorsqu'on creuse la tombe on l'y fait descendre pour l'essayer, pour voir si elle est assez grande. La tombe est creusée dans le rugo ou dans son voisinage immédiat.

Chez les chrétiens les enterrements se font autour des missions et il est à signaler en particulier que le fils aîné ne descend plus dans la tombe et qu'on n'étend pas de beurre sur la figure du mort. La fête après huit ou quinze jours est cependant de rigueur. En Urundi on se lave spécialement et on se rase tous les poils et cheveux. Cela est pratiqué de cette façon par les évolués vivant à Usumbura.

URUNDI, *Moso, observation d'un enterrement*: Ils vont en pleurant, surtout les femmes, les filles et les petits enfants. « Je pleure surtout pour les enfants qu'il laisse, dit une femme, pour lui, c'est fini, il va causer avec les fourmis. Il est mort par poison, ici dans le Moso c'est un mauvais pays ». Après l'enterrement tout le monde se lave avec l'umugombe et l'umwishwa (deux plantes ad hoc).

Cultes locaux du Ruanda-Urundi.

a) CULTE DES BAZIMU.

Les Bazimu ou mânes des ancêtres sont censés résider toujours aux alentours de la maison. On leur consacre une hutte : *indaro ya bazimu*, souvent petite, parfois grande.

On ne les invoque qu'un petit nombre de fois par an, lorsqu'un fait important se produit ou doit se produire. C'est le père, chef de la famille, qui apporte les offrandes

et implore les bazimu. Les enfants l'accompagnent souvent pour l'aider. Le père peut aussi tenir à présenter un de ses enfants au muzimu pour le recommander à sa clémence.

En dehors des moments où l'on prie devant l'indaro, celui-ci n'a rien de sacré : si les enfants jouent devant l'indaro ou même à l'intérieur de celui-ci on ne leur fera pas de remarques. Si les parents y ont mis de la bière à l'intention du muzimu et que les petits enfants de 2 ou 3 ans vont en boire, les parents se réjouiront de ce que leur muzimu a bien voulu en prendre.

Les chrétiens ont évidemment adopté une attitude officielle de réprobation envers tous les actes de la religion bantoue, surtout lorsqu'ils en parlent avec des Européens. Cependant, la crainte des bazimu n'étant pas disparue, le chrétien ne se livrera pas à des attaques ou à des sarcasmes envers un membre de sa famille pratiquant encore les cultes bantous. Ceux-ci ne font pas non plus l'objet de plaisanteries ni dans les réunions de chrétiens, ni à l'école, ni dans les missions. Les enfants chrétiens de parents non convertis témoignent en général du respect à leurs parents s'ils voient ceux-ci célébrer une cérémonie religieuse bantoue. Mais les parents préfèrent éloigner ces enfants avant de commencer leurs invocations.

A part les requêtes aux Bazimu, les Banyarwanda émettent souvent des vœux d'un caractère moins formel en jetant des grains d'éleusine dans le feu.

b) CULTE DES IMANDWA.

Le Kubandwa, par un déploiement de décors, par un long rituel et les festivités qui l'accompagnent impressionne fort les enfants.

On distingue trois sortes de kubandwa :

1° *Guhigura* : (donner la récompense) c'est la cérémo-

nie qu'on fait pour rendre grâce de l'accomplissement d'un vœu. Les enfants y participent ainsi que tout le monde, cela n'est pas secret. Moi-même j'ai eu l'occasion d'y assister au Ruanda. En Urundi, toutefois, comme je l'ai dit plus haut, à la suite de pressions politiques, le culte ne se pratique plus ouvertement.

Les cérémonies commencent vers 6 heures du soir et ne finissent qu'à l'aube. Les enfants y assistent pendant une ou deux heures.

2° *Kubandisha* : l'initiation. Un sorcier décide qu'un enfant ne pourra guérir, par exemple, qu'en étant initié au Kubandwa. Il désigne celui qui devra être l'initiateur. A part le néophyte, ne peuvent assister à cette cérémonie que ceux qui y ont déjà été initiés (secret des imandwa : *ibanga*). Cette partie du kubandwa comporte une série de propos de nature sexuelle et se termine souvent par des orgies (d'où le serment « *nda kamen ibanga ry'imishyino* »), c'est-à-dire « que je romps le secret des petites lèvres », attendu que les imandwa du sexe féminin invitent à certain moment les imandwa du sexe masculin par les termes : « *ngwin'unende mu mishyino* » (*ngwino* = viens ; *unende* = que tu me prennes ; *mu* = dans ; *imishyino* = les petites lèvres). Aucune femme n'oserait prononcer ces paroles hors du kubandwa. Cet aspect du kubandwa n'est pas omis, même lorsqu'il s'agit d'une initiation d'enfant.

3° *Gusubizaho* : la confirmation. Ceci se passe de jour et tout le monde peut y assister, car on ne répète pas les secrets. Le rituel est semblable à celui du guhigura.

Au point de vue philosophique moral, la religion hamito-bantoue du Ruanda-Urundi (hamite par le kubandwa, bantoue par les bazimu) n'implique pas de punitions ou de récompenses pour une conduite bonne ou mauvaise pendant la vie. J'ai cependant connu, parmi des indigènes non convertis de braves gens s'efforçant

d'être serviabes à tous et qui pensaient que « un bien-fait n'est jamais perdu », et que les effets de cette bienveillance reviendraient, sinon sur eux, du moins sur leurs enfants. Les adeptes du kubandwa pensaient, au Ruanda, que les fidèles jouiraient après la mort d'un sort enviable, tandis que les profanes ayant nui au culte, seraient projetés dans le volcan Nyiragongo (Kisenyi).

Cette psychologie déterminant l'homme par son appartenance s'est d'ailleurs étendue aux chrétiens, car on entend souvent des Banyarwanda ou des Barundi se justifier en disant : « Comment aurais-je pu faire cela, puisque j'appartiens à telle église ? »

QUAND L'ENFANT APPREND-IL À PRIER LES BAZIMU ?

RUANDA, *Ruhengeri, Mututsi cultivateur* : « A 15 ans les enfants ne devraient pas le faire, mais ils le font s'ils viennent à perdre leur père. Quand sa mère a fini de *kuraguza* (consulter le sort) pour voir s'il faut implorer les Bazimu, elle va prier les Bazimu avec son fils, car l'enfant remplace désormais le père. Quand il sera marié il n'aura plus besoin de sa mère ».

Environs de Ruhengeri, Muhutu cultivateur : « Ce n'est que vers 15 ans qu'un garçon peut commencer à prier les Bazimu, s'il n'a pas de père. S'il a encore son père, ce ne sera que lorsqu'il sera marié ».

URUNDI, *Kitega, Mututsi pasteur* : « A l'âge de 15 ou 16 ans, l'enfant va parfois devant l'indaro pour apprendre à implorer les Bazimu, c'est-à-dire qu'il retient et essaie de répéter ce que dit son père ».

BABEMBE, *Mubembe pêcheur* : « Pour que l'enfant puisse prier les Bazimu il faut qu'il ait atteint 21 à 23 ans, cependant il arrive souvent qu'on présente un petit enfant aux Bazimu pour demander une faveur pour lui : par exemple sa guérison ».

Mubembe cultivateur : « L'enfant de 18-19 ans qui n'a pas son père doit implorer les Bazimu en aidant sa mère ».

COMPORTEMENT DES ENFANTS DEVANT L'INDARO :

RUANDA, *Kabgayi, Muhutu chrétien* : « Les enfants écoliers (donc chrétiens) s'ils voient leur père s'avancer vers l'indaro se disent entre eux : « retirons-nous » et ils s'éloignent tout doucement, tandis que les autres enfants restent là, pensant que leur père leur demandera peut-être quelque chose ».

Kabgayi, garçon de 10 ans, non chrétien : « Il y a quelques jours, mon père m'a présenté devant l'indaro de mon grand-père et a dit : « Voici cet enfant, si vous le gardez bien, quand il sera grand il bâtira pour vous, soyez donc content, ne l'écrasez pas par la maladie ou la mort. Faites qu'il vive assez longtemps pour que votre nom ne soit jamais oublié car votre nom sera toujours prononcé tant que cet enfant sera en vie ». Alors il a présenté du lait et des haricots. « Faites que mon enfant ait de la chance dans toutes ses entreprises, que sa vie soit longue, puisqu'il est à vous ».

Ruhengeri : Les parents implorent les Bazimu, les enfants sont avec eux mais gardent le silence. Le père demande d'apporter une vache devant l'indaro. Ensuite il dit : « Je vous recommande mes enfants et mes vaches ».

L'indaro s'appelle : « chez... (nom du défunt) ».

URUNDI, *Banga, Mututsi possesseur de vaches* : « Quand les enfants sont devant l'indaro ils doivent causer car le grand-père, de son vivant, aimait la causerie. L'importance de l'indaro, il est inutile de l'apprendre aux enfants : ils voient que quand leur père va chez le chef ou fait une chose importante, il commence par demander aux Bazimu de le favoriser dans ces entreprises. Les enfants ont vite compris que leur vie dépend de l'indaro »

Banga, garçon de 5 ans, Mututsi : apporte une calebasse devant l'indaro. « C'est mon père qui m'a dit que j'enlève le reste de bière qui y était et que j'y mette de l'eau ». — « Mais est-ce que ton grand-père a soif ? » — « Mon père m'a dit que c'est pendant la nuit qu'il boit, si donc mon père voit que la calebasse n'est pas dans l'indaro, il peut me faire du mal ».

Moso, enfant de 10 ans : Aperçoit son père avec du feu dans l'indaro. Il prend la lance du défunt et va la mettre contre l'indaro, car l'homme était chasseur et quand on l'implore, on doit apporter le glaive et la lance pour l'intéresser.

Moso, fillette de 7 ans : — « Quand tu seras morte, où iras-tu ? » — « Dans la terre » — « Et tu n'existeras plus ? » — « Non, sauf mon muzimu, et qui voudra me supplier devra m'apporter de la viande ».

Moso, garçon de 7 ans : Il s'assied devant l'indaro avec son père qui prie l'umuzimu. L'enfant ne dit rien. Son père met un morceau de viande et un peu de bière dans l'indaro, ensuite il donne un peu de bière et un peu de viande à l'enfant. L'enfant demeure là et allume du feu dans l'indaro tandis que le père se retire.

BABEMBE, Kilanda : Kilanda, c'est le muzimu qui vient jouer avec ceux qu'il laisse au monde. Les enfants de 5 à 6 ans y participent. Une vieille femme joue ce rôle en leur assurant qu'elle ne leur veut pas de mal. Cette coutume n'est presque plus pratiquée parmi les Babembe vivant sur les rives du Tanganika en Urundi.

LES ENFANTS ET LES CÉRÉMONIES DES IMANDWA.

RUANDA, Kibirizi, territoire de Nyanza, Muhutu cultivateur : « Les enfants de 5 à 6 ans peuvent assister à certaines cérémonies des Imandwa et ils y prennent plaisir à cause des chants et de la bière qu'on y boit.

Les tout-petits enfants ont souvent peur de Binego au moment où celui-ci chasse les profanes avec sa lance ».

Kibirizi : enfant de 6 ans : demande à ses parents : « Pourquoi ne faites-vous pas le Kubandwa comme les autres, car j'aime beaucoup de voir cela ». Ils lui répondent : « On le fait quand c'est nécessaire ».

URUNDI, *Kitega, Mututsi pasteur* : « Les enfants de 5-6 ans sont déjà très intéressés par les Imandwa. Ils sont les premiers à savoir où doit régner le Roi (le principal des Imandwa : Ryangombe au Ruanda, Kiranga en Urundi), ils sont les premiers à aller l'adorer. Ici on ne chasse personne, ils disent que les bons comme les méchants doivent aller adorer le roi ».

Moso, Muhutu cultivateur : « Déjà à 6 ans les enfants exécutent le rituel intelligemment, ainsi, ils ne boivent jamais sur l'indango sans être agenouillés et sans applaudir Kiranga. Le Kubandwa, c'est comme une école, les parents leur apprennent comment il faut faire, comment on se tient respectueusement devant Kiranga et on demande son secours ».

Moso, garçon de 6 ans ½ : Il a une plaie à la jambe. Il arrive sur le lieu du Kubandwa, il applaudit à genoux, demande sa guérison à Kiranga, prend le chalumeau et boit sur l'indango.

Moso, fille de 5 ans : Elle porte sur elle la peau nécessaire aux Imandwa, et sur la tête la queue de lièvre, se disant Binego, tandis que ses parents se préparent au kubandwa.

Respect des coutumes anciennes.

Le problème se pose ici comme dans la plupart des populations qui ont été mises en contact récemment avec des Européens et le christianisme.

Les décalages d'instruction et parfois de religion entre

parents et enfants produisent-ils des frictions par intransigeance de part ou d'autre ? Dans une étude du CEPSI portant sur le centre [16] extra-coutumier d'Élisabethville et composée d'une série d'articulets écrits par des évolués de cette ville, il paraissait dans beaucoup de cas exister une cassure entre parents émigrés de la brousse et enfants fréquentant les écoles. Ces derniers disaient : « Qu'est ce qu'il y connaît ce vieux qui n'a jamais été à l'école ? »

L'esprit ultra-hiérarchique du Munyarwanda et du Murundi l'empêche de prendre position nette contre ses parents si ceux-ci pratiquent des coutumes jugées périmées. L'habitude, surtout développée chez les Batutsi, de masquer leurs pensées au profit des convenances extérieures évite bien des discussions.

Voyons enfin quelles sont les conceptions locales sur la tolérance : les ayant saisies nous sentirons combien ces conceptions facilitent les rapports entre personnes de religions différentes. En Europe, la tolérance est respectée de façon abstraite mais est loin de recevoir une consécration pratique. Les opinions des Européens sont basées sur des convictions morales, et de ce fait, la plupart des gens croient le prosélytisme souhaitable. Si ce dernier rencontre des difficultés, le désir d'imposer ses opinions par la force paraîtra justifié comme tout combat contre des forces maléfiques. L'indigène du Ruanda-Urundi est beaucoup plus tolérant que l'Européen. Seulement sa tolérance se place sur un plan plus pragmatique que la nôtre : ne se passionnant pas pour des principes abstraits, il admet que si l'intérêt dicte d'adopter une conception religieuse ou philosophique, il est naturel que ce soit cette conception qu'il adopte. Il admet cela pour lui et pour les autres. C'est probablement grâce à cette disposition d'esprit que les diverses branches du christianisme (spécialement le catholicisme) doivent leur succès si rapide et si extraordinaire qu'il étonne les milieux missionnaires eux-mêmes.

Les indigènes ont rapidement saisi qu'une position de « *white collar* » ne pouvait s'offrir à eux que par l'école. Cela, les enfants le comprennent dès l'âge scolaire le plus tendre : ils vont à l'école pour avoir un diplôme et devenir karani c.-à-d., petit chef, petit contremaître, celui qui surveillera le travail des autres et sera mieux payé. Il existe à ce sujet une différence de conceptions par rapport aux enfants européens : ces derniers vont à l'école comme tout le monde et à la sortie des études moyennes se demandent pour la première fois sérieusement ce qu'ils vont faire. Comme toutes les écoles sont religieuses, les pères de famille même fidèles à leurs pratiques bantoues comprennent qu'il est utile que leur fils gravite autour de la mission, de même qu'autrefois il faisait sa cour au chef local ou au Mwami.

Je connais bien des cas où un père de religion protestante envoie ses fils à des écoles catholiques parce qu'il considère que celles-ci leur assureront un avenir plus brillant que les écoles protestantes.

Pendant la guerre, un bruit ayant couru selon lequel le Ruanda-Urundi serait rattaché aux possessions anglaises, les conversions de catholiques au protestantisme se multiplièrent parmi les sous-chefs voisins de la frontière de l'Uganda. Ces sous-chefs revinrent rapidement au catholicisme lorsqu'ils furent convaincus de l'inexactitude de ce bruit.

L'indigène du Ruanda-Urundi, pris depuis longtemps dans une structure sociale compliquée ayant engendré une conception de la vie où vertu et accord avec la pensée du suzerain devenaient superposables, possède à un degré élevé la capacité de deviner ce que son interlocuteur désire qu'il dise. Et il le dit.

On comprend ainsi que ce que nous nommons veulerie, car nous sommes issus d'une société démocratique, communale, bourgeoise, eux le conçoivent comme bonnes manières et vertu. Une trop grande promptitude à

adopter les idées de nos supérieurs ne nous paraît pas un trait loyal car nous attendons de chacun une certaine « personnalité » critique. Du moment toutefois que tout le monde procède comme les indigènes du Ruanda-Urundi et que tout le monde le sait, personne ne lèse plus personne en agissant ainsi.

Cela explique que les problèmes nés du *culture change* au Ruanda-Urundi sont réduits à moins de chose probablement qu'en beaucoup d'autres endroits. L'opposition avec les Congolais est frappante : ceux-ci rejettent souvent leurs origines bantoues pour adopter de nouvelles conceptions. Chez eux le conflit est visible. Chez le Munyarwanda tout se fond, s'amalgame sans conflit apparent.

RUANDA, *Ibutare* (entre Nyanza et Kabgayi), *sous-chef* : « Les parents païens exigent souvent des enfants chrétiens la pratique des coutumes kinyarwanda. Certains acceptent d'ailleurs de donner leur salive, c'est-à-dire leur consentement ».

Nyanza, *Muhutu cultivateur* : « Les enfants chrétiens qui ne veulent pas des coutumes kinyarwanda leur manifestent cependant toujours du respect. Ils consentent souvent à aider leurs parents en apportant telle ou telle chose ».

Nyanza, *sous-chef mututsi* : « Parmi les enfants, il y en a de bons et de mauvais : des bons qui donnent l'imburo (graine, salive qui servira à deviner s'il faut implorer les Bazimu) pour qu'on aille intercéder pour eux auprès de leurs grands-parents. Il y en a d'autres qui s'y refusent. Ainsi les miens ne veulent pas en donner, mais je sais bien que s'ils étaient malades ils en donneraient à leur grand-mère. Car on sait bien qu'on ne peut rien refuser à sa grand-mère ».

Kabgayi, *Muhutu cultivateur* : « Les écoliers qui ont des parents païens leur doivent le respect mais ils préfè-

rent s'écarter de la pratique des coutumes. D'ailleurs, s'ils crachent quelque part, sans penser à rien, nous ramassons la terre où ils ont craché et nous nous en servons. De même, s'ils ne veulent pas manger de la viande sacrifiée aux Bazimu ni boire de la bière restant du Kubandwa, nous leur en servons à leur insu ».

Nous ne pouvons guère conclure ou généraliser, actuellement, sur ces problèmes ayant trait à la religion et à la mort. En effet, il s'agit d'une question tout à fait mouvante. La plupart, sinon toutes les familles ont des membres convertis au christianisme et d'autres qui ne le sont pas. Lorsqu'on les interroge, la plupart des indigènes sont réticents ou donnent des réponses apprises par cœur. Il est cependant certain que l'ébranlement et la décadence des structures anciennes et l'apport du christianisme doivent poser des problèmes intérieurs beaucoup plus importants que ce que laisserait supposer l'adhérence massive de la population au christianisme.

Ici, sans doute, pourrions-nous espérer des éclaircissements grâce à des méthodes d'investigation projective.

SENTIMENT NATIONAL.

Dans ce pays à structure sociale minutieusement étagée depuis le cultivateur jusqu'au roi, il faut s'attendre à ce que le sentiment national s'affirme très nettement.

Lorsqu'on entend parler des Banyarwanda, les mots « Rwanda, Kinyarwanda (choses, langue du Ruanda), sonnent constamment aux lèvres des interlocuteurs. Il est classique d'entendre des phrases comme celles-ci : « Tu veux me tromper, mais, je suis Munyarwanda » (c'est à-dire, étant du Ruanda, je ne suis pas le premier venu : on ne m'y prend pas facilement).

Le juron-serment « *mba ndoga Rudahigwa* » (que j'ensorcèle Rudahigwa, nom du roi actuel) pour attester de

la sincérité des paroles apparaît à tout moment dans la conversation.

L'Urundi étant hiérarchisé de façon moins systématique et réglée que le Ruanda, cette tendance est moins forte et le serment « que j'ensorcèle le Mwami » y est beaucoup plus rare.

L'enfant s'est habitué à jurer par le roi et à parler de *munyarwanda*, *kinyarwanda* avant même de pouvoir comprendre la portée exacte de ces termes : de ce fait, le sentiment national a pénétré chez lui de plain-pied. Plus tard, au moment où il pourra réfléchir, ce sentiment lui paraîtra inné, naturel, familial, au-dessus de toute discussion.

Sa supériorité, en tant que *Munyarwanda*, sur les *Barundi* jugés à demi sauvages, et les Congolais à la réputation d'anthropophages ne lui paraîtra ainsi pas un instant pouvoir être mise en doute. La supériorité du *Murundi* qui se considère comme l'homme normal par excellence vis-à-vis du Congolais sauvage et du *Munyarwanda*, courtisan hypocrite auquel nul ne peut se fier, ne paraît pas discutable non plus au jeune *Murundi*.

RUANDA, *Ruhengeri*, garçons de 4 à 5 ans : jurent par le nom du roi, ne savent toutefois pas qui il est exactement.

Nyanza, garçons de 15 ans, *Batutsi* : ne doutent pas qu'ils ne soient les meilleurs de toute l'Afrique et que le Ruanda en est le meilleur pays.

URUNDI, *Banga*, garçon de 13 ans, *Muhutu* : « Je ne connais pas le roi mais je l'aime beaucoup, car je sais que tout le monde aime le roi. Si le roi n'existait pas, personne ne vivrait ».

BABEMBE, *Mubembe* : « Chez nous, nous n'avons pas de roi. Les petits chefs sont respectés par les enfants car ils voient que nous les respectons. Mais dans le temps, quand ils ne plaisaient plus, nous les tuions et nous en

mettions un autre à la place. C'est pourquoi nous sommes beaucoup moins soumis que les Barundi ».

Cette intensité du sentiment national ne nous paraît pas avoir une composante susceptible d'influer sur la formation du caractère des individus, mais plutôt être le résultat d'une certaine disposition de leur caractère ; nous n'avons pas relevé de grandes causes de conflits psychologiques : l'indigène du Ruanda-Urundi accepte sa destinée. Ceci, associé à une méfiance très grande de l'inconnu, le fait volontiers s'accrocher à sa tradition nationale.

L'Adolescence.

LES RELATIONS FAMILIALES.

Rapports entre parents et enfants.

La situation de l'enfant vis-à-vis de ses parents se modifie avec l'apparition de la puberté. Leurs relations deviennent plus difficiles — c'est le terme qu'emploient les indigènes — non qu'il y ait mésentente ou qu'il naisse des conflits, mais l'adolescent, sortant de l'enfance, répugne à tout ce qui pourrait lui rappeler son état infantile.

Il lui sera impossible de se conduire vis-à-vis de ses parents comme il le faisait cinq ans auparavant. Et cependant les traditions lui interdisent de les traiter en camarades.

Nous saisisons un aspect de cette question en examinant la manière dont les enfants et adolescents appellent leurs parents :

RUANDA : A 6 ans les enfants disent « *data* » à leur père et « *mama* » à leur mère. Ces mots ont exactement la même signification et la même charge affective que nos « papa », « maman ».

A 16 ans, le fils ou la fille ne peuvent plus dire « *data* », *mama*, ce serait ridicule. Si on parle à son père ou à sa mère on dira « *niko ye* » (dis-donc là), éventuellement, si le père ou la mère ont atteint 50 ans environ, ou pourra les nommer « *sogokuru* » (grand-père) ou « *nyokokuru* » (grand-mère). Mais on ne pourra pas appeler sa mère ni son père par son nom, ce serait vraiment impoli. Par nom, je veux dire le vrai nom, celui qui a été donné à la naissance ; nous avons vu au début de cette étude l'importance de la dation du nom, toute la charge affective qui y est contenue. Il existe cependant des surnoms qui ont été donnés à l'âge adulte : ceux-ci pourraient éventuellement être prononcés. Le nom chrétien est aussi considéré comme un surnom (*igisingizo*) et le tabou n'existe pas à son endroit : un jeune homme ou une jeune fille de 16 à 20 ans peuvent appeler leur père ou leur mère par le nom de baptême. Pour faciliter les contacts, en dehors du christianisme, on donnera parfois un surnom chrétien ou biblique qui permettra de nommer les personnes dont le vrai nom est tabou, ainsi, les vieux sont fréquemment surnommés Mussa, forme arabe de Moïse.

A l'âge adulte, un homme ou une femme ayant procréé s'adressant à leur mère lui donneront volontiers le nom de leur fille aînée : tout le monde comprend de qui il s'agit.

Cela s'étend même à la conversation avec les étrangers. Si un adolescent veut dire « mon père m'a dit... » il pourra à la rigueur dire « *Data yambwiye...* » mais cela aura un air enfantin et il dira plus souvent « *I wachu bambwiye...* » « chez moi on m'a dit... » et tout le monde saisit de qui l'on parle.

EN URUNDI c'est la même chose qu'au Ruanda. En parlant de façon polie on y emploie parfois le terme « *mubyei* », géniteur, qui est inusité au Ruanda. Il peut être dit par de grands enfants ou des adolescents.

EN KISWAHILI, dans les centres islamisés, il n'y a pas ces mêmes difficultés attendu que *mama* et *baba* sont employés indifféremment par les petits enfants et par les grands.

EN KIBEMBE il en est de même, car les termes *maha* (maman) et *tata* (papa) sont toujours valables. Chez les Babembe les enfants ne doivent pas appeler leurs parents ni par le nom kibembe ni par le nom chrétien.

Démonstrations d'amitié et caresses.

A l'adolescence, mère et fils se témoignent leur tendresse mutuelle par de multiples caresses et paroles d'amitié, celles-ci sont plus restreintes entre mère et fille. Le père est beaucoup moins expansif, il l'est très peu avec ses fils et l'est encore beaucoup moins avec ses filles, quels que soient ses sentiments pour elles. Il plane une atmosphère de gêne entre père et fille. Ils tâchent d'éviter des rencontres trop intimes et il n'est pas concevable qu'ils sortent ensemble, si ce n'est pour des raisons impérieuses. Cette gêne paraît nettement plus accusée en Urundi qu'au Ruanda.

Les filles se doivent d'obéir très exactement à leurs parents et de prévenir silencieusement les désirs de leur père. Les garçons, pour être plus indisciplinés gardent cependant dans la famille une situation nettement inférieure à celle du père.

A Usumbura, au C. E. C., la gêne s'estompe en privé entre le père et sa fille mais persiste en public. Les indigènes évolués sont encore stupéfaits de voir un Européen se promener avec sa fille de 15 ou 20 ans, s'installer avec elle à une terrasse de café : cela leur paraît difficilement concevable. La soumission des filles s'effrite aussi à Usumbura, dans une famille qui a cessé d'être patriarcale et qui leur accorde beaucoup plus de liberté. Entre père et fils la situation a aussi évolué au point d'en faire presque des amis.

QUAND L'ENFANT MÂLE PREND-IL LA PLACE DE SON PÈRE DÉCÉDÉ ?

Au point de vue de la famille considérée dans son acception large, ce ne sera que lors de son mariage qu'un garçon reprendra toutes les prérogatives de son père. En dehors de la juridiction néanmoins, avec l'affirmation de sa personnalité corporelle (17-19 ans), le fils aîné d'un père décédé reprend la place de ce dernier dans d'assez nombreux domaines : on a vu qu'il en était ainsi à propos des prières aux Bazimu. A cet âge il s'impose aussi, aux côtés de sa mère, aux autres membres de sa famille.

RUANDA, *Nyanza, Mututsi sous-chef* : « A 16 ans le garçon a quelque chose à dire, il peut plaider sa cause et supporter une punition ».

URUNDI, *Kitega, Mututsi possesseur de vaches* : « A 16 ans l'enfant murundi est capable de remplacer son père et peut faire valoir son avis : par exemple si sa mère amène un mari chez elle et si l'enfant voit que ce dernier gaspille les biens, il peut chasser l'homme ».

BABEMBE, *Mubembe* : « L'enfant aîné, s'il remplace le père, les femmes de ses jeunes frères ne pourront pas l'appeler par son nom, elles le considéreront comme un beau-père ».

OCCUPATIONS.

Responsabilités économiques.

C'est à la puberté que les premières responsabilités économiques sont confiées aux enfants. A l'intérieur du pays ce ne sera que vers la fin de la puberté qu'on confiera le soin de petites ventes à des adolescents,

tandis que chez les Babembe ou bien à Usumbura, ce peut être plus précoce.

J'ai vu ainsi un garçon de 10 ans qui était installé sur une des routes sortant d'Usumbura et qui vendait le samedi midi des cigarettes à la pièce pour le compte de ses parents. Le cas n'est toutefois pas fréquent.

RUANDA, *Kabgayi, Mututsi ancien sous-chef* : « Dans l'enclos, les filles ont à se préoccuper de tout ce qui touche au lait et au barattage, les garçons surveilleront tout ce qui est à l'extérieur pendant que le père n'est pas là.

Chez les Bahutu de 7 ou 8 ans, les enfants travaillent à un petit champ qui leur est personnel et dont les produits, une fois vendus, serviront à leur acheter des vêtements : on ne les laissera toutefois pas vendre seuls le produit de ce champ car ces enfants pourraient être grugés : ce ne sera que vers 13-14 ans qu'ils pourront le vendre eux-mêmes ».

Nyanza, fille muhutu, 10 ans : Sa mère lui donne 5 fr. et lui dit : « Va acheter du sorgho, mouds-le et fais de la bière, cela te fera gagner de l'argent ».

BABEMBE : (ne pas perdre de vue qu'il s'agit d'une population essentiellement mouvante et trafiquante, n'ayant rien de commun au point de vue économique avec les populations agricoles et pastorales de l'intérieur).

Garçon 12 ans, écolier : « Mon père m'a donné 50 fr. au début des vacances. J'ai acheté des poissons, je les ai portés à Usumbura pour avoir du bénéfice. Je l'ai fait trois fois ; j'ai montré le bénéfice à mon père, il me l'a donné et c'est ainsi que je me suis acheté cette chemise et cette culotte ».

Vieux Mubembe : « Les enfants nous les instruisons ainsi : si c'est un garçon, nous lui donnons un peu d'argent et il fait du trafic s'il est fatigué d'aller au lac. A la

fin du mois, l'enfant montre à son père ce qu'il a gagné. Le père le récompense alors en lui donnant une étoffe, mais l'enfant n'a pas le droit d'user de cet argent à son gré.

La fille exécute des travaux ménagers, et s'ils sont bien faits elle aussi sera récompensée. Pour les grandes filles, on leur confie parfois le soin de fabriquer de la pâte de manioc et de la vendre au marché ; après un ou deux mois, la mère s'enquiert de ce que la fille a gagné et elle lui donne de quoi s'acheter un habit, du savon et des perles ».

USUMBURA, *Murundi* : « Ce n'est que vers 14-15 ans, qu'un enfant va seul vendre au marché un coq, des œufs ou d'autres petites choses ».

Au marché : Une fillette murundi de 12 ans vend des patates douces.

Fillette murundi 11 ans vend du sorgho, elle en fait de petits tas. Elle est assise à 3 m environ de sa mère qui vend du manioc.

Garçons babembe de 9 et 11 ans vendent des poissons. Ils sont accompagnés par leur grand frère qui a aussi des marchandises à vendre. Les petits fixent eux-mêmes le prix qu'ils désirent obtenir.

SOCIABILITÉ. — FRÉQUENTATIONS.

Au Ruanda-Urundi, dès qu'une fille commence sa puberté, ses parents la retirent de la compagnie des gardiens de bétail (abashumba) dont ils connaissent bien les habitudes sexuelles. La fille restera dès lors dans l'enclos d'où elle ne sortira qu'avec sa mère pour aller aux champs, ou avec d'autres filles. Chez les Batutsi elle a moins de travaux à faire, partant moins de raisons de sortir que chez les Bahutu. Elle recevra des visites de filles d'amis ou de clients de ses parents.

Des fréquentations ou bavardages assidus avec des garçons seront mal vus ; ce ne pourra être toléré qu'à titre modéré, avec des fils de voisins honorables.

L'école a évidemment augmenté les occasions de rencontres entre filles et garçons. Cependant, comme tout le monde se connaît sur les collines, et qu'une pression de même sens est exercée à l'école et à la maison, il n'y a pas beaucoup de relations ouvertes entre jeunes filles et jeunes gens, tout au moins en Urundi. Les Banyarwanda ont plus d'indulgence pour les conversations à l'aller et au retour de l'école : à Nyanza, par exemple, des garçons et des jeunes filles font souvent le chemin ensemble sans que cela soit critiqué.

Au C. E. C., à Usumbura, ces tendances s'affaiblissent et les jeunes filles ont beaucoup plus de liberté dans leurs fréquentations que sur les collines.

CONCLUSIONS.

Après avoir passé en revue les principales données de la vie des enfants au Ruanda-Urundi et de leurs familles, nous voudrions essayer de les coordonner afin de pouvoir en extraire quelques types éducatifs. Ceux-ci devraient normalement aboutir à quelques modes de personnalité.

Nous pouvons schématiser trois grands types : le Mututsi, le Muhutu et le Mubembe.

Nous ne voyons pas encore la possibilité d'étudier comme type autonome l'enfant de la ville (centre extra-coutumier d'Usumbura) ; en effet, si par certains caractères le milieu urbain diffère du milieu rural, on ne peut cependant en conclure que la conception de vie des parents s'y soit modifiée globalement au point de fournir un mode éducatif radicalement différent de ceux que nous envisageons. Les parents vivant dans les centres extra-coutumiers sont encore des campagnards émigrés en ville. Dans dix ans, lorsqu'il y aura une deuxième génération spécifiquement urbaine, le problème se posera nettement.

Reprenons donc les situations qui ont marqué le développement du jeune Mututsi de grande famille.

Chez lui, la condition de la femme est privilégiée. Elle jouit d'un standing matériel élevé et de la considération des membres de sa famille et de son entourage. Sa position se trouve définitivement consacrée au moment où elle deviendra mère. Aucun titre n'est aussi respecté au Ruanda-Urundi, entouré d'autant d'honneur

et d'amour que celui de mère. C'est dire que l'enfant a toujours été attendu avec joie et fierté que n'ont pu altérer les fatigues ou peines physiques puisque ce sont les suivantes qui s'occupent de tout.

Après la naissance, la mère donne le sein avec un plaisir constant. Le bébé passe son temps dans les bras des suivantes et tête chaque fois qu'il a faim. Il s'habitue ainsi à se détacher progressivement de sa mère sans que ces expériences aient un caractère traumatique puisque la mère reste habituellement dans le champ de sa vue.

Si la mère conçoit rapidement après la naissance, l'enfant sera sevré entre 6 et 9 mois, ce qui est considéré comme le moment le plus propice dans notre société, et nourri ensuite au lait de vache.

Si elle n'est pas enceinte, la mère allaitera plus longtemps, mais elle habituera l'enfant à prendre du lait de vache en supplément, aussi le sevrage se fera-t-il de façon graduelle et l'enfant s'orientera-t-il volontiers vers le monde extérieur.

Il aura toujours à manger tout ce qu'il désire, aussi n'aura-t-il pas tendance à valoriser les préoccupations alimentaires. Il saura mépriser plus tard l'alimentation solide, comme il sied aux Batutsi.

Au point de vue anal, des lavements seront appliqués, mais moins souvent que chez les Bahutu. L'exigence de la propreté n'est pas très pressante.

Dès qu'il est capable de saisir sa situation par rapport aux personnes qui l'entourent, l'enfant constate un fait particulier dans la vie indigène du Ruanda-Urundi : son père est rarement présent. Le père restera pour lui un personnage assez lointain, comme dans certaines couches de la société européenne.

Les rapports entre la mère et le père sont le plus souvent très corrects.

Ce père, le garçon apprendra en grandissant à le con-

sidérer comme un chef dont dépendent faveurs ou punitions.

La fille, au moment de l'Œdipe, saisira qu'il s'agit d'un seigneur craint et obéi. Elle s'en formera une image empreinte de majesté et dépouillée de tout contact charnel.

L'acquisition de la politesse, qualité importante s'il en est chez les Batutsi, se fait naturellement, sans heurts, par l'exemple, et ne s'accompagne ainsi d'aucune sensation fastidieuse.

Les punitions ne sont pas fréquentes, mais peuvent être dures. Ce sera alors le père qui les aura ordonnées, s'il s'agit d'un garçon. Ceci contribuera à maintenir père et fils dans un éloignement relatif et à perpétuer l'inclination du fils pour sa mère.

La fille n'est pas punie par son père, mais bien par sa mère. Celle-ci reste cependant toujours très modérée dans ses châtiments, ce qui n'engendre guère de fortes dissensions entre mère et fille.

Le père sera le principal dispensateur des récompenses. Tous le savent, et cela place sa personnalité très haut dans l'esprit des enfants. Mais les faveurs sont rares.

L'enfant mututsi est soigné et propre. Il voit que sa mère se peigne et oint sa peau. Son image de la beauté se forme tôt et ne variera guère : même à l'âge adulte, ce ne seront pas les pin up girls qui constitueront pour lui le canon de beauté mais bien la femme de 30 à 35 ans, majestueuse, à la poitrine forte et aux hanches larges, mais aux mains fines et longues, marchant lentement en se dandinant un peu.

Le portage des frères et sœurs par les enfants n'est pas nécessaire chez les Batutsi et ne constitue qu'un jeu sans conséquences psychologiques.

Jadis le petit Mututsi passait ses journées à flâner. Actuellement tous les enfants batutsi de haut rang fréquentent les écoles.

Au chapitre des jeux nous notons qu'une partie importante des loisirs du jeune garçon se passe en compagnie des vassaux de son père ; de même la fillette est souvent accompagnée de suivantes de sa mère : cette fréquentation d'adultes qui lui apprennent l'igisoro ou d'autres jeux forme très tôt le jeune Mututsi aux relations sociales.

Cet enfant, dès qu'il sort de sa chambre, rencontre la cohorte des « bagaragu » (courtisans) de son père qui le saluent et lui disent des amabilités. Tout naturellement son sens de la sociabilité deviendra très aigu.

Lorsqu'il est en âge de penser à son avenir, si sa naissance l'autorise à se voir chef ou sous-chef, sa destinée se précise spontanément. Sinon, il concevra un immense désir de se faire instruire aux écoles pour obtenir une situation en vue dans la hiérarchie du pays. Ces projets auront une structure, ils impliqueront les moyens et le but.

La peur ne naît pas aussi facilement chez le jeune Mututsi que chez le jeune Muhutu. Il sait qu'il est toujours entouré d'une suite nombreuse et dévouée, il ne connaît pas l'isolement.

Garçons et filles ont leurs jeux sexuels. Il est important de noter que les enfants batutsi n'assistent pas aux rapports sexuels de leurs parents. L'espace ne manque pas dans l'enclos d'un Mututsi et le lit des parents est habituellement séparé de celui des enfants. Aussi l'enfant mututsi n'éprouvera-t-il pas à l'endroit de ses parents les sentiments généralement produits par ce genre de spectacle.

Le sentiment national s'affirme fortement et se superpose à la satisfaction de son statut personnel.

Enfin, le jeune Mututsi entre en contact plus suivi avec son père au moment de la préadolescence. A cette époque il se sera formé une personnalité relativement exempte de complexes et de tensions internes. Il aura encore un attachement profond pour sa mère mais se

sentira libéré d'elle par la maîtrise qu'il témoignera déjà dans les contacts sociaux.

Le petit *Muhutu* naît dans une famille où la maternité est aussi honorée et fêtée que chez le Mututsi, mais ni fatigues ni travaux ne seront épargnés à sa mère pendant sa portée.

Sa naissance sera ardemment souhaitée. Sa mère l'allaitera aussi longtemps qu'elle le pourra, elle sera fière et heureuse de le faire.

Si une nouvelle grossesse s'annonce, l'enfant sera sevré et, s'il n'a que 6 ou 8 mois, il mourra probablement car ses parents n'ont pas de lait à lui donner.

Mais nous nous sommes proposé de suivre la destinée d'un petit Muhutu qui survit : celui-ci sera sevré tardivement, à un an et demi ou deux ans. Jusqu'à deux ans cet enfant n'a pas quitté le corps de sa mère, soit qu'il fût fixé à son dos, soit tenu au sein.

Le sevrage le fera passer d'emblée à des aliments solides. Il ne sera pas forcément brusque mais, sa mère étant enceinte et ayant à s'occuper seule du ménage et des champs, l'enfant sera souvent confié à la garde d'une fillette. A défaut, il sera surveillé par sa mère du coin de l'œil quand elle soignera le nouveau-né. De toute façon, l'arrivée du nouvel enfant amènera un violent changement dans la vie du petit Muhutu qui ressentira l'abandon de manière beaucoup plus nette et grave que ce que nous avons pu observer chez l'enfant mututsi, toujours choyé par des suivantes de sa mère.

Il est à présumer que ce passage d'une dépendance totale à un état d'abandon relativement poussé aura des conséquences sur la psychologie de l'enfant.

Quand il se salit ou s'il souille le lit, aucune punition ne s'ensuivra. Par contre, il aura à subir de nombreux lavements pour peu que ses selles soient irrégulières.

Il assistera souvent aux rapports sexuels de ses parents.

L'arrivée à la couche des enfants et les jeux sexuels qui s'y pratiquent lui seront une compensation à la perte de sa mère et aux changements alimentaires. Dès cet âge, il s'habituerà à surestimer le sexe et la nourriture.

L'enfant muhutu voit son père de nombreuses heures chaque jour. Le père n'est pas ici un personnage lointain dont pourra éventuellement venir une faveur insigne. Il vit dans sa hutte comme un simple mortel et se conduit comme tel, se querellant de temps à autre avec sa femme, mais pas trop violemment, car c'est un homme plutôt doux. L'enfant ne s'habituerà pas à le valoriser tout spécialement. Le père de famille muhutu, n'ayant pas de grandes destinées à espérer pour ses enfants, ne verse pas autant que le Mututsi dans le favoritisme. Il n'a pas besoin de se demander longuement quel sera, après lui, le meilleur administrateur de ses biens, puisqu'il ne vit que du travail des champs. Ne possédant guère lui-même, il n'a pas tendance à respecter ce qui pourrait appartenir à son enfant : l'enfant ne prendra pas l'habitude de penser à des questions financières mais se verra très tôt dans son rôle d'adulte procréateur et travailleur.

Il se mettra avec fierté au portage de ses petits frères et sœurs et aux travaux du ménage. Ce rôle se continuera sans hiatus pour la fille jusqu'au mariage et elle y trouvera prestige et raison de vivre. Le garçon se plaira à ces tâches jusqu'à 6 ou 7 ans, puis il courra les champs ou vaquera à de petits travaux.

Cette nette valorisation du rôle d'adulte que vivent ses parents rendra l'enfant désireux de suivre sa destinée toute tracée et ne l'engagera pas à des projets extraordinaires.

On ne le préparerait d'ailleurs pas à un avenir brillant : son langage est celui de ses parents, on ne s'en occupe pas, on ne le corrige pas.

S'il agace ses calmes parents, on le menace — ces menaces ne sont pas souvent mises à exécution. Il apprend

vite à ne prendre au sérieux ni menaces ni promesses et se compose cet esprit rusé caractéristique du paysan.

La propriété et la beauté sont des concepts qui n'effleurent pas sa pensée. Ce narcissisme ne sied qu'aux Batutsi.

L'enfant joue avec des enfants semblables à lui. Il fait partie d'une société enfantine qui ne lui apprend pas à maîtriser des situations où dominent les adultes. Il vit dans le présent et dans l'horizon de sa colline. Tout ce qui est étranger à cet horizon est susceptible de l'effrayer : il sera, beaucoup plus que le petit Mututsi, sujet à des frayeurs d'enfant.

Il se livrera aux jeux sexuels des Abashumba tout en sachant qu'il ne faut pas que les échos en passent le seuil de son enclos.

Son sentiment national est différent de celui du Mututsi mais ne lui cède guère en vigueur. Il est munyarwanda ou murundi autant et même plus que le Mututsi, cet intrus. Les valeurs qu'il s'est habitué à estimer, les richesses agricoles et alimentaires, il voit que c'est lui, le Muhutu, qui les produit par son travail et, se sentant plus utile que le Mututsi, il a sa fierté à être muhutu.

Parvenu à la puberté, le jeune Muhutu n'aura plus de progrès à accomplir si ce n'est sur le plan financier, avec les nouvelles responsabilités qu'il se verra confier. Il sera alors prêt au mariage. Il y arrivera avec une très haute idée des valeurs du sexe et de l'alimentation : ces deux raisons se trouveront projetées dans le mariage, sexe et production alimentaire, et c'est pourquoi il se mariera très tôt, plus tôt que le Mututsi.

Le petit *Mubembe* rappelle le petit Muhutu par bien des traits, mais il diffère radicalement de lui en ce qu'il voit beaucoup plus de disputes autour de lui. Ses parents sont violents et se battent à l'occasion, ils crient souvent.

Le favoritisme ne se manifeste pas et chacun a sa place, le sait et la fait respecter.

Le père sera plus souvent absent que chez le Muhutu car les Babembe sont plus commerçants. Ceci lui confèrera un prestige qui s'étendra en dehors du cadre familial.

Le jeune Mubembe jouit d'une alimentation variée et riche. Il ne se fixe pas sur les questions alimentaires comme le petit Muhutu.

Il sera puni souvent, non par raison impérieuse, mais à cause de la violence et de l'impulsivité de ses parents. Il apprendra tôt à savoir se défendre et son agressivité pose sa première pierre dans l'enfance.

Il est habitué à la propreté et, comme il a l'esprit tourné vers le monde extérieur du transport et du commerce, il tient à paraître mieux vêtu que son voisin le paysan muhutu.

Lorsqu'il travaille, il s'intéresse à la vente, il apprend journellement à quel prix le poisson s'est vendu, alors que chez les Bahutu on ne vend la récolte que quelques fois par an. Garçon, il aide son père à pêcher et à écouler son poisson ; fille, elle s'occupe avec sa mère à préparer le poisson. Des responsabilités financières limitées lui seront confiées beaucoup plus tôt qu'au petit Muhutu, et il se passionnera pour ces questions : c'est dire que ses souhaits d'avenir seront de devenir un habile financier.

Lancé dans le monde, accoutumé à faire face aux violences de ses compagnons de jeu, à défendre son point de vue en affaires, le petit Mubembe ne sera pas isolé comme le petit Muhutu et ne sera pas la proie de terreurs exceptionnelles.

Ses impressions sur le sexe pourront se superposer à celles du jeune Muhutu, mais il arrivera vite à associer femme et finances. Avec la croissance, les projets d'acquisition d'une femme se confondront avec la consécration de la réussite financière, les dots des filles babembe

se montant à cinq ou dix fois la valeur de celle d'une fille muhutu.

Son sentiment national est plus restreint, et ce fait cadre avec l'état mi-artisanal, mi-commerçant qui est le propre des Babembe.

En traçant ces trois types d'enfants, nous avons esquissé des cas nettement différenciés.

La plupart des habitants du Ruanda-Urundi peuvent être rattachés à l'une de ces trois catégories.

Il y a néanmoins des Batutsi pauvres et moins puissants, dont le mode de vie se rapproche de celui des Bahutu. Il y a quelques Bahutu commerçants qui s'efforcent, au Ruanda, d'atteindre une position proche de celle des Batutsi, en Urundi, de sortir de la société féodale. Enfin, il y a aussi des Batutsi commerçants.

Dans les centres urbains et autour des écoles, il se crée un monde d'évolués. Ceux-ci posent de nouveaux problèmes quant à leur évolution psychologique.

Les enfants de situation sociale intermédiaire n'ont pu être envisagés dans ce travail qui était simplement destiné à décrire des enfants normaux vivant dans leur cadre naturel et d'en schématiser les caractères essentiels.

Il serait intéressant d'étudier à l'aide de tests projectifs et d'autres moyens d'investigation de la personnalité les réactions des petits citadins vis-à-vis des blancs et des innovations qu'ils apportent. Les enfants de la brousse n'ont guère de rapports avec ces nouveaux-venus qu'ils considèrent comme des êtres puissants et mystérieux dont on peut tout craindre et peut-être espérer quelque chose. Ce sujet est particulièrement difficile à explorer par la simple conversation ou d'autres formes d'interrogation.

Nous avons observé le terrain psychologique actuel dans lequel le rapide changement de civilisation amené

par les Européens introduit de vastes et nombreuses questions.

Les types que nous avons décrits en seront-ils profondément modifiés ? Ceci devra être recherché par des méthodes projectives, lesquelles sont les plus aptes à révéler les sentiments non habituellement extériorisés. Les résultats de ces investigations corroboreront, nous l'espérons, les hypothèses que nous avons posées dans cette étude.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Plan Décennal du Ruanda-Urundi (Éd. De Visscher, Bruxelles, 1951).
2. Atlas du Ruanda-Urundi, extrait du Plan Décennal (Éd. De Visscher, Bruxelles, 1951).
3. PIERRE GOUROU, La densité de la population au Ruanda-Urundi (*Mémoires in-8° de l'I. R. C. B., Sect. Sc. nat. et méd.*, tome XXII, fasc. 3, Bruxelles 1953).
4. J. TENRET, Prospection antituberculeuse au Ruanda-Urundi (*Mémoires in-8°, de l'I. R. C. B., Sect. Sc. nat. et méd.*, tome XXII, fasc. 3, Bruxelles 1953).
5. M. GRAFFAR, Contribution à l'étude de la pathologie digestive du nourrisson (*Acta paediatrica Belgica*, 1950, vol. 2).
6. HIERNAUX, La pression sanguine des indigènes du Ruanda-Urundi (*Annales de la Société belge de Médecine tropicale*, tome XXXII, n° 4, 1952).
7. TODD, GREULICH et PYLE, Radiographic Atlas of Skeletal Development of the hand and wrist (Stanford University Press, 1950).
8. OTTO KLINEBERG, Characteristics of the American Negro (Harper and Bros., 1944).
9. CORA DUBOIS, The people of Alor (Minnesota Univ. Press, 1944).
10. B. MALINOWSKI, The dynamics of culture change. An inquiry into race relations in Africa (New Haven, Yale Univ. Press, 1945).
11. GEORGES SANDRART, Cours de droit coutumier à l'École d'Astrida (1939).
12. ABBÉ A. KAGAME, La poésie pastorale au Ruanda (*Zaire*, Bruxelles, VII, 1947).
13. J. CHÂTEAU, Le jeu de l'enfant (Vrin, Paris, 1946).
14. *Centre d'études des problèmes sociaux indigènes* (CEPSI, Élisabethville, n° 17).
15. G. BORGNIEZ, Problèmes hydrologiques au Congo belge et au Ruanda-Urundi (*Mémoires in-8° de l'I. R. C. B., Sect. des Sc. techn.*, tome VIII, fasc. 2, Bruxelles, 1952).
16. HENRY VAN WYMEERSCH, Enquête sur l'ossification de la main et du poignet chez l'enfant noir au Congo belge (*Annales du Musée du Congo belge*, Tervueren [Belgique], 1951).
17. V. NEESEN, Application des méthodes de sondages aux statistiques démographiques du Ruanda-Urundi (*Bulletin de la Société belge de Statistique*, 1953, I, p. 40).
18. J. B. JADIN (p. 16), Rapport au Service médical du Ruanda-Urundi 1951.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--------------------|---|
| AVANT-PROPOS | 3 |
|--------------------|---|

CHAPITRE I

| | |
|------------------------------------|----|
| LE PAYS | 5 |
| Répartition de la population | 5 |
| Démographie | 7 |
| Ressources | 7 |
| Alimentation | 8 |
| L'eau | 11 |
| Le vêtement | 12 |
| Le logement | 12 |
| La santé | 16 |

CHAPITRE II

| | |
|--|----|
| ÉTUDE PHYSIQUE | 19 |
| L'enfant à la naissance | 19 |
| L'enfant de 0 à 2 ans | 20 |
| L'enfant en âge d'école | 23 |
| La fin de l'adolescence et la maturité | 30 |
| Conclusion | 35 |

CHAPITRE III

| | |
|----------------------------|----|
| ÉTUDE RADIOGRAPHIQUE | 36 |
| Exposé de la méthode | 36 |
| Résultats | 42 |

| | |
|--|----|
| Introduction aux dessins et explications | 45 |
| Détails techniques | 51 |
| Schémas radiographiques, de 0 à 2 ans | 56 |

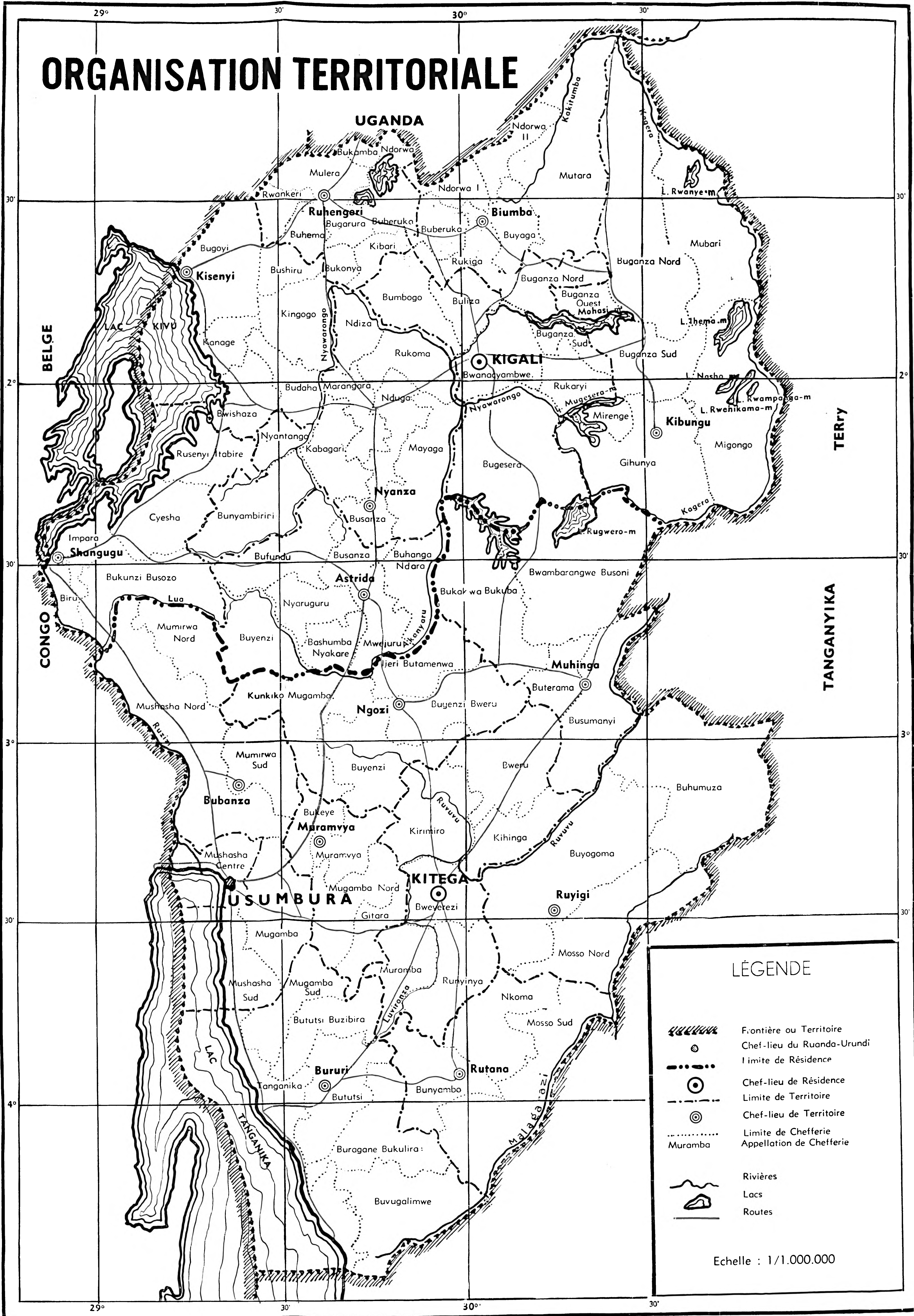
CHAPITRE IV

| | |
|--|-----|
| ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE | 73 |
| Introduction | 73 |
| Étude du milieu familial : l'enfant dans sa famille | 79 |
| 1 ^o Généralités sur la famille au R.-U. | 79 |
| 2 ^o L'attente de l'enfant | 82 |
| 3 ^o L'enfant | 84 |
| Fonctions naturelles | 91 |
| Alimentation | 91 |
| Le sevrage | 91 |
| Alimentation au moment du sevrage et après | 93 |
| Sommeil | 101 |
| Élimination | 104 |
| Marche | 105 |
| LES RELATIONS FAMILIALES | 106 |
| Le milieu familial. Rôle et position des divers membres de la famille | 106 |
| Rapports des conjoints | 108 |
| Polygamie | 110 |
| Favoritisme : Préférence du père pour l'un de ses enfants ... | 111 |
| Propriété des enfants | 114 |
| Portage d'enfants plus petits | 117 |
| ÉDUCATION — NOTIONS APPRISES | 118 |
| Langage | 118 |
| La politesse | 118 |
| Punitions | 119 |
| Menaces | 122 |
| Moqueries | 126 |
| Coups et punitions corporelles | 126 |
| Punitions en présence des visiteurs | 129 |

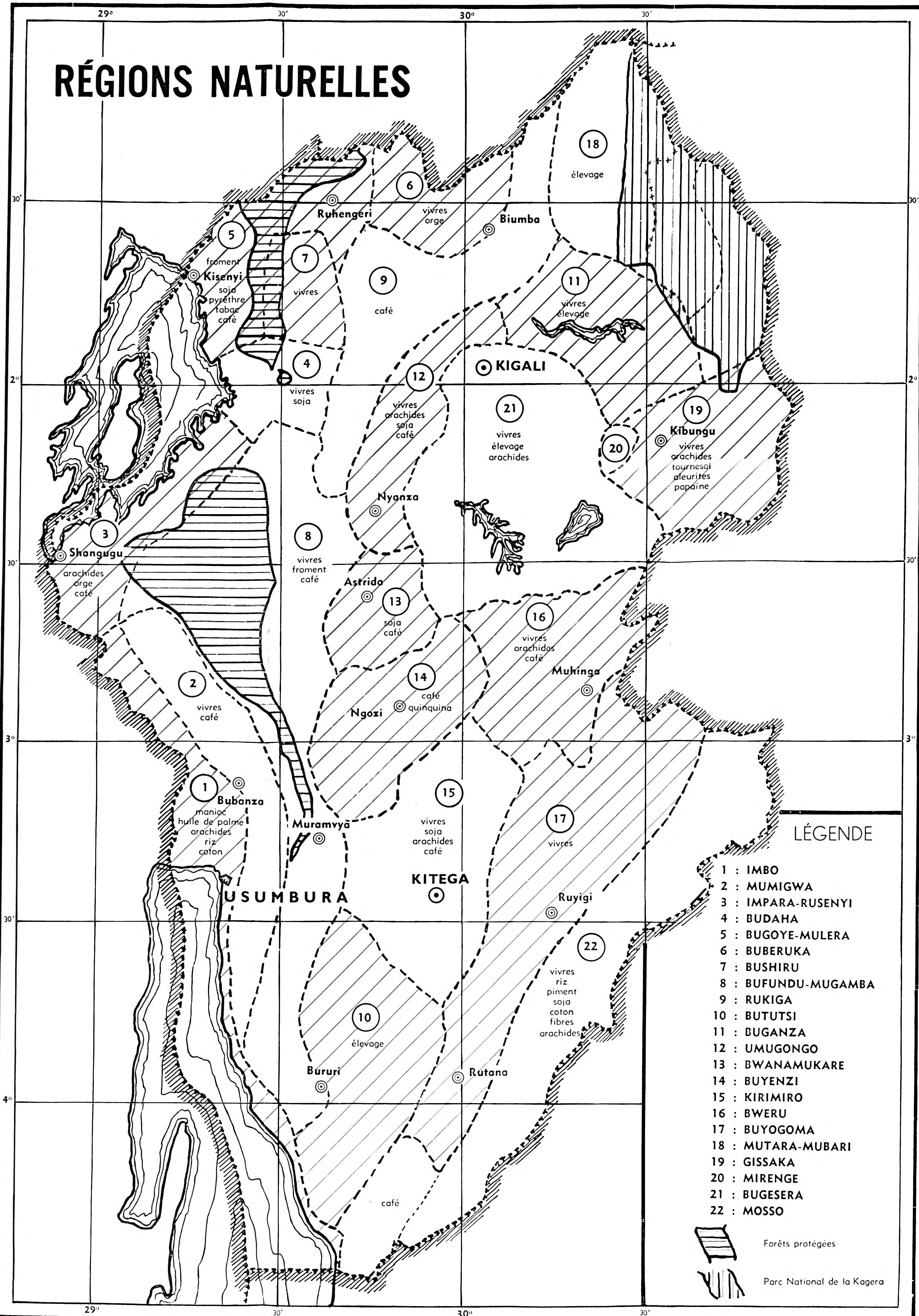
| | |
|---|-----|
| Loyauté envers les parents et récompenses | 130 |
| Intervention des parents dans les batailles d'enfants | 132 |
| Soins de toilette. Propreté | 133 |
| EMPLOI DU TEMPS | 136 |
| Journées d'enfants | 136 |
| Activités des petits. Apprentissage de petits travaux | 138 |
| Travaux réservés aux filles. Travaux réservés aux garçons .. | 140 |
| DISTRACTIONS | 141 |
| Chansons | 141 |
| Danses | 148 |
| Nage | 149 |
| Jeux | 149 |
| Sociabilité | 153 |
| LE MOI | 157 |
| Projets d'avenir | 157 |
| Les adultes regrettent-ils leur enfance ? Souvenirs d'enfance | 159 |
| Rêves d'enfance | 162 |
| Peurs | 166 |
| LE SEXE | 167 |
| Masturbation | 169 |
| Jeux sexuels des gardiens de bétail | 170 |
| Questions relatives au sexe et à la naissance | 171 |
| Questions relatives à l'utilité des testicules | 173 |
| Assistance aux accouchements | 174 |
| Assistance aux rapports sexuels des parents | 174 |
| Circoncision | 176 |
| Vocabulaire d'injures | 176 |
| Attitude des parents envers les propos obscènes des enfants | 179 |
| RELIGION | 182 |
| Questions sur la mort | 182 |
| Enterrements | 186 |

| | |
|---|-----|
| Cultes locaux du Ruanda-Urundi | 187 |
| Quand l'enfant apprend-il à prier les Barimu ? | 190 |
| Comportement des enfants devant l'indaro | 191 |
| Les enfants et les cérémonies des Imandwa | 192 |
| Respect des coutumes anciennes | 193 |
| SENTIMENT NATIONAL | 197 |
| L'adolescence | 199 |
| Les relations familiales | 199 |
| Rapports entre parents et enfants | 199 |
| Démonstrations d'amitié et caresses | 201 |
| Quand l'enfant mâle prend-il la place de son père décédé .. | 201 |
| OCCUPATIONS | 202 |
| Responsabilités économiques | 202 |
| SOCIABILITÉ. FRÉQUENTATIONS | 202 |
| CONCLUSIONS | 206 |
| RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES | 216 |
| TABLE DES MATIÈRES | 217 |

ORGANISATION TERRITORIALE



RÉGIONS NATURELLES



RÉPARTITION DE LA POPULATION

